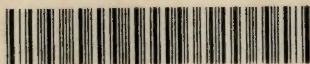

TENTANDA VIA



Date Due

VICTOR HUGO

ET LES POÈTES

DU MÊME AUTEUR

—

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

ALFRED DE VIGNY, 1 vol. in-8° illustré, librairie F. Juven, *couronné par l'Académie française* (1902).

SAINTE-BEUVE, son esprit, ses idées, ses mœurs, 2 vol. in-8°, illustrés de nombreux portraits et autographes. Société du Mercure de France (1904).

CORRESPONDANCE INÉDITE DE SAINTE-BEUVE AVEC M. ET MADAME JUSTE OLIVIER DE LAUSANNE, publiée et annotée par Léon Séché, vol. in-8°. Société du Mercure de France (1904).

LAMARTINE, de 1816 à 1830, Elvire et les Méditations, 1 vol. in-8°, illustré du portrait d'Elvire en héliogravure et d'autres portraits et autographes. Société du Mercure de France (1905).

ALFRED DE MUSSET, l'homme et l'œuvre, les camarades, les femmes, 2 vol. in-8° avec de nombreuses planches, dont deux en héliogravures. Société du Mercure de France (1907).

CORRESPONDANCE D'ALFRED DE MUSSET, 1827-1857, recueillie et annotée par Léon Séché. Portrait de Musset en héliogravure et reproduction de dessins à la plume inédits et d'autographes de Musset. 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1907).

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS, dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve, G. Sand et Mme d'Agoult, 1 vol. in-8°, illustré de portraits et d'autographes. Société du Mercure de France (1908).

LETTRES INÉDITES D'HORTENSE ALLART DE MÉRITENS A SAINTE-BEUVE, publiées et annotées par Léon Séché, portrait et autographe. 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1908).

LE CÉNACLE DE LA MUSE FRANÇAISE (1823-1827), illustré de portraits et d'un frontispice allégorique de la Muse Française. 1 vol in-8°. Société du Mercure de France (1909).

MADAME D'ARBOUVILLE, d'après sa correspondance inédite avec Sainte-Beuve, Portraits, vues et autographes. 1 vol. in-8°, Société du Mercure de France (1909).

LETTRES D'AMOUR D'ALFRED DE MUSSET A AIMÉE D'ALTON, avec une introduction et des notes par Léon Séché. 1 vol. in-8° avec portraits et autographes. Société du Mercure de France (1910).

DELPHINE GAY (Mme DE GIRARDIN) dans ses rapports avec Lamartine, Victor Hugo, Balzac, Rachel, Jules Sandeau, Dumas, Eugène Sue et George Sand. Portrait et autographes. 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1910).

LA JEUNESSE DORÉE SOUS LOUIS-PHILIPPE, Alfred de Musset, De Musard à la reine Pomaré, la Présidente. Portraits. 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1910).

LES AMITIÉS DE LAMARTINE (*1re série*) Louis de Vignet, Eléonore de Canonge, Marianne-Elisa Birch, Caroline Angebert. Portraits et autographes. 1 vol. in-8°. Société du Mercure de France (1911).

LÉON SÉCHÉ

LE CENACLE DE JOSEPH DELORME
(1827-1830)

I

Victor Hugo
et les Poètes

DE CROMWELL A HERNANI

(Documents inédits)

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXII

AVANT-PROPOS

Ce livre fait suite au *Cénacle de la Muse française*, et je le crois tout aussi neuf.

On m'a demandé de divers côtés, pendant que j'y travaillais, pourquoi je lui donnais le nom de *Joseph Delorme*. La raison en est bien simple. D'abord le mot de Cénacle, pour n'avoir pas été inventé par Sainte-Beuve, n'en fut pas moins appliqué par lui, le premier, dans une poésie fameuse de *Joseph Delorme*, au groupe littéraire de Victor Hugo. Ensuite Sainte-Beuve joua dans ce Cénacle le même rôle qu'Émile Deschamps dans celui de la *Muse française*, avec cette différence pourtant à son avantage que, tout en étant, comme son devancier, le lien entre les membres de ce cercle un peu disparate, et le ciment de l'édifice, Sainte-Beuve fut seul à y représenter la critique proprement dite. Or, c'est précisément la critique qui, au regard de l'historien, caractérise le Cénacle de *Joseph Delorme*

et le distingue du Cénacle de la *Muse française*, lequel fut exclusivement poétique. Je ne considère pas, en effet, comme de la critique les manifestes d'Alexandre Guiraud ni les brillantes passes d'armes du *jeune moraliste* que fut Émile Deschamps.

Sainte-Beuve s'en rendait parfaitement compte, quand il écrivait dans ses *Cahiers:*

«... En général, dans cette École, dont j'ai été depuis la fin de 1827 jusqu'à juillet 1830, ils n'avaient de jugement personne, ni Hugo, ni Vigny, ni Nodier, ni les Deschamps; je fis un peu comme eux durant ce temps; je mis mon jugement dans ma poche et me livrai à la fantaisie. Au sortir d'une École toute rationaliste et critique, comme l'était *le Globe*, au sortir d'un commerce étroit avec M. Daunou, ce m'était un monde tout nouveau, et je m'y oubliai, savourant les douceurs de la louange qu'ils ne ménageaient pas, et donnant pour la première fois carrière à certaines qualités et facultés poétiques et romanesques que jusqu'alors j'avais comprimées en moi avec souffrance. Je sentais bien par moments le faux d'alentour; aucun ridicule, aucune exagération ne m'échappait; mais le talent que je voyais à côté me rendait courage, et je me

flattais que ces défauts resteraient un peu le secret de la famille. Hélas ! ils n'ont que trop éclaté depuis à la face de tous. Je m'efforçais, cependant, sous forme indirecte (la seule qui fût admise en ce cercle chatouilleux), d'éclairer, de rectifier la marche, d'y apporter des enseignements critiques, et dans la manière dont je présentais mes amis poètes au public, je tâchais de leur insinuer le vrai sens où ils devaient se prendre eux-mêmes, se diriger pour assurer à leurs talents le plein succès. Et puis, au milieu de tout cela, et quoi que ma raison pût tout bas me dire, un charme me retenait, le plus puissant et le plus doux, celui qui enchaînait Renaud dans le jardin d'Armide.

« Depuis 1830, ce dernier charme a continué de régner en moi durant plusieurs années, et en même temps ma raison était complètement éclairée sur les défauts des hommes de cette École. De là une lutte bien pénible et bien de la contrainte dans l'expression de ma critique. Enfin elle s'est fait jour (1). »

Tout en se défendant ainsi d'avoir exercé sur ses camarades une influence efficace, il n'en est pas moins vrai que Sainte-Beuve fut, par son *Tableau*

(1) *Les Cahiers de Sainte-Beuve*, p. 40.

*de la Poésie française au XVI*e *siècle* et par les *Pensées de Joseph Delorme*, le théoricien quasi officiel du Cénacle de Victor Hugo et qu'il leur montra à tous la route à suivre. En d'autres termes, et pour me faire mieux comprendre, je dirai qu'il fut, dans l'École de 1827, ce que Joachim du Bellay fut dans celle de 1550. Et les lettres qu'il écrivit à Victor Hugo, à propos de *Cromwell*, d'*Hernani* et de *Notre-Dame*, prouvent qu'en dépit de toutes ses complaisances il avait avec lui son franc-parler.

Mais là ne se bornèrent pas son rôle et ses services. Comme le Cénacle n'avait pas d'organe attitré, il lui en procura un de premier ordre dans *le Globe*, où il écrivait régulièrement. Jusqu'à la liaison de Sainte-Beuve avec Victor Hugo, le journal de Dubois hésitait entre les classiques et les romantiques, bien qu'il inclinât vers ces derniers. Du jour où fut constitué le groupement littéraire de la rue Notre-Dame-des-Champs, Sainte-Beuve, qui se reprocha plus tard d'avoir trop poussé à l'idée du Cénacle, s'efforça de conquérir aux idées nouvelles les principaux rédacteurs du *Globe*, et Charles Magnin fut un des premiers à s'y rallier derrière lui.

Il n'est donc pas étonnant que Victor Hugo, qui sentait tout le prix d'une critique à sa dévotion, ait prodigué tout de suite à Sainte-Beuve les marques de confiance et d'amitié. Au bout de quelque temps, avant même d'avoir publié son *Tableau* qui devait lui faire dans le Cénacle une figure à part, Sainte-Beuve devint son confident, son *alter ego*. Victor Hugo ne pouvait faire un pas sans lui. Après lui avoir ouvert la porte de l'Arsenal, il le conduisit partout où il y avait quelque chose à voir ou à apprendre. Ils allèrent ensemble visiter Béranger dans sa prison, et le chansonnier comprit dès le premier jour toute l'étendue et toute la finesse de l'esprit de Sainte-Beuve (1). Mais il n'y avait pas grand mérite à cela, car tous ceux qui à cette époque approchèrent notre Joseph Delorme furent émerveillés de ses connaissances, de son goût, de sa perspicacité. C'est au point que, dans l'espace de quelques mois, David d'Angers, Lamartine et Lamennais lui offrirent de l'emmener avec eux à Weimar, à Athènes et à Rome. Mais Sainte-Beuve, tout flatté qu'il était de ces marques de confiance et de sympathie, déclina ces offres, ne pouvant se

(1) Cf. Béranger, *Ma Biographie*.

décider à quitter son ruisseau de la rue Notre-Dame-des-Champs, et il vient de nous dire quel charme le retenait dans la maison de Victor Hugo. Il y était comme chez lui, un peu trop même, mais en ce temps-là, quand on se donnait à quelqu'un qui en valait la peine, c'était corps et âme, sans restriction aucune, avec une sorte de frénésie. Le dévouement n'avait pas de limites ; l'amitié ressemblait à de l'amour. Et voilà qui nous explique pourquoi Sainte-Beuve, en ces années de fièvre littéraire et de camaraderie sans pareille, fit pour Victor Hugo ce qu'il ne fit jamais pour personne. Non seulement, en effet, il lui amena du camp opposé de précieuses recrues, non seulement il s'efforça de le réconcilier avec certains adversaires de marque, Stendhal entre autres, mais il devint en quelque sorte le secrétaire de ses commandements, son cornac, son héraut d'armes. Et si, dans un moment de mauvaise humeur où perçait le dépit amoureux, il refusa, la veille de la représentation de cette pièce, d'emboucher la trompette en faveur d'*Hernani*, nous verrons qu'il dédommagea le jeune triomphateur du 25 février 1830, en rédigeant lui-même ses bulletins de victoire.

Il me semble que tout ce que je viens de dire
stifie amplement le titre général de ce livre.
u'on le veuille ou non, le Cénacle de Victor Hugo
ıt, en grande partie, l'ouvrage de Sainte-Beuve,
; c'est pour cela qu'il ne survécut pas à leur rup-
ıre.

L. S.

Paris, 26 février 1912,
anniversaire de la naissance
de Victor Hugo.

P.-S. — Je dois des remerciements tout particuliers à Mme la baronne de Croze, née Guiraud, à Mmes Marie Dauguet et Léonce Détroyat, ainsi qu'à MM. Louis Barthou, Paul Bellamy, Dominique Caillé, J. Dumas, le Comte d'Haussonville, René Paul-Huet, P. Lefèvre-Vacquerie, Jules Macqueron, Aristide Marie, Jules Troubat et G. Vauthier, pour les documents précieux qu'ils ont bien voulu me communiquer et que j'ai mis en œuvre dans les deux tomes de cet ouvrage.

PROLOGUE

LES ORIGINES MATERNELLES DE VICTOR HUGO

I. — Les prétentions nobiliaires de Victor Hugo. — Ses armoiries. — La légende et l'histoire. — Petit-fils d'un menuisier de Nancy. — L'adjudant-major Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo en Vendée. — Ses *Mémoires*. — Son rôle au conseil de guerre du château d'Aux et dans les massacres de Bouguenais. — Son humanité envers les vaincus.
II. — Sophie Trébuchet, mère de Victor Hugo. — Ses origines nantaises. — Le petit bourg d'Auverné. — Les Trébuchet et les Le Normand.— Une famille d'hommes de loi. — Les voyages au long cours du capitaine Trébuchet. — La traite des nègres à Nantes à la fin du XVIIIe siècle.
III. — Le mariage civil du major Hugo avec Sophie Trébuchet. — Sophie fut-elle une *brigande* de la Vendée? Fausse légende répandue sur son compte. — Edmond Biré et les erreurs du « témoin » de *Victor Hugo raconté.*
IV. — Lettres du chef de bataillon Hugo et de sa femme au général Lahorie à l'occasion de la naissance de leur fils Victor. — Laurent Pichat publie ces lettres dans les *Poètes de Combat,* et Mme Victor Hugo les reproduit en les défigurant. — Pour une devise. « Je meurs où je m'attache. »
V. — Volney et Victor Hugo. — Pourquoi le grand poète espérait à vingt ans devenir pair de France.— Volney pamphlétaire à l'approche de la Révolution. — Explication de son séjour à Rennes. — Son pamphlet de *la Sentinelle du Peuple.* — Ce que Victor Hugo devait à sa mère et à sa

famille maternelle. — Source de l'épisode du combat de *Gilliat* et du *Poulpe* dans *les Travailleurs de la Mer.* — Le pseudonyme de V. d'Auverney pris par Victor Hugo dans *le Conservateur littéraire* sert plus tard à son fils Charles. — Le capitaine Léopold d'Auverney de *Bug-Jargal.* — Les derniers représentants du nom de Trébuchet au pays nantais.

I

On lit à la page 3 de *l'Enfance de Victor Hugo*, par M. Gustave Simon :

« Etait-il de noble lignée ? N'avait-il, au contraire, comme ancêtres que des cultivateurs et des menuisiers? Ceux qui se passionnent pour ces recherches archaïques ont fouillé consciencieusement les archives afin de fixer cette botanique d'arbres généalogiques. Ils n'auraient peut-être pas mis tant d'ardeur à interroger les vieux parchemins, s'ils avaient connu le dédain de Victor Hugo pour ces sortes de controverses... »

Dédain est ici de trop ; car, si Edmond Biré prit tant de plaisir à nous prouver que Victor Hugo n'était que le petit-fils d'un menuisier de Nancy, c'est que le grand poète s'était vanté jusqu'à soixante ans de descendre de la cuisse de Jupiter, autrement dit de Pierre-Antoine Hugo, né en 1532,

conseiller privé du grand-duc de Lorraine, qui épousa la fille du seigneur de Bioncourt (1).

Auguste Barbier raconte qu'un jour, dans un dîner chez Bonnaire, de la *Revue des Deux Mondes*, Victor Hugo disait qu'il s'estimait, lui, simple vicomte, bien meilleur gentilhomme que tous les princes en *in* ou en *ki* de la Russie (2). — Il faisait alors figurer au-dessous de son nom, dans les annuaires de la noblesse et dans les articles qu'on lui consacrait, tantôt les armes des Hugo de Lorraine : *d'azur à un chef d'argent, chargé de deux merlettes de sable*, tantôt celles que le roi d'Espagne, Joseph, avait octroyées à son père : *écartelé au 1er d'azur, à l'épée en pal d'argent garnie d'or, accompagnée en chef de 2 étoiles d'argent ; au 2e de gueules au pont de 3 arches d'argent maçonné de sable, soutenu d'une eau d'argent et brochant sur une forêt de même ; au 3e de gueules à la couronne murale d'argent ; au 4e d'azur au cheval effrayé d'or* (3).

(1) Il n'était d'ailleurs pas seul à le croire. Dans une lettre inédite de 1862, écrite par Mme Victor Hugo à sa sœur, Mme Chenay, je lis ce qui suit : « Léopold (Hugo) m'a remis l'arbre généalogique des Hugo, travail curieux et bien fait qui me servira pour mes Mémoires. » — Entendez par là le *Victor Hugo raconté*. (Communiqué par M. Lefèvre-Vacquerie.)

(2) *Souvenirs personnels*, p. 268.

(3) Ce sont ces dernières armoiries qui avaient été peintes au-dessous du nom de Victor Hugo dans le fameux *Manoir de Beauchesne*.

Et, en 1853, étant à Guernesey, il écrivait à un ami de Jules Troubat (M. Soulas), qui lui avait communiqué divers documents généalogiques trouvés par lui à la Bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier, et dans lesquels se rencontrait le nom d'Hugo :

« Votre lettre, Monsieur, m'arrive, peut-être même intacte. Notre siècle de virilité répudie ces enfantillages héraldiques, *mais n'est pas insensible aux filiations de famille* (1). »

Lui-même y était alors si peu insensible que, dans un exemplaire de ses œuvres illustrées, parues en 1855, chez Hetzel, — gros volume massif de 1460 pages offert, le 1er janvier 1856, à sa filleule Anna-Alice-Adèle Asplet, fille du centenier de Jersey qui, à son arrivée dans l'île, lui avait offert l'hospitalité la plus généreuse, — il avait intercalé, entre autres choses intéressantes, une page blanche sur laquelle il avait écrit de sa main ces deux dates :

1531-1856,

suivies de quatre cachets à la cire dont trois rouges et un noir, et puis de ces vers sibyllins :

Voir l'article d'Émile Deschamps sur ce *Manoir*, dans le feuilleton de *la Presse* du 20 avril 1841.

(1) Lettre inédite communiquée par Jules Troubat.

Tout destin est scellé de quatre sceaux : l'orgueil,
La lutte, le doute et le deuil.

VICTOR HUGO (1).

Que plus tard, dans une lettre à M. Albert Caise, du 20 mars 1867, il ait déclaré « n'attacher aucune importance aux questions généalogiques et que, s'il avait le choix de ses aïeux, il aimerait mieux avoir pour ancêtre un savetier laborieux qu'un roi fainéant », cela s'explique sans peine. En 1867, après le retentissement des *Misérables*, qui avait fait pénétrer son nom jusque dans les dernières couches de la société, Victor Hugo avait plutôt intérêt à montrer avec fierté au peuple — tels Murat et le maréchal Ney — le modeste atelier d'où son père était parti. C'est toujours la veille chanson. Quand on est obscur et qu'on veut attirer sur soi le regard des grands, on se fabrique volontiers des quartiers de noblesse. La renommée vient-elle à vous prendre, on n'a plus besoin d'aïeux, et l'on dit, comme Alfred de Vigny dans *l'Esprit pur* :

C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Encore Victor Hugo fit-il sonner très haut toute sa vie qu'il était fils d'un général de l'Empire, en

(1) Ce livre unique appartient aujourd'hui à M. Louis Barthou, qui m'a communiqué le texte de la page en question.

quoi, d'ailleurs, il eut grandement raison, — car ce général était, lui aussi, le fils de ses œuvres, et il n'avait pas volé la gloire dont son nom était couvert. Il avait même donné à Victor une belle leçon de modestie en écrivant en tête de ses *Mémoires* qu'il devait le jour « à d'honnêtes gens, dont rien n'égala mieux les vertus que l'excellente réputation qu'elles leur méritèrent ».

Engagé volontaire en 1788, à l'âge de quatorze ans, Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo arriva, en 1793, en Vendée avec le grade d'adjudant-major. Pour en imposer davantage aux représentants en mission, il s'était affublé du prénom de Brutus et signait de la sorte ; mais ce Brutus de contrebande était loin d'être sanguinaire. Partout où il passa, il se signala au contraire par sa bravoure et son humanité envers les vaincus. A la bataille de Vihiers, qui dura trois jours, il arrêta, pendant quelques heures, avec cinquante hommes, un corps ennemi fort de 6.000 hommes. A Montaigu, le 21 septembre 1793, il eut deux chevaux tués sous lui, et lorsque Muscar prit, comme chef de bataillon, le commandement de l'arrondissement du château d'Aux, composé en partie de la légion nantaise, il devint son chef d'état-major. C'est lui qui, après l'exécution sommaire de deux

cent soixante-dix hommes arrêtés chez eux à Bouguenais, se vanta d'avoir sauvé la vie à vingt-deux jeunes filles de ce bourg. Mais cela n'est rien moins que prouvé (1).

« J'ai beaucoup fait la guerre, disait-il, j'ai parcouru de vastes champs de batailles, jamais rien ne m'a tant frappé que le massacre de ces victimes de l'opinion et du fanatisme. »

Je pense donc que la bonne réputation dont il jouissait au pays nantais ne fut pas étrangère à son mariage. Où, comment, dans quelles circonstances ce brave soldat fit-il la connaissance de Sophie Trébuchet ? C'est ce que je n'ai pu établir d'une façon précise, malgré des recherches aussi longues que minutieuses. Au moins sais-je et puis-je dire ici, le premier, tous les tenants et aboutissants de la famille maternelle de Victor Hugo.

II

Sur Sophie Trébuchet, on ne savait rien, jusqu'à

(1) Sans vouloir, comme Edmond Biré, charger la mémoire de *Brutus* Hugo des jugements rendus par le conseil de guerre du château d'Aux et signés par lui comme *greffier*, je ne crois pas que ses fonctions officielles lui eussent permis de s'entremettre, au nom de l'humanité, entre les membres de ce tribunal et les malheureux qu'ils avaient à juger, surtout avec le général dont il était le chef d'état-major. Mais enfin, c'est un fait qu'il était porté plutôt vers la clémence.

ce jour, ou pas grand'chose. On savait seulement par le « témoin » de *Victor Hugo raconté* qu'elle était fille d'un « armateur nantais » nommé Jean-François Tréhuchet et d'une demoiselle Renée-Louise Le Normand. Encore ignorait-on leurs lieux d'origine et la qualité de leurs pères et mères. Il est même étonnant qu'Edmond Biré, qui habitait Nantes, ne nous ait pas apporté, dans son *Victor Hugo avant 1830*, des informations plus exactes et plus étendues sur les origines maternelles du grand poète. Sans avoir un flair exceptionnel, après une enquête sérieuse et bien conduite, il lui eût été facile de mettre la main sur les sources où j'ai puisé les documents qui servent de base à ce chapitre. Cela lui eût procuré le plaisir de relever quelques erreurs de plus dans le *Victor Hugo raconté*, et lui eût évité, du même coup, le désagrément d'en commettre lui-même quelques-unes — ce qui est toujours fâcheux sous la plume d'un redresseur de torts et d'un coupeur de fils en quatre.

Mais Edmond Biré n'avait pas l'habitude de courir après les documents originaux. Il attendait patiemment qu'ils vinssent le chercher dans son cabinet d'étude et se contentait ordinairement de dépouiller les journaux et libelles de toute couleur et de toute nature dont il s'était fait une riche col-

lection. De là, le peu d'inédit qu'il a mis en œuvre. Ce n'est pas tout à fait ma méthode.

Des actes de baptême et de mariage que m'a très obligeamment communiqués M. Paul Bellamy, greffier en chef du tribunal civil aujourd'hui maire de Nantes, il appert que les parents de Sophie Trébuchet n'étaient pas originaires de cette ville.

Jean-Joseph Trébuchet était natif d'Auverné, petit bourg de l'arrondissement de Châteaubriant; Renée-Louise Le Normand était native de Saint-Fiacre, petite commune sise à trois lieues de Nantes sur un coteau qui domine le cours de la Sèvre et de la Moine, et dont le vin blanc n'a d'égal, au pays nantais, que le muscadet de Vertou et de Château-Thébaud. L'église de Saint-Fiacre, qu'on a rebâtie dans ces dernières années et dont le clocher de granit a la forme d'une tiare sans les couronnes, fut fondée par les seigneurs de Goulaine qui avaient en cette paroisse leur juridiction des Cléons, laquelle dépendait du marquisat de Goulaine. C'est même à cette circonstance que M[lle] Renée-Louise Le Normand dut d'y naître, le 28 août 1748 (1),

(1) Extrait des registres de la paroisse de Saint-Fiacre :

« Le vingt-neuvième jour d'août 1748, a été baptisée Renée-Louise, fille de René-Pierre Le Normand, sieur du Buisson, procureur fiscal du marquisat de Goulaine, et demoiselle Renée-Pélagie Brevet, son épouse. L'enfant née du jour d'hier. Ont été parrain M[e] Louis Mourain, sieur de Montmartre, procureur au présidial de Nantes, et

son père, René-Pierre le Normand, sieur du Buisson, étant procureur fiscal du marquisat de Goulaine, en même temps que sénéchal de juridiction en Château-Thébaud, alloué de la juridiction de Bourgon en Couëron, procureur fiscal de plusieurs autres juridictions et procureur au siège présidial et comté de Nantes (1).

Ce Le Normand était, comme on le voit, un assez gros personnage. Cependant il n'était pas de noblesse et il n'avait pris le titre de sieur du Buisson que pour se distinguer de ses frères, qui signaient Le Normand de la Noë et Le Normand du Pâti.

Marié deux fois, il avait eu d'un premier lit avec Renée-Pélagie Brevet, qui mourut en 1751, trois garçons et une fille, dont Renée-Louise, et du second, René-Pierre, qui devint procureur au Parlement de Bretagne et épousa, comme tel, le 19 no-

marraine, demoiselle Jeanne Vilaine, femme du sieur Mathurin Chedron, oncle et tante de l'enfant. Baptisée par Messire Charles Brevet, prêtre, vicaire chapelain de l'église cathédrale de Nantes, cousin de l'enfant. Lesquels parrain et marraine ont signé les présentes. Signé au registre : Mourain, Jeanne Vilaine, Louise Le Normand, La Mignaut, Jacquette Démon, Anne Bahuau, J. Guillot, recteur de Saint-Fiacre, Le Normand, Massé, Merlet, Garreau, C. Brevet, prêtre, vicaire chapelain de l'église de Nantes. »

(1) Le présidial de Nantes était composé d'un sénéchal ou président, d'un alloué-lieutenant général, d'un juge criminel, d'un lieutenant civil et criminel, de dix conseils, de deux avocats du roi, de deux greffiers civils et d'un greffier criminel, d'un premier et d'un second huissier. Il y avait à Nantes, en 1770, 51 procureurs au présidial. Cette charge correspondait à celle des avoués d'aujourd'hui.

vembre 1779, Marie-Thérèse Rousseau, fille d'un notaire et procureur au marquisat de la Galissonnière. Ce n'étaient pas, du reste, les seuls hommes de loi de la famille. Le procureur fiscal du marquisat de Goulaine avait pour beaux-frères Me Pouponneau et Me Mourain, ses collègues au présidial de Nantes, et pour cousin germain Etienne-Joseph Garreau, avocat au Parlement. J'ajoute qu'il était lié avec Me Louis-Maurice Trébuchet, avocat à Nantes, et que ce fut par le canal de ce dernier que Jean-François Trébuchet, son frère, épousa Renée-Louise Le Normand du Buisson (1).

Ce mariage fut célébré en l'église paroissiale de Saint-Fiacre le 22 septembre 1767 (2).

(1) Louis-Maurice Trébuchet avait épousé Louise-Pélagie Le Normand, sœur cadette de Renée-Louise.

(2) Extrait des registres de la paroisse de Saint-Fiacre :

« L'an 1767, le 22 septembre, par nous Louis-François Leloup, prestre, seigneur de Château-Thébaud et La Pommeraie-sur-Sèvre, ont été admis à la bénédiction nuptiale :

« Jean-François Trébuchet, capitaine de navire, majeur, fils de feu sieur Jean Trébuchet et de demoiselle Françoise Louvigné, natifs de la paroisse d'Auverné, en ce diocèse (*a*) ; — et demoiselle Renée-Louise Le Normand, native de cette paroisse et domiciliée depuis nombre d'années en celle de Saint-Laurent de Nantes, fille mineure de Me René-Pierre Le Normand, sénéchal de juridiction en Château-Thébaud, alloué de la juridiction de Bourgon en Couëron, procureur

(*a*) Jean Trébuchet et Francoise Louvigné s'étaient mariés à Auverné le 16 octobre 1708 et avaient eu six enfants, dont Jean-François, né en 1730. Leurs biens fonciers étaient assez importants et s'étendaient sur les trois paroisses de la Chapelle-Glain, Saint-Julien-de-Vouvantes et Auverné, arrondissement de Châteaubriant.

Aussitôt après, les nouveaux époux s'établirent à Nantes, où ils habitèrent tour à tour la rue des Carmélites, la rue Saint-Laurent, la place Saint-Pierre et la Haute-grand'rue, proche la cathédrale, et sur la paroisse de Saint-Laurent dont l'église, aujourd'hui disparue, s'élevait au bout de l'impasse de ce nom.

C'est dans une maison de la Haute-grand'rue que, le 19 juin 1772, naquit Sophie-Françoise Trébuchet, mère de Victor Hugo. Voici son acte de baptême :

« Le 19 juin 1772, a été baptisée dans l'église paroissiale de Saint-Laurent de Nantes, par nous recteur soussigné : Sophie-Françoise née de ce matin à cinq heures en cette paroisse, Haute-grand'-rue, fille de noble homme Jean-François Trébuchet, capitaine de navire, et de dame Renée-Louise

fiscal de plusieurs autres juridictions et procureur au siège présidial et comté de Nantes, — et de feue demoiselle Renée-Pélagie Brevet ; aux fins de dispenses d'alliance accordées par M. l'abbé de la Tullaye, vicaire général de ce diocèse, le 31 août dernier, aux paroisses d'Auverné, le 15 du courant, signées Lemétayer, vicaire, et de Saint-Laurent de Nantes, le 20, signées Galloun, recteur, qui permet au recteur de cette paroisse ou à tous autres de procéder audit mariage, qui a été célébré en présence et du consentement dudit sieur Le Normand du Buisson, frère de l'épousée, du sieur Louis-Maurice Trébuchet, frère de l'époux, Louis-Maurice Trebuchet de La Boulais, son neveu, Me Pierre Poupeneau, procureur au présidial de Nantes, oncle de la mariée, à cause de demoiselle Louise Le Normand, son épouse, et autres parents et amis soussignés. »

Le Normand, son épouse. Ont été parrain, noble homme René Le Normand, fils, oncle maternel de l'enfant, et marraine, demoiselle Renée-Françoise Robin, cousine germaine de l'enfant du côté paternel, lesquels signent avec nous, le père absent. »

Le Père absent ! Notre capitaine de navire était donc en mer quand sa fille vint au monde. Cela lui arriva trois ou quatre fois dans l'espace de douze ans durant lesquels sa femme lui donna trois filles et quatre garçons (1). La dernière fois qu'il revint à Nantes, ce fut pour assister coup sur coup à la naissance de son septième enfant et à la mort de sa femme que ses couches successives avaient épuisée. Etienne-Constant Trébuchet était né le 21 juillet 1780 ; le 13 août suivant, sa mère mourait dans la trente-deuxième année de son âge.

Trébuchet fut-il armateur, comme le prétend le « témoin » de *Victor Hugo raconté ?* Non, car il

(1) Savoir : Renée-Rose, née le 7 juillet 1768 ; Madeleine-Françoise, née le 16 novembre 1769 : Sophie-Françoise ; née le 19 juin 1772 ; Jean-Louis, né le 30 octobre 1773 ; Auguste, né le 7 mai 1775 ; Charles-Marie, né le 5 juillet 1777, et Etienne-Constant, né le juillet 1780.

Edmond Biré, contrairement au *Victor Hugo raconté*, prétend que la mère du poète eut trois sœurs, et non deux. Malgré toutes nos recherches sur les registres de la paroisse de Saint-Laurent, nous n'avons pu trouver trace de la naissance de Marguerite Trébuchet, qui n'aurait pu venir au monde qu'entre Madeleine et Sophie ou entre Charles-Marie et Etienne-Constant.

n'eut jamais pour cela l'argent nécessaire. D'abord, ses parents, qui avaient eu à élever six enfants, ne lui avaient pas laissé grand'chose. Ensuite ses premiers voyages en mer lui avaient rapporté si peu, tout capitaine qu'il était, qu'ayant voulu cesser de naviguer, après la mort de sa femme, il tomba dans un état voisin de la misère, et force lui fut de reprendre du service.

Il résulte, d'ailleurs, des renseignements que j'ai puisés aux archives de la Marine, à Nantes, qu'il débuta comme matelot, à l'âge de dix-huit ans, chez M. de Seigne, armateur en cette ville.

Du 10 avril 1749 au 27 mars 1750, il fit trois voyages comme pilotin sur *le Philibert* et *le Thiercelin*, appartenant à la Compagnie des Indes.

Nommé, en 1763, lieutenant de *la Nouvelle-Société*, il fut reçu, le 3 janvier 1767, capitaine à l'amirauté de Nantes, avec dispense d'un voyage.

Il commanda alors *la Sèvre* et *la Duchesse-de-Duras*, appartenant à M. Louis Drouin, armateur à Nantes.

J'ai lu les premières lettres qu'il adresssait à sa femme, de Saint-Marc (Haïti) ; elles sont écrites dans un français d'écolier — ce qui prouve qu'il n'avait reçu aucune instruction.

La Duchesse-de-Duras, qui faisait le commerce

de Guinée, fut prise par les Anglais en 1779. Mais Trébuchet ne la commandait plus depuis 1776, époque à laquelle, faute d'un registre-matricule disparu des archives de la Marine de Nantes, on perd sa trace. Cependant il n'est pas douteux qu'il ait navigué jusqu'en 1780, puisqu'il est encore désigné comme capitaine de navire sur l'acte de décès de sa femme. Et j'ai appris d'une autre source qu'à la fin du mois de juin 1782, quand il reprit la mer après son veuvage, il partit sur *le Comte-de-Grasse*, pour l'Ile de France, où il mourut le 1er septembre 1783.

Voilà donc les états de service du capitaine Trébuchet. Nous venons de voir qu'un de ses anciens bateaux faisait le commerce de Guinée. On appelait ainsi la traite des nègres. A la fin du XVIIIe siècle, les armements de la place de Nantes pour la Guinée étaient aussi considérables que ceux de toutes les autres places du royaume, et l'on estimait à deux cents le nombre des armateurs nantais qui faisaient ce honteux trafic. C'est de là que dataient les fortunes scandaleuses dont témoignent encore aujourd'hui les maisons magnifiques qui bordent la Fosse et les deux rives de l'île Feydeau. Il ne faudrait pas croire pourtant que le commerce de « bois d'ébène » fût sans risques et de tout repos. Outre que le prix

des esclaves était parfois assez élevé (1), il était bien rare qu'il ne mourût pas quelques nègres en cours de route, et il suffisait d'une petite épidémie pour perdre le bénéfice de toute une cargaison.

Trébuchet fit-il le commerce de Guinée ? Je ne saurais le dire au juste. En tout cas, ce ne fut pas pour son compte, et, s'il le fit, il appert de ce qui précède qu'il ne lui en resta rien aux doigts.

III

Dix ans après sa mort, la Terreur régnait à Nantes. Mais les guerres civiles n'ont jamais empêché les tourtereaux de faire l'amour. Pendant que fonctionnaient la guillotine et les bateaux à soupape de Carrier, le major Hugo se liait avec la famille Le Normand et tombait amoureux de Sophie Trébuchet. Comment cela se fit-il ? Si j'interroge le « témoin » de *Victor Hugo raconté*, il me répond :

« ... Ce Trébuchet était un de ces honnêtes bourgeois qui ne sortent jamais de leur ville ni de leurs opinions. Il était resté royaliste et catholique et confondait dans sa religion Dieu et le roi. Comment

(1) Les nègres qui étaient dans la force de l'âge — de seize à trente ans — étaient vendus aux îles françaises de l'Amérique depuis 100 pistoles jusqu'à 1.500 livres.

le soldat de la Convention était-il entré chez le fidèle de Louis XVI ? Je l'ignore. L'armateur veuf avait trois filles, dont une, Sophie, n'était qu'à moitié dans les idées de son père. Elle avait cette indépendance d'esprit et cette personnalité décidée des filles sans mère obligées d'être femmes plus tôt que les autres.

« Elle n'avait la ferveur de son père qu'en politique et elle n'était dévote qu'au trône. C'était encore trop contre le major... »

J'arrête ici la citation : ce n'est qu'un tissu d'inexactitudes. Nous savons déjà que Trébuchet était depuis dix ans dans l'autre monde. Quant à sa fille Sophie, je doute qu'elle ait embrassé avec cette ardeur la cause de Mmes de Bonchamps et de La Rochejaquelein et qu'elle ait fui comme elles à travers le Bocage, en *brigande* de la Vendée. D'abord les hommes de loi qu'étaient ses oncles Le Normand et Trébuchet, tout catholiques et royalistes qu'ils étaient, faisaient plutôt figure de libéraux à Nantes, et puis, si elle avait été vraiment *Vendéenne*, Sophie Trébuchet ne se serait pas contentée, quelques années après, de se marier civilement. Tout cela, ce sont des histoires imaginées après coup dans un intérêt qu'on devine, et Victor Hugo, qui s'en est fait l'éditeur responsable, n'aurait pas osé nous dire, au temps de ses odes sur *Louis XVII* et *la*

Vendée, que sa mère, en se mariant, « tenait médiocrement à la bénédiction du curé ».

Pour moi, j'ai la conviction, pour ne pas dire la certitude, que Sophie Trébuchet ne joua aucun rôle à Nantes sous la Terreur et qu'elle n'eut à faire aucun sacrifice, du côté des idées, pour devenir la femme du major Hugo. Son oncle, Louis-Maurice Trébuchet, avait à Saint-Herblain, près la Hérissière, une maison de campagne où sa demi-tante maternelle Rose Le Normand du Buisson s'était retirée avec ses frères et sœurs, pendant la tourmente révolutionnaire. Qui sait si ce n'est pas là qu'eurent lieu la première rencontre et les premiers entretiens de Sigisbert Hugo avec Sophie? Il était, comme nous l'avons vu, greffier d'une commission militaire qui siégeait au château d'Aux et qui n'était pas tendre aux royalistes traduits devant elle. Or, du château d'Aux à Saint-Herblain il n'y a guère que la traversée de la Loire. Trébuchet eut peut-être l'occasion de porter, comme avocat, la parole devant ce tribunal militaire. En tout cas, il n'est pas possible qu'il ait ignoré, si le fait est vrai, la part prise par Sigisbert Hugo dans la délivrance des vingt-deux femmes de Bouguenais, qu'on s'apprêtait à passer par les armes, car cela fit grand bruit alors dans toute la région.

Je pense donc que les sentiments humains de ce brave soldat lui facilitèrent l'accès de la maison de l'oncle Trébuchet, et que sa belle prestance acheva de lui conquérir le cœur de Sophie.

« Elle était petite, mignonne, des mains et des pieds d'enfant, dit Victor Hugo ; elle avait quelques traces de petite vérole, mais qui disparaissaient dans l'extrême finesse de sa physionomie et dans son regard intelligent. » — C'était plus qu'il n'en fallait pour le toucher, lui aussi, au bon endroit.

Cependant les choses n'allèrent pas toutes seules, et quand le major Hugo demanda la main de Sophie, il semble qu'il ait éprouvé du côté des siens une certaine résistance. Il faut dire qu'il venait d'être rappelé à Paris et que la tante Le Normand, qui avait la garde de la jeune fille, n'était pas fâchée de mettre son amour à l'épreuve.

Victor Hugo prétend que tout s'arrangea, grâce à l'intervention de Pierre Foucher, son futur beau-père, qui était du pays nantais comme les Trébuchet, et que le major avait rencontré, en 1796, à Paris, au conseil de guerre, dont lui-même était rapporteur. C'est fort possible, mais je crois bien que le meilleur avocat fut encore l'amour. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Sophie Trébuchet était majeure

quand elle épousa Sigisbert Hugo. Cela résulte des affiches mêmes de son mariage :

« Du 13 brumaire an VI de la République Française.

« Il y a promesse de mariage :

« Entre Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, adjudant-major du 1er bataillon de la 20e demi-brigade, âgé de vingt-quatre ans, fils de Joseph Hugot (*sic*) et de Jeanne-Marguerite Michaud, natif de la ci-devant paroisse Saint-Evre-Ville-Vieille, de la commune de Nancy, département de la Meurthe, et domicilié en celle de Paris, département de la Seine, IXe arrondissement, d'une part ;

« Et Sophie-Françoise Trébuchet, rentière, âgée de vinq-cinq ans, fille de feu Jean-François Trébuchet et Renée-Louise Le Normand, native de la ci-devant paroisse Saint-Laurent de cette commune et y domiciliée, section de l'Humanité, rue Mauper-tuis (1), d'autre part,

« Publié et affiché lesdits jour et an (2). »

Cet acte, que je donne ici pour la première fois, rectifie de lui-même trois erreurs plus ou moins

(1) Ancienne rue des Carmelites, débaptisée pendant la Révolution.
(2) Extrait des registres des publications de mariages de l'an VI, conservés au greffe de Nantes.

graves qu'Edmond Biré a commises en acceptant comme exacte la version du « témoin » de *Victor Hugo raconté*. Il établit : 1° que le mariage de Sophie Trébuchet eut lieu, non pas en 1796, mais à la fin de 1797 ; 2° que son père était mort ; 3° que lorsqu'elle se rendit à Paris pour la célébration de son mariage civil, si son père l'accompagna avec son frère, comme le raconte M[me] Hugo, ce ne fut que du haut du ciel, sa demeure dernière (1).

Et voilà comment on écrivait l'histoire de sa famille au foyer du grand poète.

IV

Je ne suivrai pas les nouveaux époux dans leurs pérégrinations militaires à travers la France, l'Italie et l'Espagne, pas plus que je ne parlerai de leur brouille et de leur séparation (2). Mais je me repro-

(1) « Le futur ne pouvait aller à Nantes ; la future vint à Paris *avec son père et son frère*, mais sans ses sœurs qui, à force de dévotion, venaient de se faire ursulines. » (*Victor Hugo raconté*, t. I, p. 16.)

(2) On sait que la mère de Victor Hugo mourut à Paris le 27 juin 1821 (*a*) et que son père, qui s'était retiré à Blois et remarié presque aussitôt, mourut à son tour le 29 janvier 1828, au domicile d'Abel Hugo, son fils, rue Monsieur, n° 7 (*b*).

(*a*) Voici la teneur de son acte de décès : « 27 juin 1821, XI[e] arrondissement. Décès de Sophie-Françoise Trébuchet, âgée de 45 ans (elle en avait 49), née à Nantes, décédée dans sa demeure, rue de Mézières, n° 10, femme de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, maréchal

cherais de ne pas dire un mot ici d'une petite découverte que j'ai faite tout récemment dans un livre de Laurent Pichat, qu'on ne lit guère et qui est intitulé *les Poètes de Combat*. Elle est d'autant plus intéressante qu'elle a trait à la naissance de Victor Hugo. Si vous ouvrez le tome I de *Victor Hugo raconté*, vous pourrez lire, pages 25-27, deux lettres du chef de bataillon Hugo et de sa femme au général Lahorie pour lui demander et le remercier de bien vouloir servir de parrain au troisième enfant qu'ils attendaient. Ces lettres, datées de Besançon, 4 pluviôse et 14 ventôse an X, auraient été retrouvées, si l'on en croit Mme Hugo, au ministère de la guerre dans les pièces du procès de Lahorie. Ne les aurait-on pas trouvées plutôt dans *les Poètes de Combat* qui parurent en 1862, un an avant le *Victor Hugo raconté* ? Laurent Pichat nous dit, page 367, que ces pièces appartenaient à un ami fidèle qui lui

de camp — Témoin : Abel Hugo, officier en non-activité, 22 ans, même demeure, fils. »

(*b*) Voici la teneur de l'acte mortuaire du général Hugo : « 29 janvier 1828. Décès de Joseph-Léopold-Sigisbert comte Hugo, 54 ans, né à Nancy, lieutenant général des armées du Roi, chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'ordre royal de Naples, demeurant à Blois, décédé rue Monsieur, n° 9, veuf en premières noces de Sophie-Françoise Trébuchet, époux en deuxièmes noces de Marie-Catherine-Cécile Thomasis Saetonis.

Témoins : Abel, comte Hugo, 30 ans, rue Monsieur, Victor-Marie, baron Hugo, 25 ans, tous deux fils.

avait permis de les copier, « pensant comme lui *que le poète recevrait cette surprise avec plaisir et lirait ces lettres avec joie* ». Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles ne figurent pas au dossier du procès Lahorie qui est conservé aux Archives nationales. D'où je conclus que le « témoin » de la vie d'Hugo les avait empruntées tout bonnement au livre de Laurent Pichat. Mais pourquoi s'en cachait-il ? Je ne le sais pas, mais je m'en doute : c'est évidemment pour mieux dépister les chiens que Mme Hugo et son mari imaginèrent la trouvaille du ministère de la Guerre et tronquèrent et truquèrent gauchement le texte de ces deux épîtres. Lisez plutôt la description que Laurent Pichat nous a faite de la lettre écrite au général Lahorie par la mère de Victor Hugo, cette description est aussi intéressante que suggestive :

« La lettre, écrite sur un papier grenu, verdâtre, qui a été tachée de jaune par le temps, était pliée en carré; à un coin, la poste avait mis le timbre de Besançon en long. Il y avait un cachet assez étrange : il était fait de cire rouge ; au centre, un médaillon portait deux initiales entrelacées ; au-dessus, deux colombes voletaient l'une vers l'autre sous un bonnet phrygien qui couvrait tout ; au bas de l'écusson, un chien était accroupi, et à l'entour couraient

des brins de lierre. La devise circulaire était celle-ci : JE MEURS OÙ JE M'ATTACHE. »

N'est-ce pas charmant, et pouvait-on figurer d'une manière plus exacte et plus symbolique les circonstances terribles dans lesquelles s'était accompli ce mariage d'amour? N'était le bonnet phrygien, on croirait voir une vignette galante du temps de Marie-Antoinette. — Oui, mais quel souvenir douloureux ne devait pas évoquer aussi à l'esprit de Victor Hugo la devise circulaire! Ce « *Je meurs où je m'attache* » (quand on se détacha si vite !) fut probablement cause que l'auteur de *Victor Hugo raconté* se garda de renvoyer le lecteur au livre de Laurent Pichat. Il ne faut jamais, voyez-vous, parler de corde dans la maison d'un pendu !

Quoi qu'il en soit, voici le texte intégral de la lettre de la « femme Hugo » au général Lahorie. On trouvera en regard les changements que le « témoin » crut devoir y apporter.

Besançon, le 4 pluviôse an X	*Sans date.*
« Citoyen général,	« Citoyen général,
Vous avez toujours témoigné tant de bontés à Hugo, fait tant de caresses à mes enfants, que j'ai beaucoup regretté que vous	« Vous avez toujours témoigné tant de bontés à Hugo, fait tant de caresses à mes enfants que j'ai beaucoup regretté que vous

n'ayez pas nommé le dernier ; à la veille d'être mère d'un troisième il me serait bien agréable de pouvoir me flatter que vous voulussiez bien remplir envers lui les fonctions que je vous désirais voir remplir envers l'autre ; il ne faut pour cela qu'un léger effort de votre amitié pour nous.

« Malgré le plaisir que nous aurions à vous voir ici, nous n'osons vous engager à entreprendre un voyage aussi long et dans une saison aussi dure que le mois de ventôse, vers le milieu duquel je pense faire mes couches ; je vais prier Mme Delelée de vouloir bien nous rendre ce service avec vous, ne doutant pas qu'elle ne soit très flattée d'être votre commère. Dans le cas où nous serions privés de la satisfaction de vous posséder, le citoyen Delelée, notre ami commun, aurait sûre-

n'ayez pas nommé le dernier.

« A la veille d'être mère d'un troisième *enfant*, il me serait *très* agréable *que vous fussiez le parrain de celui qui va venir*. Il ne faut pour cela qu'un léger effort de votre amitié pour nous.

« Malgré tout le plaisir que nous aurons à vous voir ici, nous n'osons vous engager à entreprendre un voyage aussi long et dans une saison aussi dure que le mois de ventôse, vers le milieu duquel je *compte* faire mes couches.

« Je vais prier Mme Delelée de nous rendre *le même* service *que celui que nous vous demandons ; nous ne doutons* pas qu'elle ne soit très flattée d'être votre commère. Dans le cas où nous serions privés de la satisfaction de vous posséder, le citoyen Delelée, notre

ment la complaisance de vous représenter et de donner à l'enfant un surnom que vous n'avez pas démenti et que vous avez si bien illustré. « Victor » ou « Victorine » serait son nom ; il serait un témoignage de plus de votre bienveillance et de votre amitié pour nous qui en avons déjà beaucoup reçus et qui espérons que vous ne repousserez pas celui-là.

Veuillez agréer, citoyen général, les assurances de notre attachement.

« Femme Hugo. »

ami commun, aurait assurément la complaisance de vous représenter et de donner à l'enfant un surnom que vous avez si bien illustré. Victor ou Victorine *sera le nom de l'enfant que nous attendons.*

« *Votre consentement sera* un témoignage de votre amitié pour nous.

« Veuillez agréer, citoyen général, *l'assurance* de notre sincère attachement.

« Femme Hugo. »

En tête de cette lettre le général Lahorie avait mis de sa main ces deux mots : « Répondu, accepté. » Or, au commencement de mars de la même année, il reçut cette autre missive dont je donne également le texte et les variantes :

Besançon, le 14 ventôse an X.

Nous avons reçu, ma femme et moi, mon cher général, chacun la lettre

Besançon, le 14 ventôse an X.

« Nous avons reçu, ma femme et moi, mon cher général, chacun la lettre

que vous nous avez adressée pour nous prévenir que vous acceptiez les fonctions que nous désirions de vous ; nous avons été on ne peut plus sensibles aux expressions dont vous vous êtes servi, et nous ne pourrons jamais en être trop reconnaissants.

C'est le 6, que le chef de brigade Delelée a reçu votre lettre ; c'est le 7 que nous sont parvenues celles que vous nous avez écrites, et le même jour mon épouse est accouchée d'un fils ; elle a été délivrée plus heureusement qu'elle ne s'y était attendue, ayant été singulièrement gênée dans sa grossesse. Je vous aurais écrit plus tôt, mon cher général, si je n'avais voulu vous prévenir comment se portaient l'accouchée et l'enfant ; nous sommes au huitième jour, l'un et l'autre se portent aussi bien qu'il est possible de le désirer.

que vous nous avez particulièrement adressée pour nous prévenir que vous acceptiez *la fonction* que nous *réclamions* de vous. Nous avons été *très* sensibles aux expressions dont vous vous *servez*, et *nous sommes très reconnaissants de ce témoignage d'amitié.*

« C'est le 6, que le chef de brigade Delelée a reçu votre lettre ; c'est le 7, que nous sont parvenues celles que vous nous avez *adressées*. Le même jour, mon épouse est accouchée d'un fils : elle a été délivrée plus heureusement qu'elle ne s'y était attendue, ayant été singulièrement gênée *pendant* sa grossesse. Je vous aurais écrit plus tôt, mon cher général, si je n'avais voulu vous *dire* comment se portaient l'accouchée et l'enfant. Nous sommes au huitième jour, l'un et l'autre se portent aussi bien qu'il est possible de le désirer.

Nous avons nommé l'enfant « Victor-Marie », ce dernier nom étant celui de Mme Delelée. Vos intentions et les nôtres ont donc été remplies : ma femme vous remerciera, mon cher général, de tout ce que vous lui dites d'obligeant ; elle est bien sûre, ainsi que moi, de l'intérêt que vous prenez à nos enfants par celui que vous n'avez cessé de témoigner pour moi et pour tout ce qui pourrait m'être favorable. Ce que vous venez de faire est un nouveau titre que vous avez acquis à notre reconnaissance et doit cimenter encore plus les liens d'amitié, d'estime et de considération qui nous unissent ; je ne négligerai rien pour continuer à m'en rendre digne, et avec la même continuité d'efforts, j'espère conserver sans altération tous les sentiments que vous m'avez voués.

« Nous avons nommé l'enfant Victor-Marie, ce dernier nom étant celui de Mme Delelée. Vos intentions et les nôtres *sont* donc remplies.

« Ma femme vous remerciera pour tout ce que vous lui dites d'obligeant. Elle est sûre, ainsi que moi, de l'intérêt que vous *portez* à *mes* enfants par celui que vous *témoignez en toute circonstance* pour moi.

« Ce que vous venez de faire est un nouveau titre à *ma* reconnaissance et doit cimenter *plus encore* les liens d'amitié qui nous unissent.

« Je ne négligerai rien pour continuer à m'en rendre digne et j'espère conserver sans altération tous les sentiments que vous m'avez voués.

Je vous embrasse, ainsi que ma famille, du meilleur cœur possible.

« HUGO. »

« Je vous embrasse, ainsi que ma famille, du meilleur cœur possible.

« HUGO. »

V

A présent que nous connaissons les origines maternelles de Victor Hugo et les circonstances qui entourèrent sa naissance à Besançon, je vais essayer de déterminer la part des dons qui lui vint du côté des Trébuchet et des Le Normand du Buisson.

Et d'abord il faut que je tranche définitivement une question qui préoccupe depuis longtemps tous ceux qui étudient l'histoire des commencements de la Révolution en Bretagne.

Il y a quelques années, parlant du pamphlétaire d'occasion qu'avait été Volney en 1788, je m'élevai de toutes mes forces contre la légende que M. Barthélemy Pocquet avait accréditée de bonne foi dans un de ses livres (1) et qui représentait l'auteur de *la Sentinelle du Peuple* comme ayant joué à Rennes le rôle « d'agent supérieur et distingué » des ministres Necker et Brienne.

Je savais déjà que Volney était allié à la famille

(1) *Les Origines de la Révolution de Bretagne*, t. II.

maternelle de Victor Hugo et qu'en cette qualité il avait offert à la mère du poète de lui léguer, sous la Restauration, son siège de pair de France (1). Mais j'étais à cent lieues de penser que Victor Hugo et Volney étaient cousins du deux au trois, comme on dit chez nous, par René-Pierre Le Normand du Buisson, procureur présidial de Nantes, et par son fils, le procureur au Parlement de Rennes.

Si je l'avais su, au lieu de m'évertuer à établir que Volney était trop fier de sa nature, et trop indépendant de son caractère, pour s'être vendu jamais à un ministre quelconque, j'aurais dit à M. Barthélemy Pocquet : « Ne cherchons plus les raisons qui amenèrent Volney à Rennes en 1788, et ne nous étonnons plus que *la Sentinelle du Peuple* fût si documentée et frappât si juste. L'homme qui avait attiré Volney à Rennes au moment des troubles, celui qui lui mit à la main la plume de *la Sentinelle du Peuple* ne fut autre, évidemment, que Le Normand, procureur au Parlement de Bretagne, lequel habitait, en 1788, place du Palais, à Rennes, c'est-

(1) Je tiens ce renseignement du comte Léopold Hugo (lettre du 30 mars 1895 utilisée dans mon livre sur Volney). Ainsi se trouve expliqué le mot de Victor Hugo à Soumet « qu'il espérait devenir un jour pair de France » — mot que releva si malencontreusement Biré, à qui cette particularité était inconnue. (*Victor Hugo avant 1830*, p. 154.)

à-dire sur le théâtre même des événements (1). »

Voilà donc ce point d'histoire enfin éclairci. Quant au tempérament de Victor Hugo, il n'est pas besoin de mettre des lunettes pour voir qu'il était moins lorrain que breton et plus nantais que bisontin. « On est, disait Alfred de Vigny, du pays où l'on est né et où l'on a remué dans son premier berceau. » Pas toujours, car on naît où l'on peut, suivant le mot d'un homme d'esprit, et l'on est bien davantage du pays de son père et de sa mère, quand on n'a fait que traverser le coin de terre où l'on a vu le jour. Or, si Victor Hugo, qui connaissait à peine Besançon, sa ville natale, avait hérité de son père le culte de Napoléon, l'amour de la gloire, le sens des choses épiques et ces mouvements généreux du cœur qui, à vingt ans, tout royaliste qu'il était, et au risque de perdre la protection du roi, le faisaient offrir un refuge à son ancien camarade Edouard Delon, condamné à mort par contumace pour avoir pris part à la conspiration de Saumur, et toute sa vie le portèrent au-devant des proscrits et des vaincus, — il tenait certainement des Trébuchet et des Le Normand, c'est-à-dire du sang maternel, les merveilleuses qualités d'esprit et d'imagination, sans par-

(1) Renseignement fourni par un almanach du temps imprimé chez Vatar, à Rennes.

ler du tempérament de plaideur et de l'entente des affaires, qui ont fait de lui le poète le plus grandiloquent de son siècle, en même temps que l'homme le plus pratique, le plus ordonné, le plus soigneux de ses intérêts.

Du reste, un jour que je dînais chez lui — et Dieu sait si j'étais fier ce jour-là ! — il me dit, en apprenant que j'étais du pays de sa mère : « C'est mon pays de prédilection ! » Il se souvenait, à ce moment, s'il l'avait jamais oublié, que la terre de Bretagne lui avait donné les trois créatures de Dieu qu'il avait le plus aimées en ce monde : sa mère, sa femme et la belle Mme Drouet, qui, après avoir été la muse de son âge mûr, fut la fidèle amie de sa verte vieillesse. Je laisse de côté les deux hommes de génie qui eurent le plus d'influence sur son imagination et sur son âme, à savoir : Chateaubriand et Lamennais.

Peut-être se souvenait-il aussi, quand il me parlait de la sorte, des heures charmantes qu'il passa dans sa jeunesse au bord de la Loire, soit à Saint-Herblain dans la maison de campagne de son grand-oncle, soit dans la compagnie de son cousin germain, le poète Ad. Trébuchet, à qui il ne manqua, pour arriver à la réputation, que de vivre à Paris, et qui, de 1823 à 1825, publia, dans une revue nan-

taise intitulée *le Lycée armoricain*, deux fragments de l'*Énéide*, traduits en vers par Victor Hugo, que recueillit quarante ans après le « témoin » de sa vie. Qui sait même — car nous portons toujours en nous les images dont fut amusée notre enfance — si, lorsqu'il fit à Guernesey, *les Travailleurs de la Mer*, il n'avait pas dans les yeux les voiles des bateaux de son grand-père qui avaient sillonné la « grande bleue », et s'il ne puisa pas dans ses aventures de voyage racontées par sa mère l'épisode du combat du *Gilliat* et du *Poulpe* qui illustre ce livre (1). En tout cas, il était

(1) J'ai entendu dire à un membre de la famille Trébuchet qu'en 1772, au cours d'un de ses voyages, le capitaine avait failli faire naufrage par suite de l'attaque de son navire par un cétacé des mers du Nord nommé la licorne de mer. Rien donc de plus naturel que la mère de Victor Hugo ait gardé le souvenir de cet épisode, d'autant qu'il y avait chez son père un tableau qui le rappelait. Peut-être même Victor Hugo l'avait-il raconté à ses camarades, avant d'en tirer parti dans *les Travailleurs de la Mer*, car je trouve dans le recueil des *Cent-et-un* de l'année 1832, sous la signature de Soumet, un très beau poème intitulé *l'Archevêque de Paris*, où figure la comparaison du Poulpe.

Malheur, lorsqu'un état des autels se sépare,
L'anarchie aux bras nus en hurlant s'en empare,
Et seul, sans avenir, d'anathème frappé,
Dans les replis de l'hydre il meurt enveloppé.
Tel un vaisseau voguant sur la mer favorable
Sent tout à coup le Poulpe, avide, immesurable,
Informe, le saisir. Tout ses mâts ont frémi,
Il s'arrête, échoué sur son vaste ennemi.
Le Monstre autour de lui jette un vivant orage,
Des rameaux de ses bras tout entier il l'ombrage;
En vain des matelots frissonnants, éperdus,
Aux antennes du monstre au hasard suspendus,

si bien instruit de ses origines bretonnes, qu'il signa, dans *le Conservateur littéraire*, quatre ou cinq poésies du pseudonyme de V. d'Auverney, pays natal de son grand-père Trébuchet, et qu'il donna le nom du capitaine Léopold d'Auverney au héros de son roman de *Bug-Jargal* (1).

Au surplus, si Victor Hugo avait gardé un bon et fidèle souvenir de Nantes, cette ville l'a payé largement de retour. Elle a donné son nom à un boulevard qui relie la Sèvre à la Loire. Il n'est pas jusqu'au nom de Trébuchet qui ne soit porté encore, comme pour perpétuer la mémoire de sa mère, par une maison à Saint-Fiacre, par des moulins à vent du côté de Saint-Herblain et, dans Nantes même, par des parents éloignés, très fiers de se dire de son lignage. La maison Trébuchet à Saint-Fiacre sert

Attaquent à la fois sous un fer qui s'émousse,
Ses membres tapissés de corail et de mousse!
Il s'irrite... On entend de moments en moments
Du navire étouffé crier les ossements.
La mer vient élargir ses blessures profondes.
Tous ses foudres éteints fument au sein des ondes,
Et son vainqueur, géant qui redouble ses nœuds,
N'est déjà plus pour lui qu'un tombeau limoneux.

(1) Il y a même, au tome III du *Conservateur littéraire*, sous la signature J. A., un *Voyage à Auverney* qui aurait dû piquer la curiosité d'Edmond Biré et diriger ses recherches de ce côté.

Quarante ans plus tard, pendant que Victor Hugo était en exil, son fils Charles publia dans *l'Illustration* (1858), sous le pseudonyme de d'Auverney, une charmante nouvelle intitulée : *l'Oiseau bleu*.

aujourd'hui d'école, les moulins à vent de Saint-Herblain tournent je ne sais pour qui, mais ce n'est pas pour les Trébuchet, car les derniers représentants du nom sont dans une situation qui fait moins envie que pitié, et j'en ai connu deux en cheveux blancs à qui, de loin en loin, Victor Hugo faisait passer un petit secours. On a beau être avare et ménager de sa bourse, il y a tout de même des cas où richesse oblige presque autant que noblesse.

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANT SUBLIME

Victor Hugo fut-il appelé ainsi par Chateaubriand? — Sainte-Beuve dit oui et Edmond Biré dit non. — Le pour et le contre. — M. Ch. de Loménie dément les propos que l'on prêtait à son père. — « L'enfant sublime » cité par Tissot et Alexandre Guiraud. — Les rapports de Chateaubriand avec Victor Hugo après 1830. — *L'Hymne aux morts de Juillet* mis en musique par Hérold. — La démolition projetée de Saint-Germain-l'Auxerrois. — Chateaubriand proteste à ce sujet contre le silence gardé par Victor Hugo. — Il attaque encore les romantiques dans son *Essai sur la littérature anglaise* (1836). — Le retour des Cendres de l'empereur. — Lettres échangées à cette occasion entre Victor Hugo et Chateaubriand. — Les *Mémoires d'Outre-Tombe* et Lamartine. — L'ascendant de Victor Hugo sur ses camarades. — Ce que Lamennais aimait surtout en lui. — Du pouvoir de la volonté. — Curieuse expérience de Victor Hugo chez Bertin l'aîné. — « L'ange Victor » de Sophie Gay. — Opinion de Victor Hugo sur la virginité de l'homme au moment de son mariage. — Il ne veut pas que l'on appelle sa femme par son prénom d'Adèle. — Lettre inédite de Sainte-Valry à Jules de Rességuier sur la précocité en tout de Victor Hugo. — Le revers de la médaille. — Défauts du caractère de l'enfant sublime. — Un mot du *Globe* en 1825. — Bonaparte et Victor Hugo.

Une légende, qui remonte à 1820, veut que Chateaubriand, après avoir lu l'ode de Victor Hugo sur la mort du duc de Berry, ait exprimé son admiration pour le jeune poète en le qualifiant d'*enfant sublime*. Ce mot était trop glorieux pour n'être pas recueilli comme un trophée par celui auquel il s'adressait. Le « témoin » de *Victor Hugo raconté* n'a donc eu garde de le passer sous silence, d'autant que Sainte-Beuve l'avait déjà cité dans la *Biographie des Contemporains* et dans ses *Portraits littéraires*, en disant que c'était dans une note du *Conservateur*, que Chateaubriand avait qualifié ainsi Victor Hugo.

Cependant, sur l'observation d'Edmond Biré que cette note n'existait pas dans les six volumes du *Conservateur*, Sainte-Beuve, convaincu malgré tout que le mot avait bien été dit par Chateaubriand, lui chercha une autre explication et une autre origine.

« J'en suis venu à penser, écrivait-il à Biré, le 19 avril 1869, que c'était en causant avec M. Agier que Chateaubriand l'avait dit. Et M. Agier l'aura répété et l'aura même imprimé dans quelque article de *la Quotidienne* ou de quelque autre journal royaliste (1). »

C'était à peu près la version de M[me] Victor Hugo.

(1) *Victor Hugo avant 1830*, p. 224.

Et Sainte-Beuve réédita le mot de Chateaubriand dans l'édition de 1869 de ses *Portraits contemporains*.

Mais Edmond Biré qui, dans son animosité contre Victor Hugo, tenait absolument à établir que le mot était de son invention, ne se tint pas pour battu. Il dépouilla *la Quotidienne* et *le Drapeau blanc*, et, n'y ayant rien trouvé, il n'hésita pas à déclarer, sur la foi du témoignage de M. de Loménie, que le mot de Chateaubriand était apocryphe.

D'après lui, en effet, M. de Loménie aurait écrit au tome I[er] de sa *Galerie des Contemporains illustres* :

« J'ai entendu de mes propres oreilles M. de Chateaubriand lui-même déclarer publiquement que, de sa vie, il n'imagina cet heureux accouplement du substantif *enfant* et de l'adjectif *sublime*. C'était quelques jours avant la réception de M. Hugo à l'Académie, M. de Salvandy, chargé de répondre au récipiendaire et assez peu *hugolâtre*, comme chacun sait, se lamentait en présence de M. de Chateaubriand sur la difficulté de sa tâche : « Après tout, ajouta-t-il, en s'adressant au grand écrivain, je me tirerai toujours bien d'affaire en brodant votre fameux mot. — Allons, vous aussi, s'écria vivement M. de Chateaubriand, mais sachez

donc, une fois pour toutes, que je n'ai jamais dit cette... (j'atténue l'expression) plaisanterie... »

Ayant l'habitude de vérifier les citations qui en valent la peine, je consultai l'ouvrage de M. de Loménie et, n'ayant pu y découvrir le passage cité par Edmond Biré, je voulus en avoir le cœur net. J'écrivis à M. Charles de Loménie, avec qui j'entretenais depuis quelques années d'excellentes relations, pour lui demander s'il pouvait me dire en quel endroit son père avait rapporté le mot de Chateaubriand à M. de Salvandy. M. de Loménie me répondit qu'il n'en savait rien et qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais entendu son père raconter cette anecdote.

Qu'en conclure? Que Biré l'inventa de toutes pièces pour les besoins de la cause? Non, je ne l'en crois pas capable. Mais j'attends qu'on m'apporte le texte authentique de M. de Loménie, et quand bien même on me l'apporterait, je n'en demeurerais pas moins convaincu, comme Sainte-Beuve, que le mot d'*enfant sublime* appliqué à Victor Hugo fut bel et bien prononcé par Chateaubriand (1). En tout cas il courait les salons et les

(1) M. de Loménie lui-même, dans sa notice sur Victor Hugo, qui fait partie de sa *Galerie des Contemporains illustres*, l'a rapporté sans le moindre commentaire.

cercles bien avant que Sainte-Beuve l'eût accrédité. Je l'ai trouvé, en 1822, sous la plume d'Alexandre Guiraud rendant compte à sa mère d'une séance de la Société des Bonnes-Lettres (1), et dans un article sur les *Nouvelles Odes* de Victor Hugo, publié par Tissot, en 1824, au tome V du *Mercure du XIX*e *Siècle*.

« M. Hugo, écrivait Tissot, est, dit-on, l'un des élèves de M. de Chateaubriand qui, dans sa prédilection paternelle, *ne l'appelait jamais que l'enfant sublime*. Pourquoi le fils adoptif de l'auteur des *Martyrs* n'imite-t-il pas les exemples de son père ? ... »

Il me semble que ces témoignages valent bien la note introuvable d'Agier. Ce qui prouve d'ailleurs que le mot de Chateaubriand fut pris au sérieux par tout le monde, c'est qu'en 1824 il fut retourné contre Victor Hugo et ses camarades par G. Drouineau, dans une *Épître à quelques poètes panégyristes:*

> Mais depuis qu'ils ont lu que dans la Germanie
> Il faut être un peu fou pour avoir du génie,
> Tous veulent être fous : avant peu Charenton
> Deviendra le palais des bâtards d'Apollon :
> Et là, sur des lambris, tout surchargés de rimes,
> En caractères d'or on lira : TOUS SUBLIMES.

(1) « Quand Victor Hugo parut sur l'estrade, écrivait Guiraud, il

Que si Chateaubriand, plus tard, nia le propos, « sa grimace et sa dénégation », comme l'écrivait Sainte-Beuve à Edmond Biré, « ne prouvent rien que sa variation de sentiment à l'égard de Victor Hugo ».

Car, depuis 1830, Chateaubriand, demeuré fidèle à la cause de Charles X, gardait une dent à Victor Hugo pour s'être laissé « déroyaliser ». Son ressentiment contre lui et ses disciples éclata même publiquement deux ou trois fois. La première fois, ce fut en 1831, quelques jours avant que l'*Hymne aux morts de Juillet* (1) fût exécuté au Panthéon.

n'y eut qu'une voix dans la salle : « Voilà l'enfant sublime ! » (*Le Cénacle de la Muse Française.*)

(1) Paroles de Victor Hugo, musique d'Hérold. A ce propos, voici la lettre par laquelle Hérold informait Victor Hugo, le 23 juillet 1831, qu'il avait mis ses vers en musique :

« Vos belles strophes étaient mises en musique deux heures après l'envoi que vous avez eu la bonté de me faire. Je vous remercie mille fois de l'amabilité empressée avec laquelle vous avez rempli notre espoir. Puisse ma musique ne pas trop gâter votre poésie ! Adolphe Nourrit est enchanté de pouvoir être votre interprète. Je vous aurais informé plus tôt de ces détails si je n'avais dû m'occuper d'abord de la longue instrumentation de notre petit morceau et ensuite songer aux moyens de copie et d'exécution. Mme d'Argout a, dit-on, hautement témoigné sa satisfaction de votre complaisance, et je me trouve, heureux, Monsieur, d'avoir trouvé une occasion de connaître un homme que j'admire depuis longtemps.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma vive reconnaissance et de ma considération la plus distinguée. Votre très humble serviteur, HÉROLD. »

(Lettre inédite tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie).

Chateaubriand, dans un de ces coups de tête qui lui étaient familiers, avait émigré pour quelque temps à Genève. Ayant lu dans les journaux que l'église Saint-Germain-l'Auxerrois était menacée de démolition, il écrivit à une dame une lettre de protestation qui parut dans la *Revue de Paris* (1), et où il trouva moyen de prendre à partie le jeune poète :

« ... *Que sont donc devenus vos romantiques ?* On porte le marteau dans une église, et ils se taisent ! O mes fils! combien vous êtes dégénérés ! Faut-il que votre grand-père élève seul sa voix cassée en faveur de vos temples ? Vous ferez une ode, mais durera-t-elle autant qu'une ogive de Saint-Germain-l'Auxerrois ? »

La seconde fois, ce fut, en 1836, dans son *Essai sur la littérature anglaise*. Il y dénonça, comme une dépravation de l'esprit, l'abus du genre descriptif, les rêveries lyriques, l'horreur de l'idéal, l'adoration exclusive du moyen âge et du gothique, la réforme de la langue, les césures déplacées, le rythme brisé, l'alexandrin disloqué, la passion pour les bancroches, les culs-de-jatte, les édentés, etc...

Mais Victor Hugo qui, en 1832, avait répliqué à Chateaubriand par un article contre les *Démolisseurs*, fit, cette fois, la sourde oreille et continua de

(1) N° du 17 juillet 1831.

prodiguer à tort et à travers les marques de son admiration à celui qu'il regardait toujours comme son maître. C'est ainsi que, lors du retour des cendres de l'empereur, il lui adressa la lettre suivante :

16 décembre 1840.

« Monsieur le Vicomte,

« Après vingt-cinq ans, il ne reste que les grandes choses et les grands hommes, Napoléon et Chateaubriand.

« Trouvez bon que je dépose ces quelques vers (1) à votre porte. Depuis longtemps vous avez fait une paix généreuse avec l'ombre illustre qui les a inspirés.

« Permettez-moi, monsieur le Vicomte, de vous les offrir comme une nouvelle marque de mon ancienne et profonde admiration.

« VICTOR HUGO (2). »

A quoi Chateaubriand répondit deux jours après :

« Je ne crois point à moi, monsieur, je ne crois qu'en Bonaparte !... (3). »

C'était lui dire : Vous auriez mieux fait de garder votre encens pour vous.

(1) *Le Retour de l'Empereur.*
(2) *Corresp. de Victor Hugo.*
(3) *Souvenirs et Correspondance de Mme Récamier*, t. II, p. 504.

Remarquez que Victor Hugo, qui portait alors, comme Chateaubriand, le titre de vicomte, avait eu la pudeur et le bon esprit de ne pas le sortir dans cette circonstance, et avait signé Victor Hugo tout court (1).

Et plus tard, pour le punir peut-être d'avoir accepté la pairie des mains de « l'usurpateur », Chateaubriand sacrifia Victor Hugo à Lamartine dans un passage fameux des *Mémoires d'Outre-Tombe* (2).

(1) D'où lui venait, en effet, ce titre de vicomte? De son père, qui avait été fait comte par la grâce de Joseph Bonaparte, ex-roi d'Espagne. Mais ce titre n'était pas héréditaire, puisque le général Hugo n'avait pas constitué de majorat, et l'on aurait pu alors contester au poète le droit de porter ce titre de noblesse. Il le porta cependant jusqu'en 1848.

(Aug. Barbier, *Souvenirs personnels*.)

(2) Voici ce passage :

« Jamais notre vanité ne reconnaîtra à un homme, même de génie, des aptitudes, et la faculté de faire aussi bien qu'un esprit commun des choses communes. Si vous dépassez d'une ligne les conceptions vulgaires, mille imbéciles s'écrient : « Vous vous perdez dans les nues », ravis qu'ils se sentent d'habiter en bas, où ils s'entêtent à penser. Ces pauvres envieux, en raison de leur secrète misère, se rebiffent contre le mérite ; ils renvoient avec compassion Virgile, Racine, *Lamartine* à leurs vers. Mais, superbes sires, à quoi faut-il vous renvoyer? à l'oubli : il vous attend à vingt pas de votre logis, tandis que vingt vers de ces poètes les porteront à la postérité. »

Je dois ajouter que ceci fut écrit après une conversation où le comte de Marcellus osa soutenir devant Chateaubriand que, depuis Racine, nul poète n'avait fait le vers français avec autant de perfection que Lamartine. Car Chateaubriand n'aimait pas le bruit fait autour du nom de Lamartine, et M. de Marcellus nous apprend qu'il ne lut *les Méditations* qu'en [illegible], à Londres, un jour que,

N'importe, on ne saurait contester que Victor Hugo fut, dans toute l'acception du terme, un enfant sublime.

A seize ans il avait déjà les qualités qui font les dominateurs. Il avait la volonté, la confiance en soi, l'ambition, l'amour de la gloire, toutes choses qu'on ne trouve pas ordinairement réunies chez les jeunes gens de cet âge et qui donnent à ceux qui les possèdent un ascendant irrésistible. Quand il disait, par exemple : « Je veux être Chateaubriand ou rien ! » il sentait qu'il pourrait un jour s'élever jusqu'à lui. Tel un aiglon en regardant voler un aigle. Et tout de suite il avait pensé à faire un *journal*, sentant bien que la presse était un instrument de règne.

N'ayant pu fonder, en 1816, avec ses frères et deux ou trois camarades, une association dans le but de publier les *Lettres bretonnes* (1), il lança, en 1819, une petite revue intitulée *le Conservateur littéraire* qui, en arborant le pavillon du *Conservateur* de Chateaubriand, le mit *ipso facto* sous la protection du grand homme. Il ramassa aux Jeux Floraux les couronnes à brassées, et quoiqu'il fût le

pour lui forcer la main, lui, Marcellus, jeta le petit livre de Lamartine dans la voiture de l'ambassadeur. (Cf. *Chateaubriand et son temps.*)

(1) A l'instar des *Lettres champenoises* et des *Lettres normandes.*

plus jeune d'entre eux, tous ses rivaux, du plus grand au plus petit, subirent l'un après l'autre son influence.

Soumet lui écrivait alors : « Vos dix-sept ans ne trouvent ici (à Toulouse) que des admirateurs, presque des incrédules ! »

Un peu plus tard, Guiraud lui soumettait le manuscrit de ses *Macchabées* (1).

Alfred de Vigny le chargeait, au cas où il serait tué dans la guerre d'Espagne, de publier son poème de *Satan* (*Eloa*).

Lamartine, qui n'avait pas voulu se laisser enrôler sous la bannière de la *Muse française*, et qui, dans sa belle insouciance, disait que la grammaire n'était point faite pour eux, Lamartine corrigeait deux fautes d'orthographe que Victor Hugo lui avait signalées dans une ode à lui dédiée (2).

Et Lamennais, leur maître à tous, lui écrivait, le 7 juillet 1822 : « J'aime votre droiture, votre franchise et vos sentiments élevés plus encore que votre talent, que j'aime cependant beaucoup. »

Droit et franc, il l'était, en effet, tout autant que volontaire. C'est même par là qu'il était venu à bout, à vingt-deux ans, de tous les obstacles relatifs à son

(1) Cf. notre *Cénacle de la Muse française*, p. 42.

(2) *Revue de Paris* du 15 avril 1904. Lettre de Lamartine à Hugo, du 23 décembre 1824.

mariage. Après avoir décidé les Foucher à lui donner leur fille, il avait obtenu le consentement de son père à force de prévenances, de soumission et d'esprit de conduite. Il écrivait un jour à Victor Pavie, en pensant à lui-même : « Vous êtes un de ces jeunes hommes du XIXe siècle qui étonnent par leur gravité et par leur candeur les vieillards faux et frivoles du XVIIIe (1). » Et il avait si bien conscience du pouvoir de la volonté que, longtemps après, quand il était en pleine gloire, il s'amusait à prouver chez Bertin l'aîné, par une expérience curieuse, que rien ne pouvait lui résister.

« Prenant un fil à l'extrémité duquel il attacha un poids léger, il appliqua l'autre bout de ce fil à son front. Puis, faisant un effort sur lui-même, il mit le poids en mouvement et lui fit décrire un mouvement circulaire dans la forme d'un chapeau. L'étonnement alla jusqu'à l'admiration, et chacun des assistants, désirant éprouver la force de sa propre volonté, s'arma d'un fil aplomb, se courba vers son chapeau, placé à terre, et fit effectivement tourner la petite boule, mais avec moins d'impétuosité que Victor Hugo. Un latiniste s'écria alors : Virgile l'avait bien dit : « *Mens agitat molem* », et la réalité du phénomène fut reconnue (2). »

(1) *Corresp. de Victor Hugo.* Lettre du 7 février 1827.
(2) E. Delécluze, *Souvenirs de soixante années.*

Mais la volonté n'était pas la seule force de Victor Hugo. Il avait à son service d'autres moyens de séduction. A vingt ans, en dépit de son visage imberbe, il en portait trente par la maturité de son esprit, par le caractère sérieux et réfléchi qu'il imprimait à tous ses actes.

Sophie Gay ne l'appelait jamais que l'ange Victor, et le fait est qu'il y avait dans sa candeur quelque chose d'angélique. Rappelons-nous ce qu'il écrivait à sa fiancée :

« Je ne considérerais que comme une femme ordinaire (c'est-à-dire peu de chose) une jeune fille qui épouserait un homme sans être moralement sûre et certaine, par les principes et le caractère connu de cet homme, non seulement qu'il est sage, mais encore, et j'emploie exprès le mot propre dans toute sa plénitude, qu'il est *vierge*, aussi vierge qu'elle-même... Je n'ignore pas en te communiquant ces idées qu'elles ne sont ni de ce monde ni de ce siècle, mais qu'importe? J'en ai bien d'autres de ce genre que je suis satisfait d'avoir (1). »

Et à peine avait-il obtenu la main d'Adèle, qu'il lui disait — dans un sentiment de fierté naïve :

« Maintenant que tu es la fille du général Hugo,

(1) *Lettres à la Fiancée.*

ne fais rien d'indigne de toi, ne souffre pas qu'on te manque d'égards. Maman tient beaucoup à ces choses-là (1). »

Et une fois marié, quoique sa maison fût ouverte à tous, et même un peu trop ouverte, il sut toujours tenir son rang et conserver sa dignité. Il ne fumait pas, il ne jouait pas, il ne dansait pas. Son seul plaisir était de causer familièrement avec des amis, mais tout en leur permettant de l'appeler, lui, par son petit nom, il ne consentit jamais à ce qu'on appelât sa femme « Adèle (2) ». La madone du Cénacle ne devait pas se laisser tutoyer de la sorte. Aussi dès le premier jour inspira-t-il à tout le monde autant de respect que d'admiration.

Saint-Valry écrivait une fois à Jules de Rességuier :

« Mon jeune ami, M. Victor Hugo touche au moment d'être père ; tout chez lui est précoce, génie et paternité. Rien de plus intéressant à voir que ce jeune couple, ce sont les amours des anges, et beaucoup plus poétiques encore que sous la plume de Thomas Moore. Il faut espérer qu'un jour vous viendrez en personne faire connaissance avec eux.

(1) *Lettres à la Fiancée.*

(2) C'est Jules de Rességuier, au dire de Sainte-Beuve, qui avait demandé à Victor Hugo la permission d'appeler sa femme de son petit nom d'*Adèle*. (*Portraits contemporains*, t. I, p. 400.)

Quand de si loin on sait se faire des amis, on est naturellement désiré... (1). »

On n'a pas oublié non plus l'impression quasi-religieuse que Dubois, du *Globe*, emporta de sa première visite à Victor Hugo, en le voyant debout, penché amoureusement sur l'épaule de sa jeune femme qui allaitait son enfant.

Mais toute médaille a son revers et les qualités les plus belles tournent souvent aux défauts, quand l'intérêt ou la nécessité s'en mêle. Il n'y a que les saints — et encore ! — qui n'aient pour guides que leurs seules vertus.

Aimant l'encens et les lauriers comme pas un, Victor Hugo se rendit compte de bonne heure que la louange et l'adulation ont une prise énorme sur les esprits glorieux que sont les poètes, et plus il monta, plus il devint louangeur, adulateur et flagorneur. Cela commença d'une façon candide et sans la moindre arrière-pensée. Il associa ses camarades à toutes ses joies, à tous ses triomphes.

Quand il se maria, il lui sembla que toute la terre dût s'en réjouir. A plus forte raison ses amis. Il pria le plus cher d'entre eux, et celui qui avait le plus de talent (Alfred de Vigny), de lui servir de

(1) Lettre inédite du 8 juillet 1823, communiquée par M. Armand Praviel.

témoin, sauf à le renier plus tard. Lors de la naissance de sa fille Léopoldine, il écrivait à Guiraud (28 août 1824) :

« Ma femme vient de me donner une petite fille, mon excellent ami. Lorsqu'un bonheur m'arrive, vous devez en être l'un des premiers informé... Je ne doute pas que vous ne partagiez ma joie, comme je partage la vôtre, cher Guiraud. J'étais tout fier de votre croix, l'autre jour ; vous serez, j'en suis sûr, heureux de ma paternité (1). »

Un an après, ayant été décoré lui-même, à l'occasion du sacre de Charles X, il mandait à Alfred de Vigny : « Réjouissez-vous, vous qui m'aimez, de cette nouvelle », sans penser qu'il allait ainsi retourner le fer dans la plaie de son camarade, humilié et froissé de n'avoir pas obtenu la croix en même temps que lui.

Et désormais, avec le manque de tact et de délicatesse qui le caractérise, il s'arrangera de façon à ce que l'amitié, qui souvent comporte des charges, n'ait pour lui que des avantages. Et personne, parmi les intéressés, n'aura l'air de s'en apercevoir, car on passe tout à ceux qui ont l'âme des chefs.

J'ouvre *le Globe* du 17 mai 1825 et j'y lis :

(1) Lettre inédite communiquée par la baronne de Croze.

« Le public attend et les esprits sont en mouvement. La littérature est à la veille d'un 18 Brumaire, mais Dieu sait où est Bonaparte. *Exoriare aliquis !* »

Or, pour tous ceux qui savaient lire, je ne dis pas dans les astres, mais seulement dans les livres du jour, Bonaparte perçait déjà sous le masque de Victor Hugo.

CHAPITRE II

VICTOR HUGO ET SAINTE-BEUVE

De *Cromwell* au *Tableau*.

I. — Les méfaits du boulevard Raspail. — La maison de Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs. — Les regrets qu'elle m'inspire. — Comment Victor Hugo vint y habiter. — Lettre inédite de Brifaut à ce sujet. — La chambre au lys d'or. — Le *Moulin de beurre*. — Les violons de la mère Saguet. — Une lettre inédite d'Alfred de Musset sur Notre-Dame de Paris.

II. — Sainte-Beuve entre en relations avec Victor Hugo. — Ses articles sur les *Odes et Ballades*. — Il le met en garde contre l'abus de la force. — L'*Ode à la Colonne*. — Lettre inédite de Lacretelle. — Victor Hugo lit son *Cromwell* chez son beau-père. — Critiques que lui en fait Sainte-Beuve. — La genèse de ce drame. — Les *Cromwell* de Balzac et de Mérimée inspirés du *Cromwell* de Villemain. — Comme quoi le *Cinq-Mars* de Vigny inspira le *Cromwell* d'Hugo. — Rapprochements à ce sujet.

III. — Les conversations de Victor Hugo et de Sainte-Beuve sur la poésie française au XVIe siècle. — Le *Tableau* de Sainte-Beuve. — Ignorance dans laquelle on était alors à l'endroit de la Pléiade. — Victor Hugo recommande Sainte-Beuve à Charles Nodier. — Lettre inédite. — Vers autographes de Ronsard sur un livre d'heures ayant appartenu probablement à Marie, de Bourgueil. — Sainte-Beuve se décide à publier un choix de poésies de Ronsard. — Son *Tableau* met le XVIe siècle à la mode. — Il part ensuite pour l'Angleterre.

I

Le percement du boulevard Raspail aura été funeste à deux maisons romantiques — et non des moindres.

Il y a deux ou trois ans, on démolissait, rue du Cherche-Midi, l'ancien hôtel des Conseils de guerre, autrement dit l'hôtel de Toulouse, où Mme Victor Hugo, née Adèle Foucher, habita avec ses parents jusqu'à son mariage.

Il ne reste rien aujourd'hui de la maison que Victor Hugo habita, de 1827 à 1830, à l'entrée de la rue Notre-Dame-des-Champs, et je suis de ceux qui la regretteront toujours, parce qu'elle offrait, au point de vue de l'histoire du Romantisme, un intérêt de beaucoup supérieur à celle de la place Royale où l'on a installé le Musée Victor-Hugo.

Je ne comprends même pas que la famille du grand poète et la Ville de Paris n'aient pas fait les sacrifices nécessaires pour l'approprier à cet usage. Cela eût été si facile ! on aurait pu faire un si joli square avec le jardin décoré des bustes en marbre des principaux poètes du temps !

— C'est une maison banale, me disait un jour M. Paul Meurice.

— Pardon, lui répondis-je, et les souvenirs ?

— Sans doute, mais Victor Hugo y séjourna si peu !

Qu'importe ! c'est tout de même dans cette vieille maison sans style et qui ressemblait à quelque chartreuse, avec son avenue plantée de grands arbres, et le beau parc dont elle était entourée, c'est là que l'ancien Cénacle de *la Muse française* se reforma, au printemps de 1827, sur des bases plus larges et plus libérales; que Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, Musset et Lamartine, pour ne citer que les plus illustres, firent entendre quelques-uns de leurs plus beaux vers, et que Victor Hugo composa, dans le seul espace de trois ans, ses dernières *Odes et Ballades*, la préface et la fin de *Cromwell*, *les Orientales*, une bonne partie des *Feuilles d'Automne*, *Marion de Lorme* et *Hernani*.

Il me semble que cela compte et justifie hautement les regrets que cette maison m'inspire.

Pendant quelque temps, après que les travaux de voirie eurent éventré l'avenue qui la séparait de la rue Notre-Dame-des-Champs, il avait été question de conserver, faute de mieux, les deux magnifiques ormeaux que le hasard venait de placer au milieu de la chaussée de la voie nouvelle. Dans ce cas, la commission des inscriptions parisiennes aurait

appendu à leur tronc une enseigne, pour rappeler aux passants les grands événements littéraires dont ils avaient été les témoins, et la Ville de Paris, en guise de refuge, aurait fait mettre à leur pied un banc circulaire où, tout en se reposant, les touristes auraient pu méditer sur la fragilité des choses humaines. Mais il paraît que le métropolitain qui court sous le boulevard Raspail ne permit pas de donner suite à cette pieuse pensée. Et les deux arbres qui avaient vu passer tant de célébrités sous leurs branches, et dont les troncs majestueux s'élevaient hier encore dans le ciel, comme deux colonnes jumelées à chapiteaux verts, les deux ormeaux contemporains du Cénacle de *Joseph Delorme* furent abattus le jour même où mon ami, le peintre Jean Coraboeuf, prévenu de leur exécution, fit le joli dessin qu'on peut voir en tête de ce chapitre.

Je tiens à le remercier ici de m'avoir dédié cette fidèle image.

Parlerai-je à présent des circonstances dans lesquelles Victor Hugo devint locataire de cette maison?

Il habitait précédemment, 90, rue de Vaugirard, au-dessus d'un atelier de menuiserie qui aurait dû lui rappeler celui de son grand-père, un très modeste appartement dont le petit salon, au bout de quelques mois, fut incapable de contenir le nombre

chaque jour grandissant des poètes et des artistes qui se rangeaient sous sa bannière.

Comme il avait beaucoup d'amour-propre, qu'il était très ambitieux, et que sa situation matérielle s'améliorait d'une année à l'autre, il se décida, au printemps de 1827, à transporter ses pénates au nº 11 de la rue Notre-Dame-des-Champs (1).

Là, du moins, il se trouva plus au large ; d'abord il avait la jouissance du parc agrémenté d'une pièce d'eau, dont les faux ébéniers éventaient ses fenêtres, et puis il n'avait que quelques pas à faire pour se trouver en pleins champs du côté du Mont-Parnasse.

Son appartement était situé au premier étage. On y accédait par un escalier tournant qui prenait

(1) A cette occasion Brifaut, lui adressait la spirituelle lettre que voici :

« N'ai-je pas eu la maladresse d'aller vous chercher dans la rue de Vaugirard pour vous remercier de votre belle ode (*a*), mon cher ami ? Vous étiez parti pour la gloire, et, par malheur, ce quartier-là m'est inconnu. Je n'ai encore pu vous atteindre et vraiment je suis désolé. Quand vous remettrez pied à terre dans notre tas de boue et de fumier que nous nommons Paris, faites-moi savoir cette nouvelle ; j'irai bien vite vous embrasser ; mais comment espérer que vous redescendiez vers nous, chétifs ? En tout cas, croyez que, du fond de mon néant, je pense beaucoup à vous dans votre gloire, et que s'il n'y a personne qui vous admire plus, personne aussi ne vous aime autant que moi.

« Mille tendres amitiés à l'ami, mille sincères hommages au génie.

« BRIFAUT. »

(Lettre inédite tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie.)

(*a*) *L'Ode à la Colonne* qui venait de paraître.

naissance dans un petit vestibule, au haut du perron de la porte d'entrée. Il se composait d'une cuisine, d'une salle à manger, d'un salon, d'un cabinet de travail et de deux chambres à coucher, partie au nord et partie au midi.

Le salon qu'on appelait « la chambre au lys d'or », du nom de la fleur poétique qui avait valu à Victor Hugo le titre de maître ès-jeux floraux de l'Académie de Toulouse, était orné d'une belle toile de Caravage, de plusieurs tableaux de Devéria et de *la Ronde du Sabbat*, de Boulanger.

Du salon on passait dans le cabinet de travail, « la ruche », comme disaient les amis de la maison ; et cette ruche aurait pu en remontrer à celle des abeilles, car, non content de travailler le jour, le jeune poète travaillait jusqu'à une heure avancée de la nuit au risque de se perdre les yeux (1) ; si bien que les habitants des maisons voisines, dont les fenêtres donnaient sur le petit bois de Victor

(1) Et le fait est qu'il en souffrit beaucoup dans ces années de labeur opiniâtre. — Mme Desbordes-Valmore, toujours si compatissante aux maux d'autrui, lui écrivait un jour à ce sujet :

« Que je serais contente si vous éprouviez quelque bien de ce trésor qui vient de me rendre la vue comme par un miracle de Dieu ! N'ayez pas peur, Monsieur, de vous en servir, il m'a été envoyé par un ami prudent, monsieur Alibert. Je vous conjure d'essayer, il m'a d'avance prévenu que si cette eau ne me guérissait pas, l'effet n'en pourrait être en rien nuisible, car j'ai toujours peur aux yeux, et les vôtres sont précieux à tout le monde. Il faut les baigner dans cette eau trois ou quatre fois le jour par le moyen d'une œillère. Vous

Hugo, se demandaient quelle était cette grosse étoile qui, tous les soirs, s'allumait ainsi dans les arbres et ne s'éteignait souvent qu'au petit jour.

Il y avait, au fond du parc, dans un vieux mur tapissé de lierre, une porte basse, fermée de gros verrous, qui s'ouvrait sur une impasse devenue plus tard la rue Duguay-Trouin. Cette porte existait encore dans ces derniers temps (1). C'est par là que Victor Hugo sortait, après son déjeuner, pour aller rêver dans la pépinière du Luxembourg, pendant que sa jeune femme jouait avec ses enfants ou causait avec Sainte-Beuve tout près du pont rustique qui enjambait la pièce d'eau. Rappelons-nous les vers des *Consolations* :

Oh ! que la vie est longue aux longs jours de l'été,
Et que le temps y pèse à mon cœur attristé !
Lorsque midi surtout a versé sa lumière,
Que ce n'est que chaleur et soleil et poussière ;
Quand il n'est plus matin et que j'attends le soir,
Vers trois heures souvent, j'aime à vous aller voir ;
Et là, vous trouvant seule, ô mère et chaste épouse,
Et vos enfants au loin épars sur la pelouse,

sentirez des piqûres, et, si elles étaient trop vives, vous mêleriez un peu d'eau pure à ce bain local.

« Parmi vos nombreux et brillants amis, pensez, Monsieur, que, dans un coin obscur de ce monde, on fait les vœux les plus tendres pour votre gloire et pour votre bonheur.

« MARCELINE VALMORE. »

(Lettre inédite tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie.)

(1) Elle était à côté de la maison portant le n° 9.

Et votre époux absent et sorti pour rêver,
J'entre pourtant ; et vous, belle et sans vous lever,
Me dites de m'asseoir, nous causons ; je commence
A vous ouvrir mon cœur, ma nuit, mon vide immense,
Ma jeunesse déjà dévorée à moitié,
Et vous me répondez par des mots d'amitié ;
Puis revenant à vous, vous si noble et si pure,
Vous que, dès le berceau, l'amoureuse nature
Dans ses secrets desseins avait formée exprès,
Plus fraîche que la vigne au bord d'un antre frais,
Douce comme un parfum et comme une harmonie ;
Fleur qui deviez fleurir sous les pas du génie :
Nous parlons de vous-même, et du bonheur humain,
Comme une ombre d'en haut couvrant votre chemin,
De vos enfants bénis que la joie environne,
De l'époux, votre orgueil, votre illustre couronne...
. . . .

Quand Sainte-Beuve entra chez Victor Hugo, le poète des *Odes et Ballades*, suivant une des modes d'alors, allait quelquefois avec des amis, dont Robelin, Boulanger, Charlet, les Devéria, manger des galettes au *Moulin de beurre*. Il était situé entre les rues de Vanves et de Vercingétorix, à l'endroit où a été élevée depuis la chapelle de Notre-Dame de Plaisance.

Une fois là, on se répandait, à l'heure du dîner, dans les guinguettes environnantes et l'on ne rentrait qu'à la nuit close.

Un dimanche, Abel Hugo, cherchant à manger, entendit une musique sous les arbres. Il se dirigea de ce côté et vit une maisonnette entre cour et

jardin, très ombragée et très fleurie. C'étaient

Les vagues violons de la mère Saguet,

qui faisaient cette musique.

Il dîna sous une tonnelle et fut si content de la cuisine qu'il amena quelques jours après son frère Victor et leurs amis communs. Le menu n'était pas très varié, la mère Saguet n'ayant pour garde-manger que les œufs et les poulets de sa basse-cour, mais elle avait une façon à elle d'accommoder le poulet à la sauce piquante, et elle n'écorchait pas sa clientèle de passage. Pour vingt sous, on avait deux œufs frais à la coque ou sur le plat, un poulet sauté, du fromage et du vin blanc à discrétion. C'était pour rien. Aussi tous les rapins, les gens de lettres et les membres du Caveau connaissaient-ils le restaurant de la mère Saguet.

Naturellement, Sainte-Beuve y alla comme tout le monde. Je crois même qu'il y rencontra un jour Thiers et Mignet, venus là pour se consoler de la bouillabaisse. Mais Sainte-Beuve préférait à tous les dîners des guinguettes de la banlieue une bonne causerie avec Victor Hugo, sur le canapé de la chambre au lys d'or, rue Notre-Dame-des-Champs, et comme sa conversation était un charme, on profita, chez ses voisins, du mariage d'Abel Hugo, suivi

à bref délai de la mort du général, pour sacrifier au plaisir de l'entendre les pique-niques et les airs de violon de la mère Saguet. Cela ne les empêcha pas, d'ailleurs, quand vinrent les soirées de la belle saison des *Orientales*, d'aller voir coucher le soleil dans la plaine de Vaugirard ou contempler du haut des tours de Notre-Dame les reflets sanglants de l'astre sur les eaux du fleuve (1).

Nous avons même de ce temps une amusante lettre d'Alfred de Musset. Il était tout gamin alors, puisqu'il avait dix-huit ans à peine, mais c'était une raison de plus pour qu'il se mêlât aux jeux de ses aînés du Cénacle. Un jour donc qu'il avait promis à Victor Hugo de faire avec lui l'ascension des tours de Notre-Dame, il s'excusa par le billet que voici :

« Je suis désolé, mon cher ami, de ce qu'il m'est impossible d'être demain avec vous à Notre-Dame. J'ai fait la plus grande imbécillité du monde en acceptant votre aimable invitation. Mais il y a huit jours que je dois monter à cheval demain ; c'est une partie avec d'autres. Je ne serais jamais à cinq heures chez vous, habillé, et j'aurais, de vous manquer de parole, une peur horrible qui ne me

(1) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, article Hugo, p. 414.

servirait à rien. Je vous verrai chez M. Nodier, s'il ne pleut des hallebardes la tête en bas. — Recevez mon excuse et *repentances*. Quelque désagrément que vous cause ma maladresse, j'en suis toujours plus vexé que vous.

« ALFRED DE MUSSET (1). »

II

On sait comment Sainte-Beuve fut mis en relations avec Victor Hugo. J'ai raconté les choses tout au long dans mon livre sur l'illustre critique (2). Je les résumerai donc ici en quelques lignes, sauf à m'étendre sur certains faits que je ne connaissais pas à cette époque.

Sainte-Beuve était rédacteur au *Globe* depuis 1824, et M. Dubois, qui l'avait eu comme élève en rhétorique, lui témoignait un intérêt tout particulier. A la fin de l'année 1826, le directeur de ce journal, ayant reçu une nouvelle édition des *Odes* augmentée de *Ballades* (3), offrit à Sainte-Beuve d'en rendre

(1) Lettre inédite tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie.

(2) *Sainte-Beuve, son esprit, ses idées, ses mœurs*, 2 vol. au *Mercure de France*, 1904.

(3) L'édition de 1826, en 3 vol. in-12, ne parut pas le même jour et ne fut pas imprimée sur les mêmes presses.

Le tome III intitulé *Odes et Ballades*, imprimé chez J.Tastu, fut

compte, ce qu'il accepta d'autant plus volontiers que, depuis longtemps déjà, il avait beaucoup d'estime pour le talent de « ce jeune barbare », comme l'appelait M. Dubois. L'article de Sainte-Beuve parut dans *le Globe* des 2 et 9 janvier 1827 et fut très remarqué. C'était la première fois qu'on parlait de Victor Hugo avec un réel accent de sympathie et un sens critique aussi juste.

Sur le premier volume des *Odes*, Sainte-Beuve disait : « L'apparition de ces premières poésies fut saluée comme l'un de ces phénomènes littéraires dont les muses seules ont le secret. M. Hugo devait cette étonnante précocité et à la trempe de son âme et aux circonstances de ses plus tendres amitiés. — Style de feu, étincelant d'images, bondissant d'harmonies. »

Mais une autre cause que la politique nuisit au succès de ce livre.

annoncé dans la *Bibliographie de la France* du mercredi 15 novembre 1826, sous le nº 7054. Il en fut fait deux tirages, si l'on s'en rapporte au titre qui n'est pas libellé de la même façon dans tous les exemplaires. Celui que j'ai sous les yeux porte la mention : tome troisième, et l'épigraphe : « Renouvelons aussi toute vieille pensée », est signée Joachim du Bellay, tandis que sur d'autres cette mention n'existe pas, et que l'épigraphe est signée seulement J. du Bellay.

Les tomes I et II, intitulés *Odes*, 3e édition, furent imprimés chez Pinard et annoncés à la *Bibliographie de la France*, le samedi 18 novembre 1826, sous le nº 7118.

L'ouvrage parut chez Ladvocat, libraire de S. A. S. M. le duc de Chartres, sous la date de MDCCCXXVII.

« A côté des Odes de circonstance, se trouvaient dans le premier recueil des pièces telles que *la Chauve-souris* et *le Cauchemar* qui trahissaient chez M. Hugo je ne sais quel travers d'imagination contre lequel le goût français se soulève. Oubliant que certaines images difformes, pour être tolérables en poésie, doivent y rester enveloppées du même vague dans lequel elles glissent sur notre âme, il s'est mis de gaieté de cœur, et avec toutes les ressources du genre descriptif, à analyser les songes d'un cerveau malade, et il a terminé *la Chauve-souris* au grand jour pour mieux en détailler la laideur. Il n'y aurait là qu'une orgie d'imagination jusqu'à un certain point excusable, si M. Hugo n'y revenait souvent. Mais dans son roman de *Han d'Islande*, remarquable à tant d'autres égards, il a passé toutes les bornes; et son brigand est doué, grâce à lui, avec un luxe et une prédilection qu'on ne sait comment qualifier. Il en est résulté des impressions fâcheuses contre l'auteur. Le ridicule s'est formé de ce côté pour se venger d'un poète dédaigneux de la faveur populaire, et laissant les nobles parties dans l'ombre, on a fait de son talent, aux yeux de bien des gens, une sorte de monstre hideux et grotesque, assez semblable à l'un des nains de son roman... »

Et après avoir admiré dans *Trilby* l'agilité et la prestesse du rythme et surtout la verve avec laquelle Hugo avait rendu l'orgie satanique de *la Ronde du Sabbat*, Sainte-Beuve mettait le jeune poète en garde contre l'abus de la force, comme s'il avait deviné que là serait, en effet, son écueil :

« En poésie, disait-il, rien de si périlleux que la force : si on la laisse faire, elle abuse de tout ; par elle, ce qui n'était qu'original et neuf est bien près de devenir bizarre ; un contraste brillant dégénère en antithèse précieuse ; l'auteur vise à la grâce et à la simplicité ; il ne cherche que l'héroïque et il rencontre le gigantesque ; s'il touche jamais le gigantesque, il n'évitera pas le puéril (1). »

Après avoir lu l'article de Sainte-Beuve, Victor Hugo s'en fut remercier M. Dubois et lui demanda le nom et l'adresse de son collaborateur, qui n'avait signé que des initiales S. B. Quel ne fut pas son étonnement d'apprendre qu'il habitait à côté de chez lui, rue de Vaugirard (2). Il alla pour le voir, et

(1) Chose curieuse, Lamartine avait fait le même reproche à Victor Hugo, quelques années auparavant.

« Ces jours-ci, lui écrivait-il le 8 juin 1823, nous relisions vos ravissantes poésies et votre terrible *Han*. Soit dit en passant, je le trouve aussi trop terrible ; adoucissez votre palette ; l'imagination, comme la lyre, doit caresser l'esprit ; *vous frappez trop fort* : je vous dis cela pour l'avenir.... » (*Lettres de Lamartine à Victor Hugo* publiées dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1904.)

(2) Victor Hugo habitait au n° 90 et Sainte-Beuve au n° 94.

ne l'ayant pas rencontré lui laissa sa carte. Le lendemain Sainte-Beuve lui rendit sa visite, et, dès cette première entrevue, Victor Hugo sentit qu'il avait trouvé son homme. Jusque-là il n'avait guère fréquenté que des poètes louangeurs, incapables de discuter ses idées et de lui montrer les points faibles de son esthétique. Cette fois, le hasard le mettait en présence d'un critique qui, malgré sa jeunesse, avait déjà réponse à tout et pouvait soutenir le pour et le contre. Victor Hugo était trop soucieux de ses intérêts pour ne pas se l'attacher par la cordialité de son accueil. Et, en effet, au bout de quelques jours, Sainte-Beuve devint un des familiers de sa maison. Je dois dire que, de son côté, il ne négligea rien pour précipiter cet heureux résultat. C'est ainsi qu'au mois d'avril 1827, Victor Hugo ayant quitté son appartement de la rue de Vaugirard, pour en prendre un rue Notre-Dame-des-Champs, Sainte-Beuve décida sa mère à aller habiter la même rue (1). Mais, dans l'intervalle, la lecture et la critique de *Cromwell*, leurs échanges de vues sur l'art et sur la poésie avaient déjà donné à leurs relations de voisinage le caractère de l'intimité.

On connaît le billet par lequel Victor Hugo invita Sainte-Beuve à venir entendre chez son

(1) Au nº 19.

beau-père la lecture des quatre premiers actes de *Cromwell* (1).

Cette lecture devait avoir lieu le 12 février. Trois jours avant, *le Journal des Débats* publiait l'*Ode à la Colonne*, que Victor Hugo avait écrite pour venger l'injure faite aux maréchaux de l'Empire par l'ambassadeur d'Autriche. Et le vieux Lacretelle, sous le coup de l'émotion publique, adressait au jeune poète la lettre suivante :

« Quoique j'aye bien rarement, Monsieur, le plaisir de vous voir ou plutôt de vous entrevoir, il faut que je cède au plaisir de vous dire combien votre *Ode à la Colonne* sacrée m'a ému, transporté. Le courage et l'honneur sont les vraies inspirations du talent ! Que de belles images ! que de pensées fortes ! que de chaleur contenue ! quelle vérité de sentiments ! Tandis que nous défendons de notre mieux la cause des lettres françaises, vous en relevez la gloire et en renouvelez la puissance. Vous allez porter l'effroi dans bien des cours, mais vous réjouirez celle d'Apollon, pardonnez-moi cette citation mythologique. Il faut que mon esprit aille sur son vieux moule, mais heureusement il sent tout le prix des beautés nouvelles et surtout quand la source en est une âme noble.

(1) Ce drame ne fut terminé, en effet, que le 22 mars.

« Agréez l'hommage des sentiments sincères que je brûlais d'exprimer.

« LACRETELLE (1). »

C'est dans ces circonstances que Victor Hugo lut les quatre premiers actes de son *Cromwell*, à l'hôtel des Conseils de guerre.

Le lendemain de cette lecture, Sainte-Beuve fit part au poète de ses observations dans la très belle lettre que voici :

Ce mardi.

« Monsieur et ami,

« ... Parlons de votre tragi-comédie. Elle donne tant à penser qu'on ne peut tout en dire à la fois. Permettez-moi de compléter un peu ce que je vous en ai déjà témoigné. Tous les compliments que je vous en ai faits, je vous les ai faits, parce que je les pense : et je vous avoue très sincèrement qu'après la lecture des deux premiers actes je ne voyais absolument à vous faire que des compliments. La lecture des troisième et quatrième actes, où il y a tant de beautés du premier ordre, m'a pourtant suggéré quelques critiques, que je me fais un devoir de vous soumettre, sans précaution oratoire, persuadé que c'est de la sorte qu'il faut en agir avec

(1) Lettre inédite tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie.

des hommes comme vous, et que, quelque idée que vous preniez de mon jugement, vous apprécierez l'intention qui l'a dicté.

« Toutes ces critiques rentrent dans une seule que je m'étais déjà permis d'adresser à votre talent, l'excès, l'abus de la *force*, et, passez-moi le mot, la *charge*. La partie sérieuse de votre drame est admirable ; vous avez beau vous abandonner et vous déployer, vous n'enlevez jamais votre sujet au-delà du sublime. Les scènes de la *réception des ambassadeurs*, les deux qui la suivent au deuxième acte, le monologue de Cromwell après l'entrevue avec sir Robert Wilen ; au troisième acte, les scènes du conseil privé, de Milton aux pieds de Cromwell, tout cela est beau ; on se récrie d'enthousiasme presque à chaque vers. C'est donc à la partie comique que j'adresserai surtout des reproches. L'idée de l'avoir mêlée, entrelacée avec l'action principale qui est toute terrible, était une source de beautés où vous avez largement puisé. Plus le contraste produisait d'effet, plus il fallait le dispenser avec sobriété, et je crois que vous avez dépassé la mesure surtout dans les *a parte* très longs et trop fréquents qu'il fallait, ce me semble, un peu plus sous-entendre : la parodie devait être moins développée ; elle se devine à demi-mot. Loin de moi au reste la pensée

de blâmer ces poignants contrastes où les larmes et les rires se confondent : Cromwell délirant aux prises avec sa conscience et son crime, et Rochester caché, grimaçant et jouant avec l'énigme terrible qu'il ne comprend pas et qui est pleine de mort. C'est à l'abus, c'est aux *détails*, aux détails seulement que j'en veux, et je vous assure qu'il y a des moments hier où je leur en ai voulu beaucoup ; n'allez pas croire qu'ils *m'ennuyaient*, rien n'ennuie chez vous ; mais ils m'agaçaient, m'impatientaient, j'étais tenté de leur dire, comme Cromwell à ses fous, quand il est de mauvaise humeur : « Paix ! trêve ! à bas ! » Pardon, mon cher monsieur, de ces formes si libres, que je me permets avec vous ; mais moins j'y mets de prétention, plus je serai excusé ; au reste, j'ai pensé que peut-être ç'avait été de votre part une malice de produire cet effet sur l'auditeur, à peu près comme l'Arioste, quand il déconcerte le lecteur en rompant mille fois son fil. Mais, même dans ce cas, je persiste à croire que le contraste est souvent poussé trop loin. — Vos personnages vous étaient donnés par l'histoire pleins de ridicules, d'extravagances, c'étaient des caricatures véritables. Tant mieux. Mais n'en avez-vous pas fait quelquefois trop d'usage? N'avez-vous pas renchéri sans besoin ? Déjà votre puritain si

excellent des deux premiers actes m'avait semblé par moment un peu trop érudit dans la Bible, ou plutôt trop continuellement érudit. Je sais que l'histoire est là pour l'attester : passe donc pour lui. Mais Rochester, il est trop ridicule dans la déclaration d'amour à la Scudéri qu'il adresse à Francis, dans la leçon de poésie à la Racan qu'il adresse à Milton. — Sans doute, il pouvait, il devait dire ces choses-là, mais les dire plus légèrement, d'un ton moins accentué et pour ainsi dire moins *gascon*. — Surtout, puisque des caricatures historiques, telles que le Puritain et Rochester, vous étaient données, puisque vous inventiez si heureusement ces quatre fous de Cromwell qui agrandissaient encore la scène de l'orgie comique, vous pouviez adoucir les traits de la vieille gouvernante, qui est vraiment trop hideuse pour prétendre à n'avoir que trente ans, qui, parce qu'elle est mariée par accident à Rochester, ne peut se méprendre au point d'en devenir follement amoureuse et de le poursuivre de ses caresses conjugales. L'accident eût été fort plaisant sans ce surcroît. Vous voyez que ce ne sont là que des critiques de détail ; mais il y a à prendre garde même aux petites choses, car les petites choses tuent les grandes.

— « J'ai remarqué aussi que d'une scène naturel-

lement attendrissante ou comique, vous tiriez trop tout ce qu'elle peut donner, et qu'en l'épuisant vous la rendiez moins attendrissante ou moins comique qu'elle ne l'eût été avec plus de laisser-aller. Le croiriez-vous? J'ose attaquer sous ce rapport la belle, la très belle scène de Francis et de Cromwell au troisième acte. Oui, quand même Francis, à l'âge de quinze ans, n'eût pas été sans avoir appris (ce qui est, plus j'y pense, invraisemblable) la part que son père avait prise, sinon à la mort de Charles, du moins à sa chute, quand elle n'eût pas trop ingénieusement supposé que, s'il faisait un roi, ce ne pouvait être qu'un Stuart ou au pis aller un Bourbon, je crois fermement que la scène eût conservé toutes ses admirables beautés — oui, toutes, — elle pouvait ignorer assez de choses encore pour désoler son père, pour l'aimer, pour le forcer à l'éloigner de lui, afin de conserver au moins un être qui le crût bon et pût le chérir. Sans doute, la part à faire entre ce qu'elle devait savoir et ce qu'elle pouvait ignorer était délicate, peut-être fallait-il la laisser plus indécise que vous ne l'avez fait; un voile si léger, un nuage si douteux suffit pour abuser l'innocence, même quand tout est sous ses yeux ! Oui, Francis pouvait encore savoir bien des choses, et toujours aimer son père. Sous le même

rapport, dans une scène bien différente celle du quatrième acte où Cromwell en faction cause avec Murray, je vous reprocherais d'avoir poussé trop loin la comparaison que fait Murray de Cromwell avec le soldat prétendu. La scène, sans cet effet poussé trop loin, n'eût pas moins pu être fort comique. Je suis bien impertinent de vous assaillir ainsi de mes critiques, vous qui m'avez accablé de vos beautés ; c'est de ma part une triste revanche. Encore un mot pourtant sur votre style. Il est bien beau, surtout dans la partie sérieuse du drame. Dans le reste il n'est pas toujours exempt d'images un peu saillantes, trop multipliées, et quelquefois étranges. Au reste, voici comment je m'explique en partie la chose. Vous tenez avec grande raison à une rime riche.

« Souvent il n'existe pas entre les mots qui riment richement avec la fin du premier vers et le sens de ce vers de rapport naturel, rationnel, philosophique. Que faites-vous alors, sans doute à votre insu ? Vous proposez à votre imagination l'espèce de problème suivant : trouver une métaphore qui lie au figuré le mot, qui rime bien, avec le sens de la pensée. De là un surcroît de métaphores qui ne se seraient pas présentées naturellement à l'imagination, mais que celle-ci produit par provocation,

et comme à l'appel du coup de cloche de la première rime : de là une grande source de beautés soutenues et inattendues. C'est de la sorte, j'en suis sûr, que vous avez trouvé la *corde à la potence*. Mais de là aussi quelquefois de brusques et étranges figures qui auraient besoin d'être adoucies et fondues. Adoucir et fondre souvent, retrancher quelquefois, ce sont là les opérations secondaires, subalternes, qui suffisaient pour faire de votre œuvre, non pas une belle œuvre, elle l'est déjà, mais un chef-d'œuvre.

« Vous vous étiez proposé un double but à atteindre. Corneille d'une part et Molière de l'autre. Corneille est atteint, mais non pas Molière ; ce serait plutôt Regnard, surtout Beaumarchais : il y a dans votre pièce beaucoup du *Mariage de Figaro*.

« Je ne vous parle pas des beautés innombrables qui m'ont frappé. J'en ai déjà causé avec vous et j'en causerai, j'espère, encore. Seulement excusez tout mon long bavardage, si tant est que vous l'ayez daigné déchiffrer, mais ne vous tenez pas quitte de ma franchise, tant que vous m'honorerez de votre amitié.

« SAINTE-BEUVE (1). »

(1) *Revue de Paris* du 15 décembre 1904.

Cette lettre, écrite au pied levé, dut faire une impression considérable sur l'esprit de Victor Hugo. Outre qu'elle est une merveille d'analyse psychologique, il est certain que pas un de ceux qui assistèrent à la lecture de *Cromwell* n'eût été capable de démonter ainsi cette « tragi-comédie », d'embrasser tout, le fond et la forme, avec cette sûreté de coup d'œil. Il n'y a qu'une chose que Sainte-Beuve ne nous ait pas dite et que j'aurais été heureux de trouver sous sa plume, c'est le point de départ de la conception, la genèse même du drame. Mais peut-être n'avait-il pas eu la curiosité de le demander à Victor Hugo, ou peut-être celui-ci lui avait-il répondu : « Je me suis arrêté au sujet de Cromwell et je l'ai choisi parce qu'il est le plus beau de l'art moderne. » C'est exactement ce que Balzac écrivait à sa sœur (1), en 1819, quand il conçut l'idée de son *Cromwell*, car le futur auteur de *la Comédie humaine* fut tenté, lui aussi, par l'étonnante histoire du Protecteur, comme du reste le fut Mérimée, en 1823 ; et tous ces *Cromwell*, en admettant même que le sujet eût alors été dans l'air, comme celui de *Saül* quelques années auparavant, me semblent avoir été inspirés par *l'His-*

(1) *Corresp. générale de Balzac.*

toire de Cromwell, de Villemain, qui parut précisément en 1817 et fit alors un certain bruit. Je suis même surpris que personne n'ait encore fait cette remarque, dont le bien fondé saute aux yeux.

Victor Hugo avait-il lu le *Cromwell* de Villemain ? Évidemment oui, car en ce temps-là il lisait tout, et il était si souvent et si élogieusement question de Villemain, rue Notre-Dame-des-Champs, que Pavie s'étonnait de ne l'y avoir pas rencontré (1), mais comme cette lecture remontait assez loin, ce n'est pas elle qui dut lui suggérer, en 1826, l'idée de tirer de cette histoire un drame. C'est bien plutôt — pour ne pas dire uniquement — la lecture du *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, comme je vais le démontrer tout de suite (2).

(1) Victor Pavie, *Œuvres choisies*, t. II, p. 201. — N'oublions pas non plus que Villemain assistait, en 1829, avec Dumas, à la lecture d'*Hernani* au Théâtre-Français.

(2) On sait que Victor Hugo s'est flatté, dans une note de son *Cromwell*, d'avoir lu, avant d'écrire ce drame, tous les mémoires sur la révolution d'Angleterre et quelques documents originaux. Je trouve à ce sujet un renseignement digne d'être recueilli, dans les *Souvenirs* de Juste Olivier (p. 21). La première fois qu'il vit le grand poète, Juste Olivier lui fit une petite critique sur son *Cromwell* où, au lieu des Vaudois du Piémont que Milton célèbre dans un sonnet et que Cromwell protégea contre le duc de Savoie, Victor Hugo introduit « les bourgeois du canton de Vaud dans un temps où le canton de Vaud n'était pas né ». — « Il ne prit point mal la chose, dit Juste Olivier; il insista toutefois, disant qu'il avait lu ce trait dans les mémoires de Ludlow, mais il l'a pourtant corrigé dans les éditions subséquentes. »

Pour essayer de lui donner le change, au risque de tromper l'historien de l'avenir, Victor Hugo écrivait à Alfred de Vigny, le 8 février 1827 :

« Notre pensée coïncide souvent, cher Alfred, nos esprits se sont déjà maintes fois rencontrés autour de la même idée ; *je vous aime un peu à cause de cela* (1). Vous savez que j'ai pris le XVII[e] siècle où vous l'avez quitté, et que j'ai fait du dernier mot de votre roman le premier de mon drame. Si donc vous n'êtes pas effrayé de faire plus ample connaissance avec mon *Protecteur*, venez lundi soir avant huit heures, rue du Cherche-Midi, n° 39. Vous y trouverez des amis bien heureux de vous embrasser, et mon *Cromwell* bien désireux d'être *tête à tête* avec votre Richelieu (2). »

Il ne paraît pas que de Vigny se soit dérangé pour entendre la lecture de *Cromwell* : en tout cas il était trop fier et trop jaloux de l'avance qu'il avait sur les autres pour croire à la coïncidence dont lui parlait Victor Hugo. Et le fait est

(1) A ce compte-là il devait l'aimer beaucoup, car, non content de lui avoir emprunté le sujet de son *Cromwell*, il lui emprunta encore le sujet de *Marion de Lorme*. Si Sainte-Beuve avait pu se douter de cela quand il rendit compte, dans *le Globe*, du *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, il se fût peut-être montré moins sévère envers cette belle œuvre.

(2) E. Dupuy, *la Jeunesse des Romantiques*, p. 260

qu'ici la rencontre ne devait absolument rien au hasard. On n'a qu'à rapprocher la date de la mise en vente de *Cinq-Mars* de celle que Victor Hugo a piquée au bas du premier acte de *Cromwell* pour être définitivement fixé sur ce point. Encore ne voudrais-je pas affirmer que Victor Hugo n'ait pas antidaté son manuscrit (1).

Cinq-Mars parut en librairie du 20 au 25 juillet 1826, puisque la *Bibliographie de la France* l'annonça le mercredi 26 juillet, sous le n° 4827.

Or, Victor Hugo avoue n'avoir commencé son *Cromwell* que le 6 août suivant. Il avait donc eu tout le temps de méditer les dernières lignes de *Cinq-Mars*. On en connaît le sujet.

Corneille et Milton se promènent à Paris sur l'emplacement qui sépare la statue de Henri IV de la place Dauphine et causent de Richelieu :

« ... J'admire, comme vous, dit Milton, votre peuple passionné; mais je le crains pour lui-même. Je le comprends mal aussi, et je ne reconnais pas son esprit, quand je le vois prodiguer son admiration à des hommes tels que celui qui vous gouverne. L'amour du pouvoir est bien puéril, et cet

(1) S'il est vrai que le 4e acte de *Cromwell* ait été terminé le 25 octobre 1826, il est surprenant que Victor Hugo ait attendu jusqu'au 12 février 1827 pour donner lecture de son drame.

homme en est dévoré sans avoir la force de le saisir tout entier. Chose risible! il est tyran sous un maître. Ce colosse, toujours sans équilibre, vient d'être presque renversé sous le doigt d'un enfant. Est-ce là le génie ? Non, non. Lorsqu'il daigne quitter ses hautes régions pour une passion humaine, du moins doit-il l'envahir. Puisque ce Richelieu ne voulait que le pouvoir, que ne l'a-t-il donc pris tout entier ? Je vais trouver un homme qui n'a pas encore paru, et que je vois dominé par cette misérable ambition ; mais je crois qu'il ira plus loin. Il se nomme Cromwell. »

Voilà donc, selon moi, quel fut le point de départ du premier ouvrage dramatique de Victor Hugo. Ces remarques, d'ailleurs, ne lui enlèvent rien de sa puissante originalité. Et Lamartine était bon prophète quand, le 29 décembre 1826, il écrivait de Florence à son jeune ami :

« J'ai appris que vous faisiez un drame de *Cromwell*. Je ne doute aucunement que vous ne fassiez du neuf et du beau en ce genre ; il a besoin en vérité qu'une baguette le touche, car il est mort. Je crois que *Cromwell* vous tentera par son succès, et que vous nous créerez un théâtre du tems, car le nôtre est encore de la ruine de Troie. Cela ne vous empêchera pas d'être un grand poète lyrique :

une main lave l'autre. Travaillez donc pendant que le vent souffle (1). »

III

Je reviens en arrière. En recevant la lettre de Sainte-Beuve, Victor Hugo dut se demander s'il n'avait pas affaire à un poète autant qu'à un critique de profession ; il n'y avait, en effet, qu'un poète qui pût ainsi pénétrer le secret de sa métrique. Il fut tiré, dès le lendemain, de son incertitude par l'envoi confidentiel que Sainte-Beuve lui fit de quelques pièces de vers. Et tout de suite, après l'avoir lu, il le pria de venir le voir, ayant mille choses à lui dire (2). »

Que se dirent-ils dans cette nouvelle conversation ? Il est facile de le deviner, quand on sait que Sainte-Beuve travaillait depuis un an à son *Tableau de la Poésie française au XVIe siècle.* Ils causèrent évidemment de Ronsard et de la Pléiade, que Victor Hugo connaissait à peine, car il convient de ne pas se laisser prendre aux épigraphes tirées de Ronsard, de Joachim du Bellay, de Rémy Belleau et des autres dont il a illustré quelques-unes de

(1) *Revue de Paris*, du 15 avril 1904.
(2) *Corresp. de Victor Hugo.*

ses *Odes et Ballades*. Ce qui me laisserait croire que Victor Hugo n'avait lu ces vieux poètes que dans une anthologie quelconque, c'est qu'il avait l'air d'ignorer que *la Vieille chanson*, qui sert d'épigraphe à son *Trilby, le lutin d'Argail*, était de Joachim du Bellay (1).

Parler de Ronsard et de la Pléiade, c'était remettre en discussion toutes les choses qui avaient agité le monde littéraire en 1549 et 1550, à commencer par la facture du vers. Sous ce rapport le drame de *Cromwell* avait déjà fait faire un grand pas à la métrique. L'alexandrin d'Hugo, jusque-là si timoré, si classique dans sa marche régulière, enjambait maintenant avec une certaine hardiesse, mais il n'avait pas encore l'allure dégagée, débridée, de l'alexandrin de la Pléiade, et il ne devait jamais l'avoir, Victor Hugo, malgré ses tendances et ses velléités révolutionnaires, étant resté toute sa vie esclave de sa première éducation poétique. Je m'expliquerai plus longuement là-dessus au chapitre suivant.

Sainte-Beuve, quoique nourri de Chénier, n'était

(1) Il n'a même pas donné le texte exact de cette chanson *d'un Vanneur de blé, aux Vents*. Au lieu de copier :

A vous, troppe légère,

Il a mis :

A vous, *ombre* légère,

qui n'a aucun sens.

guère plus hardi que Victor Hugo. Ainsi, dans *les Amours de Marie*, de Ronsard, il n'aimait pas les vers :

> De nuit plus courageux je traverse parmy
> Les espions, couvert de la courtine brune,

dont André Chénier aurait certainement admiré l'enjambement heureux. Ces « espions » rejetés au commencement du second vers lui déplaisaient, bien qu'il reconnût qu'ils étaient assez en rapport avec l'idée exprimée par le mot *brune*.

Il est vrai de dire que, lorsqu'il entreprit son *Tableau de la Poésie française au XVI*e *siècle*, il ne pensait pas faire œuvre de réformateur, ni que les événements, en mêlant sa vie à celle de Victor Hugo, lui feraient jouer dans le Cénacle le même rôle, à peu de chose près, que J. du Bellay dans la Pléiade. A quoi tient pourtant la destinée d'un homme ? Ce fut la rencontre fortuite de Ronsard avec du Bellay qui fit de celui-ci le théoricien de l'École poétique de 1550. De même, ce fut la rencontre de Victor Hugo avec Sainte-Beuve qui fit de ce dernier le critique semi-officiel de l'École poétique de 1827. Entendons-nous bien : je ne dis pas que, sans du Bellay, Ronsard n'aurait pas accompli sa réforme ; je ne dis pas non plus que, faute de Sainte-

Beuve, Victor Hugo n'aurait pas écrit la préface de *Cromwell*. Je dis seulement que J. du Bellay n'aurait pas attaché son nom à la *Deffence et illustration de la langue françoyse*, s'il n'avait fait partie de la brigade sacrée, et que Sainte-Beuve n'aurait probablement pas rattaché, par son *Tableau*, l'École de Victor Hugo à la Pléiade, s'il ne s'était lié avec lui. C'est, en effet, de ses relations avec le poète des *Odes et Ballades* que date l'initiation de Sainte-Beuve à l'École romantique.

« J'y étais assez antipathique, jusque-là, dit-il, à cause du royalisme et de la mysticité que je ne partageais pas. Les quelques vers que j'avais faits étaient de sentiment tout intime, avec des inexpériences de forme et de style. Je les avais gardés pour moi seul, ne sentant aucun juge véritable auprès de moi. La conversation de Victor Hugo m'ouvrit des jours sur l'art et me révéla aussi les secrets du métier, le doigté, si je puis dire, de la nouvelle méthode (1). »

Mais un homme doué et armé comme l'était Sainte-Beuve, dès 1827, ne se contente pas de recevoir, il donne aussi, et bien qu'on ne puisse, en pareille matière, établir une balance exacte, j'incline à croire

(1) *Causeries du lundi*, t. XI, p. 351.

qu'il reçut moins qu'il ne donna (1). J'ai dit plus haut que Victor Hugo ne connaissait pas les poètes du XVIe siècle. On ne saurait nier que ce fut sous l'aiguillon de Sainte-Beuve qu'il les étudia : ses ballades de 1828 et le recueil entier des *Orientales* témoignent clairement qu'il retrempa son vers à leur école et qu'il profita de leurs leçons.

Quant au *Tableau* de Sainte-Beuve, je ne ressasserai pas ici les critiques que j'en ai faites ailleurs (2). Toutes les erreurs qu'il contient proviennent de ceci que personne, au moment où l'Académie-Française mit ce sujet au concours, ne connaissait l'histoire vraie de la poésie au XVIe siècle, à plus forte raison au XVe. Viollet-le-Duc lui-même, dont la riche bibliothèque fut d'un si grand secours à Sainte-Beuve, n'en avait que des notions superficielles. On n'attachait alors qu'une importance secondaire à la chronologie et à l'étude des sources. Colletet et Binet suffisaient

(1) Ce n'était pas son avis alors, mais il s'ignorait et ne se doutait pas de l'influence qu'il exerçait autour de lui. Il écrivait à Victor Hugo, au mois d'octobre 1829.

« Ce peu de talent que j'ai m'est venu par votre exemple et vos conseils dégénérés en éloges : j'ai fait parce que j'ai vu faire, mais mon fond propre à moi était si mince, que mon talent vous es revenu tout-à-fait, et après une course peu longue comme le ruisseau au fleuve ou à la mer : je ne m'inspire plus qu'auprès de vous, de vous et de ce qui vous entoure. »

(*Revue de Paris*, du 1er janvier 1905. *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo*.)

(2) Cf. notre ouvrage sur Sainte-Beuve, I, p. 82.

aux plus difficiles, et Dieu sait de quelles âneries ils se sont fait les éditeurs. Ce n'est guère qu'en ces trente dernières années que la critique savante est parvenue à démêler l'écheveau terriblement embrouillé de l'histoire littéraire de la Pléiade, et a établi d'une manière certaine la chronologie des œuvres maîtresses de Ronsard et de ses émules.

Cependant il y avait à Paris, en 1827, un homme charmant dont l'érudition, sans être très sûre, avait des clartés de tout et dans toutes les langues. C'était Charles Nodier. Il n'aurait pas fallu lui demander, par exemple, si l'*Olive* ou le *Recueil de poésie* de Joachim du Bellay avaient précédé ou suivi la *Deffense et illustration de la langue françoyse* ; si les *Erreurs amoureuses* de Pontus de Tyard étaient antérieures ou non à ce manifeste fameux. Cela n'avait aucun intérêt pour lui. Mais il avait lu tous nos vieux poètes, et les deux ou trois grands prosateurs du XVI[e] siècle, à commencer par Montaigne qu'il plaçait très haut dans son admiration, et c'est lui qui avait surnommé Rabelais *l'Homère bouffon* de la France (1). N'oublions pas non plus qu'en

(1) En 1835, dans une petite plaquette parue chez Techener et intitulée : *Des Auteurs du seizième Siècle qu'il convient de réimprimer*, Ch. Nodier demandait qu'on réimprimât « avec de rares et courtes notes grammaticales qui soient propres à jeter quelque lumière sur l'histoire de la langue », Rabelais, Marot, le *Cymbalum mundi* de

1801, étant encore à Besançon, il avait fait imprimer, en l'honneur et à l'usage d'une belle inconnue, un choix de *Pensées de Shakespeare extraites de ses œuvres.*

Je ne suis donc pas surpris que Victor Hugo, qui savait son Nodier par cœur, lui ait écrit, le 28 juin 1827, pour lui présenter Sainte-Beuve et lui demander ses bons offices, en vue de lui faciliter le travail qu'il avait entrepris sur la langue française au XVIe siècle. « C'est une tâche, lui disait-il, qui exige un talent élevé et une profonde science. Il a le talent : vous pouvez lui ouvrir de nouvelles sources de science (1). »

Et voilà comment et sous quels auspices Sainte-Beuve pénétra à l'Arsenal. En ce temps-là, Nodier s'amusait à ramasser des livres rares qu'il revendait ensuite pour payer ses dettes de jeu. Cela lui arriva bien, à ma connaissance, quatre ou cinq fois. Les libraires d'alors ne faisaient aucun cas des livres du XVIe siècle, et l'on pouvait se procurer sur les quais une très belle édition de Ronsard ou de J. du Bellay pour quelques sous. Justement quand

Desperriers, le *Longus* et le *Plutarque* d'Amyot, les *Essais* de Montaigne et le *Discours* de la Boétie sur *la Servitude volontaire*, dont s'occupait alors M. Lainé.

(1) Lettre inédite faisant partie d'une collection d'autographes vendue par Charavay à l'hôtel Drouot, le 28 décembre 1909.

Sainte-Beuve se présenta chez lui avec la lettre de Victor Hugo, Nodier venait d'acheter un livre d'heures qui serait aujourd'hui sans prix. Il portait sur sa feuille de garde les vers suivants, de la main de Ronsard :

Maugré l'envy je suis du tout à elle ;
Mais je vouldrois dans son cœur avoir leu,
Qu'elle ne veult et qu'elle n'a esleu
Autre que moy pour bien estre aymé d'elle.

Bien elle scet que je luy suis fidelle,
Et quant à moy j'estime en son endroit
Ce qui en est : car elle ne vouldroit
Autre que moy pour bien estre aymé d'elle.

Ces vers étant tirés des *Amours de Marie*, il est probable que ce livre d'heures avait appartenu à Marie, de Bourgueil. En quelles mains se trouve-t-il aujourd'hui ? Comme actuellement on n'aurait qu'au poids de l'or tout livre portant la signature autographe de Ronsard, il doit être dans la bibliothèque de quelque millionnaire.

Quoi qu'il en soit, ce fut peut-être ce livre unique qui, après avoir piqué la curiosité de Sainte-Beuve, lui suggéra l'idée de publier à la suite de son *Tableau* un choix de poésies de Ronsard. Car il ne songeait pas à cette publication quand il entreprit son travail d'ensemble sur la poésie au

XVIe siècle. Ce n'est qu'en avançant qu'il sentit le besoin, la nécessité, pour remettre plus sûrement Ronsard en honneur, de faire un bouquet des plus belles fleurs de son jardin. Jusqu'au mois d'octobre 1827 la vie du grand poète avait suffi à l'occuper.

« ... Oublions les œuvres de Ronsard, écrivait-il alors dans *le Globe*, et avant de porter un jugement sur l'écrivain, donnons-nous le spectacle impartial de son étonnante destinée littéraire : ce drame, mêlé d'héroïque et de grotesque, aura bien sa moralité, son intérêt, et de même aussi son genre d'émotions sérieuses... (1). »

Vous avez entendu ! ce mot de *grotesque* accolé à celui d'héroïque,sentait la préface de *Cromwell*, qui était sur le point de paraître, et pour laquelle Sainte-Beuve allait bientôt briser une de ses plus belles lances dans *le Journal des Débats*.

Le premier chapitre du *Tableau* avait paru dans *le Globe* du 7 juillet 1827.

Un an après — presque jour pour jour — le *Tableau* suivi des *Œuvres choisies de Ronsard*, paraissait en 2 volumes chez Sautelet.

J'ai à peine besoin de dire qu'en dépit de ses erreurs et de ses lacunes — dont personne d'ail-

(1) *Le Globe* du 4 octobre 1827.

leurs ne s'aperçut — il obtint un grand et légitime succès dans le monde lettré.

Du coup le seizième siècle fut mis à la mode, et c'est à qui, parmi les poètes et les artistes du Cénacle, lui demanda des sujets d'inspiration. Alfred de Vigny lui emprunta le sujet de *Madame de Soubise*, Dumas celui de *Henri III et sa cour* et Victor Hugo celui d'*Hernani*. Dumas fit plus. Comme pour remercier Sainte-Beuve de lui avoir montré le chemin où il allait trouver à vingt-sept ans la gloire, il mit dans la bouche du petit page au deuxième acte de son drame, comme étant de Ronsard, les stances mêmes de *Joseph Delorme* : *A la Rime*, qu'il remplaça le lendemain, dans la brochure de sa pièce, par l'odelette fameuse :

Mignonne, allons voir si la rose...

C'est du moins ce que raconte Charles Magnin dans son compte-rendu de l'ouvrage de Dumas (1).

Sainte-Beuve écrivait un jour qu'en 1828 il avait entamé, par son *Ronsard* et son *Tableau*, sa première campagne romantique (2). *Joseph Delorme* devait être la seconde. Mais entre les deux il fit un petit voyage en Angleterre qui ne fut pas sans influence sur son esprit et sur ses yeux.

(1) Voir *le Globe*, du 14 février 1829.
(2) *Portraits littéraires*, t. II, p. 525.

CHAPITRE III

LE « RONSARD » DE VICTOR HUGO

I. — Comment Sainte-Beuve dédia ce *Ronsard* à Victor Hugo. — La teneur vraie de cette dédicace. — Comme quoi Victor Hugo fut moins un inventeur qu'un rénovateur de rythmes lyriques. — Ce que de ce côté il doit à Ronsard et à J. du Bellay, à André Chénier et à Lamartine. — La césure mobile. — Victor Hugo resté malgré tout l'esclave de son éducation classique. — Quelques exemples à ce sujet. — Importance qu'il accorde à la richesse de la rime. — Observations critiques de Sainte-Beuve sur ce point.

II. — Description du *Ronsard* de Victor Hugo. — Son premier propriétaire. — Sa planche frontispice. — Vers qu'y écrivirent sur ses marges Victor Hugo, Guttinguer, Boulanger, Fouinet, Alexandre Dumas, Lamartine, Fontaney, Mme Tastu, Alfred de Vigny et Sainte-Beuve. — Sonnet de Sainte-Beuve sur Ronsard. — Comment et à qui fut vendu le *Ronsard* de Victor Hugo après le coup d'Etat. — Des mains de Ch. Giraud il passe dans celles de Maxime du Camp. — Il est vendu une troisième fois en 1875. — Un vœu à son sujet.

Habent sua fata libelli.
Epigraphe mise par Sainte-Beuve au titre de son édition des *Œuvres choisies de Pierre de Ronsard,* 1828.

I

Si jamais livre eut sa destinée, c'est bien celui-

là ; — destinée glorieuse entre toutes, puisque, grâce au beau travail qu'il inspira à Sainte-Beuve, ce *Ronsard* fut une manière de trait d'union entre l'École poétique de 1550 et celle de 1827.

Longtemps après, parlant de ce livre dans une nouvelle édition du *Tableau historique et critique de la Poésie française et du Théâtre français au* XVI *siècle*, Sainte-Beuve disait :

« Quand un navigateur antique avait fini sa course, il tirait le vaisseau sur le rivage et le dédiait à la divinité du lieu, à Neptune sauveur ; et chez Théocrite, nous voyons Daphnis dédier à Pan ses chalumeaux, sa houlette et la besace où il avait coutume de porter des pommes. C'est ainsi qu'en 1828, mon choix de Ronsard terminé, j'avais dit adieu au vieux poète, et le bel exemplaire in-folio sur lequel avaient été pris les extraits était resté déposé aux mains de Victor Hugo, à qui je le dédiai par cette épigraphe : *Au plus grand inventeur de rhythmes lyriques qu'ait eu la poésie française depuis Ronsard.* — Or, cet exemplaire à grandes marges était bientôt devenu une sorte d'*album* où chaque poète de 1828 et des années qui suivirent laissait en passant quelque marque de souvenir. Mais voilà qu'un écrivain de nos amis et qui dit être de nos confidents, publiant deux gros volu-

mes sur *le Travail intellectuel* en France au XIXe siècle, a jugé ce fait capital digne de mention. Jusque-là tout est bien, et de telles mentions chatouillent, mais l'honorable écrivain, en général très occupé de trouver partout le christianisme, s'est avisé, par inadvertance, de transformer le *Ronsard* en une *Bible* dont les poètes de la moderne Pléïade auraient fait leur *album*. Oh ! pour le coup, ceci est trop fort, et il importe de se mettre à tout hasard en garde contre ceux qui seraient tentés de crier à l'impiété, bien à meilleur droit qu'on ne fit contre le fameux bouc de Jodelle. Que la postérité le sache donc et ne l'oublie pas : cette prétendue Bible in-f°, enregistrée par M. Amédée Duquesnel, était simplement le *Ronsard* émérite. Il renferme, il enserre, hélas ! bien des noms qui ne sont plus que là, rapprochés et réunis : *hic jacent.* »

Que Sainte-Beuve me permette de rectifier à mon tour une petite erreur qu'il n'aurait certainement pas commise, s'il avait eu ce *Ronsard* sous la main, ou même si plus d'un quart de siècle ne s'était écoulé entre sa dédicace à Victor Hugo et la rédaction de ces lignes mélancoliques. Le texte autographe de son *ex dono* n'était point : « *Au plus grand inventeur de rhythmes lyriques qu'ait eu la poésie française depuis Ronsard* », mais bien :

« *Au plus grand inventeur lyrique que la poésie française ait eu depuis Ronsard, le très humble commentateur de Ronsard.* — S.-B. »

Ce n'est pas tout à fait la même chose, et la seconde rédaction ne vaut pas la première, bien que celle-ci ne me satisfasse pas entièrement, elle non plus. Je ne suis pas, en effet, de l'avis de Sainte-Beuve en ce qui concerne le don d'invention d'Hugo. S'il est vrai que Ronsard fut le plus grand inventeur de rythmes lyriques de la poésie française, j'estime qu'en 1828, date du *Tableau*, Victor Hugo était à cet égard bien au-dessous de lui, et même qu'il ne mérite pas, au sens exact du mot, le nom d'inventeur. Rénovateur serait plus juste, car en somme il n'a guère fait que rénover.

Ouvrons les *Odes et Ballades*, le *Cromwell* et *les Orientales*, qui seuls tombent, de par leur date, sous l'application de l'épigraphe de Sainte-Beuve. Que voyons-nous? Nous voyons que dans la facture de ses vers les plus heureux, et jusque dans le choix de ses rythmes les plus réussis, Victor Hugo s'inspire des exemples de Ronsard et de Joachim du Bellay, comme il s'inspirait hier de ceux d'André Chénier et de Lamartine (1).

(1) Il est clair, en effet, que, sans parler du fond, Lamartine, avec son *Epître familière* et ses *Préludes*, a exercé une influence réelle

C'est Ronsard qui inventa la strophe de dix vers dont Hugo, après Malherbe, Lebrun, Rousseau et tous les lyriques, a fait un si grand usage. C'est également lui qui inventa le rythme de la *Complainte à Duperrier*, que nous retrouvons dans *Canaris*, et celui de la stance de 6 vers, dont le 3e et le 6e rimant ensemble — après deux rimes plates — n'ont que six pieds, comme dans *Mazeppa*.

C'est du Bellay qui vulgarisa la strophe de 6 vers, chère à Rémy Belleau, que Victor Hugo adopta pour son autre orientale de *Sara la baigneuse*, et Sainte-Beuve pour la pièce de *Joseph Delorme* intitulée *A la Rime* (1). De même que c'est André Chénier qui nous apporta le rythme de *la Jeune Captive* qu'adorait Lamartine et que Victor Hugo utilisa dans *Moïse sur le Nil* et dans *le Feu du ciel*.

A partir de 1827, comme Sainte-Beuve en fait la remarque, la césure, sous la plume de Victor Hugo, devient obéissante et mobile ; mais elle a beau suivre le mouvement de la pensée et les inflexions du sens et du sentiment, elle se fait toujours sentir au sixième pied, comme dans les vers

sur les pièces postérieures à l'année 1823, où Victor Hugo jongle avec les rimes répétées.

(1) Le véritable inventeur de cette strophe légère fut, en effet, Clément Marot. On la rencontre pour la première fois dans ses *Psaumes*.

de la Pléiade. Et il en sera de même dans tous les recueils de l'âge mûr et de la vieillesse du grand poète (1). Cette césure mobile fut la marque de fabrique du Cénacle de *Joseph Delorme* et comme la cocarde du bataillon sacré.

L'hexamètre, disait alors Victor Hugo, — car évidemment ces vers que je cueille dans *Toute la Lyre* (t. I, p. 271) sont de l'époque de *Cromwell*,

> L'hexamètre, pourvu qu'en rompant la césure,
> Il montre la pensée et montre la mesure,
> Vole et marche ; il se tord, il rampe, il est debout.
> Le vers coupé contient tous les tons, il dit tout.
> C'est ce qui fait qu'Horace est si charmant à lire.
> Son doigt souple à la fois touche à toute la lyre.

Le libre enjambement acheva d'apparenter l'alexandrin de Victor Hugo et de ses disciples à

(1) Même quand son hexametre est partagé en trois tronçons égaux de quatre pieds, Victor Hugo s'arrange toujours de manière à ce que le premier mot du deuxieme tronçon forme à l'œil, sinon à l'oreille, le sixième pied de son vers. Exemples :

> Faut-il jouir ? faut-il | pleurer ? Ceux qu'on rencontre...
> Marchands de grec, marchands | de latin ! cuistres, dogues !
> Tu courtisais ta belle | esclave quelquefois...
> Mon bien-aimé, mon bien | aimé, mon bien-aimé.

Il y a mieux. Dans *les Quatre Vents de l'esprit*, Victor Hugo a trouvé moyen — pour marquer quand même le repos au sixieme pied — de partager un mot entre deux interlocuteurs :

GALLUS

Inaccessible, inex...

GUNICH

Pugnable. Et vulnérable.

celui de la Pléiade, retrempé et rajeuni à la fin du dix-huitième par André Chénier. Encore l'alexandrin de Victor Hugo, tout en marchant et volant, est-il moins hardi et moins coupé que celui d'André, parce que le poète de *la Jeune Captive* est plus grec que latin. Ainsi, contrairement à Chénier, Victor Hugo n'enjambe presque jamais (1) d'une strophe sur l'autre, de quoi je ne saurais le blâmer, le dernier vers de la strophe étant, à mes yeux comme aux siens, une sorte de borne fixe que la pensée et l'expression ne doivent pas dépasser.

Mais, si Victor Hugo n'a guère inventé de rythmes nouveaux, il a doté la langue poétique d'un nombre prodigieux, infini, d'images et de rimes nouvelles. Il est même sans rival à cet égard. Pourquoi faut-il que, dans la facture du vers, il laisse voir que son principal effort a toujours porté sur la richesse de la rime ? Car cela saute aux yeux et, d'ailleurs, il n'en faisait pas mystère.

Il écrivait à Pavie, d'Angers, le 15 janvier 1827, à propos des vers que lui avait envoyés son fils.

« Si ses dix-huit ans accordaient quelque droit

(1) Je dis « presque », parce qu'après avoir critiqué, dans *le Conservateur littéraire,* cette sorte d'enjambement, il ne tarda pas à y recourir lui-même, quoique avec prudence et dans des cas exceptionnels. Voir notamment dans *les Odes et Ballades,* l'ode intitulée *Rêves*, et, dans *les Feuilles d'Automne*, *la Prière pour Tous* (avant-dernière strophe).

de conseil à mes vingt-cinq (car j'y touche), je n'aurais à lui présenter que des recommandations purement matérielles. Je lui dirais d'être encore plus sévère sur la richesse de la rime, cette seule grâce de notre vers, et surtout de s'efforcer presque toujours de renfermer sa pensée dans le moule de la strophe régulière. Il peut changer de rythme aussi souvent qu'il le voudra dans la même ode, mais qu'il y ait toujours une régularité intime dans la disposition de son mètre. C'est, selon moi, le moyen de donner plus de force à la pensée, une plus large harmonie au style et plus de valeur à l'ensemble de la composition. Au reste, je ne lui donne ceci ni comme des lois, ni comme des règles, mais comme le résultat d'études bonnes ou mauvaises sur le génie de notre poésie lyrique (1). »

A quoi Sainte-Beuve répondait indirectement et de façon judicieuse, quand, après avoir entendu la lecture de *Cromwell*, il mandait à Victor Hugo :

« Vous tenez avec grande raison à une rime riche. Souvent il n'existe pas, entre les mots qui riment richement avec la fin du premier vers et le sens de ce vers, de rapport naturel, rationnel, philosophique. Que faites-vous alors, sans doute à votre insu ? Vous proposez à votre imagination l'espèce de

(1) *Corresp. de Victor Hugo.*

problème suivant : trouver une métaphore qui lie au figuré le mot qui rime bien avec le sens de la pensée. De là un surcroît de métaphores qui ne se seraient pas présentées naturellement à l'imagination, mais que celle-ci produit par provocation, et comme à l'appel du coup de cloche de la première rime ; de là grande source de beautés soutenues et inattendues. C'est de la sorte, j'en suis sûr, que vous avez trouvé la *corde à potence* (1), mais de là aussi quelquefois de brusques et étranges figures qui auraient besoin d'être adoucies et fondues (2). »

Sainte-Beuve aurait pu ajouter, car évidemment il savait à quoi s'en tenir, que ces rimes riches s'obtiennent ordinairement à coups de dictionnaire de rimes, et qu'elles donnent souvent au vers quelque chose de laborieux, de cherché, qui contrarie l'inspiration et sent un peu trop l'art pour l'art. Lamartine disait que ce qui est cherché n'est pas trouvé (3). Il avait cent fois raison, et c'est dans ce sens qu'on a pu dire de lui et de Victor Hugo : « L'un cherche et l'autre trouve. »

(1) Trick : — Cromwell des cavaliers punit donc la jactance !
Il a plus d'une corde, amis, à sa potence.
(*Cromwell*, acte IV, scène IX.)

(2) Lettre du 13 février 1827, citée intégralement au chapitre précédent.

(3) *Mémoires inédits*, p. 95.

II

Mais en voilà assez sur la métrique d'Hugo (1) ; revenons au *Ronsard*, cause de cette digression technique.

C'est un magnifique in-folio, doré sur tranches, à grandes marges, et relié en parchemin, qui me rappelle celui que José-Maria de Heredia avait acheté sur les quais pour quelques sous, du temps qu'on y faisait encore des trouvailles, et qu'il montrait avec orgueil à tous les amis de la Pléiade. Mais l'exemplaire du poète des *Trophées* était moins beau que celui du poète de *Joseph Delorme* et surtout moins rare. Sainte-Beuve l'avait payé un peu plus cher à un libraire ami des vieux livres. Il avait appartenu jadis à Hubert de Monmor qui, le premier, occupa jusqu'à sa mort, survenue en 1679, le 40e fauteuil de l'Académie française, et il porte ses armes dorées sur les plats de la reliure. En voici le titre :

(1) Ceux qui voudraient étudier à fond la technique de « l'alexandrin chez Victor Hugo », pourront consulter la thèse de doctorat que M. Auguste Rochette a publiée naguère sous ce titre, à la librairie Hachette, en 1 vol. grand in-8 de 600 pages !!!

Les
ŒUVRES
DE PIERRE
DE RONSARD

Gentilhomme
Vandosmois
Reveues et augmentées
à Paris
CHEZ NICOLAS BUON
au mont Saint-Hilaire à
l'enseigne Saint Claude
avec privilège du Roy.
M. DC. IX.

Ce titre se détache, au milieu d'une belle planche frontispice, gravée par L. Gaultier, représentant un motif architectural de quatre colonnes jumelées, de style ionique, dont le socle est orné des statues de Mars et de Vénus, et dont le fronton est surmonté de buste lauré de Ronsard que couronnent deux ancêtres, sans doute Pindare et Anacréon.

Le volume, imprimé en caractères italiques, n'a pas moins de 1216 pages, encadrées d'un filet rouge, non compris 8 feuillets liminaires, 10 pages de table, 2 pages pour l'ode pindarique de Garnier en mémoire de feu de Ronsard, et 132 pages d'un supplément intitulé : *Recueil des Sonnets, Odes, Hymmes, Élégies, Fragments et autres pièces retran-*

chées aux éditions précédentes des œuvres de P. de Ronsard, gentilhomme vandosmois, avec quelques autres non imprimées ci-devant, suivi d'une épitre au lecteur par laquelle succinctement l'auteur respond à ses calomniateurs.

Après la dédicace au Roy suivie de vers latins de Turnèbe, de Joachim du Bellay et de Dorat, dédiés à Ronsard, on lit ce sonnet de Joachim :

Comme un torrent qui s'enfle et renouvelle
Par le dégoust des hauts sommets chenus,
Froissant et ponts et rivages cognus,
Se fait (hautain) une trace nouvelle :
Tes vers, Ronsard, qui par source immortelle,
Du double mont sont en France venus,
Courent (hardis) par sentiers incognus
De mesme audace et de carriere telle.
Heureuses sont tes nymphes vagabondes,
Gastine saincte, et heureuses tes ondes,
O petit Loir, honneur du Vandosmois !
Icy le luth qui n'aguere sur Loire
Souloit respondre au mouvoir de mes doigts,
Sacre le pris de sa plus grande gloire.

Au-dessous de ces vers se trouve le portrait de Muret, qui commenta le premier livre des *Amours*. Puis vient (page XII) le médaillon de Ronsard, en empereur romain, regardant celui de Cassandre, avec le beau sonnet de Cl. Garnier qui suit :

Voicy les deus Amans qui renomment la France,
De même qu'ils étoient en leurs plus jeunes ans :

Voici l'objet divin d'un si riche Printans
Où les Dieus avaient mis leur plus chere influance.
« Mais quoy, rien n'ét durable, il faut que toute essance
« Eprouve l'infortune et l'injure du Tans :
Ils ont fini leur course, et leurs rays éclatans
Ont vù tomber leur gloire au sons de l'oubliance.
Leur gloire, ha ! qu'ay-je dit, tant que les jours seront
Et tant que par la nuit les Astres flamberont
Elle aura par la Muze une éternelle vie.
« Le tans met comme il veut les Empires à bas,
« Ilion n'est plus rien, sa grandeur est finie,
« Mais le sçavoir d'Homere a veinqù le trépas.

On conçoit que Victor Hugo ait été fier de ce *Ronsard*, surtout avec la dédicace de Sainte-Beuve qui, par ses articles du *Globe* et son *Tableau de la poésie au seizième siècle*, avait pris la figure et l'importance d'un véritable Aristarque. Il avait d'autant plus droit d'en être fier que tout le Cénacle lui trouvait des ressemblances avec le chef de la Pléiade, et que, sans le savoir, il lui ressemblait aussi, non seulement par la mission qu'il s'était attribuée, par les dons et par le génie, mais encore par le caractère. Or, le caractère chez Ronsard n'était pas, tant s'en faut, à la hauteur du talent. Non content d'être le premier entre ses émules (*primus inter pares*), il était jaloux de leur gloire et faisait tout pour l'effacer. Si par devant il les flattait et les couvrait de fleurs, par derrière il s'appliquait à les des-

servir, retirant publiquement à qui avait cessé de lui plaire la dédicace de telle épitre célèbre pour l'octroyer à quelque nouveau courtisan, ménageant ceux qu'il redoutait de leur vivant pour les accabler une fois morts, et laissant dire ou faisant dire par ses joueurs de flûte que tout l'honneur de l'invention de l'ode horatienne et le principal mérite de la *Deffence et illustration de la langue françoyse* lui revenaient sans conteste, quand l'un et l'autre appartenaient à Peletier du Mans et à Joachim du Bellay.

Sous ces traits de caractère assez vilains. il est facile de reconnaître Hugo jeune et surtout vieux.

Et donc il avait eu soin de mettre ce précieux *Ronsard* bien en évidence, sur une table de la chambre au lys d'or, afin que chaque visiteur pût le feuilleter en l'attendant, et admirer les vers autographes dont l'avaient enrichi les principaux amis de la maison.

Lui-même, pour leur donner l'exemple. avait pris la peine d'y écrire, à la page 7 des feuillets liminaires. ces deux strophes de six vers chacune, datées du 4 novembre 1828, *fête du Roi* :

Souvent, lorsque tout dort, je m'assieds plein de joie,
Sous le dôme étoilé qui sur nos fronts flamboie ;

J'écoute si d'en haut il tombe quelque bruit;
Et l'heure vainement me frappe de son aile,
Quand je contemple, ému, cette fête éternelle
Que le ciel rayonnant donne au monde la nuit.

Souvent alors, j'ai cru que ces soleils de flamme
Dans ce monde endormi n'échauffaient que mon âme ;
Qu'à les comprendre seul j'étais prédestiné ;
Que j'étais, moi, vaine ombre obscure et taciturne,
Le roi mystérieux de la pompe nocturne ;
Que le ciel pour moi seul était illuminé (1).

Et tout de suite, au verso de cette page, par droit de naissance autant que par droit de dilection, car « l'oncle de Normandie », comme l'appelait Mme Victor Hugo, était un peu comme chez lui, rue Notre-Dame-des-Champs, Ulric Guttinguer avait transcrit ces vers désespérés :

L'ARBRE MORT

à Victor Hugo

Oui, le bois est bien triste aux longs jours de l'hiver
Mais tous ces arbres noirs refleuriront encore,
Et que vienne ce temps où le ciel découvert,
Quittant son manteau gris, de l'azur se décore,
La sève embaumera sous le feuillage vert.
Oui, sauvés de la bise et des froides tempêtes,
Ces arbres de la vie ont retrouvé les fêtes,

(1) Victor Hugo, en recueillant cette petite pièce dans *les Feuilles d'Automne*, où les strophes commencent par le mot « parfois » au lieu de « souvent », l'a datée de novembre 1829, sans doute pour ne pas rappeler qu'il l'avait faite le jour de la fête du roi. C'était son habitude d'antidater ou de postdater ses poésies, quand il avait quelque intérêt à le faire. Or, l'interdiction de *Marion de Lorme*, et tout ce qui s'en était suivi, avait singulièrement refroidi Victor Hugo à l'égard des Tuileries.

Hors un seul quelquefois que ne peut ranimer
Ni rayon du matin, ni soleil, ni rosée ;
Par quelque affreux amour telle une âme épuisée,
Tel un cœur très aimant qui ne peut plus aimer.

Et cet arbre longtemps restera noir et sombre
Sur le sol où l'on a tant aimé sous son ombre ;
Car on l'espère encore, et, l'œil sur ses rameaux,
On se flatte longtemps qu'ils renaîtront plus beaux.
Mais en vain ! certains froids ici-bas nous flétrissent,
Dont l'arbre ni le cœur jamais ne se guérissent ;
On reconnaît la mort après un long combat,
Et le vent le renverse, ou la hache l'abat.

Alors, tout sera dit, si ce n'est qu'une femme
Portant quelque coupable amour au fond de l'âme,
Émue et tendre, un jour en ce lieu passera,
Puis, le front tout à coup abaissé, pleurera :
Et, pensive, arrêtant sa démarche plus lente,
Vers quelque vague objet tendra sa main tremblante,
Et jetant un regard sur le sol éclairci,
Avec un long soupir dira : C'était ici !

Puis, essuyant ses yeux, et poursuivant sa course,
Elle ira consolée à quelque belle source,
Non loin de là, rêvant un nouvel avenir,
Sous un arbre plus beau perdre le souvenir;
Car de quelque bonheur que le passé nous lie,
Si tendre qu'elle soit, quelle femme n'oublie !

Ami, je suis cet arbre et triste, et sombre, et noir,
Dont la sève en courant par le froid fut saisie,
Que vous vous lasserez d'arroser quelque soir,
Que ne peuvent sauver ni chimères d'espoir,
Ni rayons d'amitié, ni fleurs de poésie !

Ulric Guttinguer.

Paris, 22 mai 1829.

Mais les événements devaient démentir ces sombres pronostics, et, tout mort qu'il était en 1829, l'arbre de Guttinguer avait encore de longs et d'heureux jours à vivre.

Continuons à feuilleter notre *Ronsard*.

A la page 1, où commencent les *Amours* du poète, voici des vers de Louis Boulanger, le peintre du Cénacle, qui, ma foi, ne sont pas trop mal tournés et pourraient nous aider à comprendre ce mot de Sainte-Beuve que Boulanger était « le poète des peintres ». Je ne connais d'ailleurs pas d'autres vers de lui.

Non, je ne reçus point d'en haut ce don céleste
Qui fait, lorsque tout meurt et s'efface, que reste
Debout l'œuvre immortelle, et que dans l'avenir
La gloire de l'auteur resplendit aussi belle
Qu'aux grands jours où sa ville, en fête solennelle,
Promenait ses tableaux que l'on allait bénir.

Pourtant ces Florentins, ces élus du génie
Que ta muse à mes yeux présente comme en vie,
Souvent de leur lumière ils viennent m'inonder,
Et quelquefois, hélas ! aux élans de mon âme
J'ai cru, pauvre insensé, qu'un rayon de leur flamme,
Pénétrant dans son ombre, allait la féconder.

Page 3, sous la date du 5 juillet 1829, voici un sonnet d'Ernest Fouinet intitulé : *A deux Heureux*. Il fut célèbre en son temps et fit une certaine réputation à Fouinet, qui en profita pour cultiver le

roman et fournir des articles à tous les magazines romantiques, depuis les *Annales* jusqu'au livre des *Cent-et-un*. Aujourd'hui il n'est plus guère connu que des bibliophiles et des curieux qui se souviennent du témoignage empressé que lui rendit Victor Hugo dans les notes des *Orientales*. Fouinet était membre de la Société asiatique, et, comme tel, avait traduit quelques jolis contes de l'Orient dont Hugo tira parti dans ce livre. Sainte-Beuve l'appréciait beaucoup et lui a dédié l'admirable pièce des *Consolations* qui a pour épigraphe cette phrase des *Confessions* de saint Augustin : *Nondum amabam, et amare amabam, quærebam quid amarem, amans amare*, et qui débute par ce beau vers :

Naître, vivre et mourir dans la même maison.

Voici le sonnet *A deux Heureux* :

Dans la création tout est harmonieux
Comme l'ordre éternel d'où jaillissent les mondes.
Sur de tendres yeux bleus tombent des tresses blondes ;
De vastes rayons d'or voilent l'azur des cieux.

Les champs de la Provence, aux soleils radieux,
Sont pour les jeux, le rire et les joyeuses rondes.
Les forêts de Bretagne, obscurités profondes,
Sont pour l'isolement aux rêves soucieux.

Une femme penchée embrassant une harpe,
Déployant mollement son bras comme une écharpe,
C'est un groupe suave, une harmonie encor :

Mais la beauté, la grâce alliée au génie,
La colombe de l'aigle accompagnant l'essor,
C'est l'accord le plus beau, c'est là votre harmonie.

Deux pages plus loin, p. 5, voici une longue pièce d'Alexandre Dumas, car il était aussi prolixe en vers qu'en prose, et quand il était parti, la plume à la main, il ne s'arrêtait plus (1). On sait qu'Alexandre Dumas fut brouillé longtemps avec Victor Hugo. Mais en 1829 (et les vers qui suivent sont datés du 17 août) ils étaient une paire d'amis, et dans les fêtes carillonnées, j'entends après quelque retentissante lecture, comme celle de *Marion de Lorme* ou d'*Hernani*, pour mieux marquer son enthousiasme, Alexandre prenait Victor dans ses bras et l'élevait au-dessus de la foule, qui l'acclamait comme un roi.

Les vers suivants furent inspirés à Dumas par l'interdiction de *Marion de Lorme* et le refus de Victor Hugo d'accepter du gouvernement, à titre d'indemnité, une augmentation de pension :

Ils ont dit : « L'œuvre du génie
Est au monde un flambeau qui luit ;
Que sa lumière soit bannie,
Et tout rentrera dans la nuit. »

(1) Dumas avait commencé par faire des poésies de circonstance. Voir plus loin, page 261.

Puis de leurs haleines funèbres
Ils ont épaissi les ténèbres.
Mais tout effort fut impuissant
Contre la flamme vacillante
Que Dieu mit, légère et brillante,
Au front du poète en naissant.

Alors ils sont venus à tes pieds, ô poète,
Consumant quelques grains de leur bannal (*sic*) encens,
Humbles, verser de l'or et traîner des présens.
Comme si les accens que ta bouche répète
Se pouvaient calculer à ceux des courtisans.

Eux qui parlent aux rois, à toi parlant au monde,
Ils sont venus offrir de te payer le prix
De ces veilles de feu qui brûlent les esprits ;
Et toi, tu leur as dit, dans ta pitié profonde :
« Loin de moi, malheureux ! qui n'avez pas compris.

« Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je,
Dans ma fierté qui vous surprend !
Car l'homme libre est un prodige
Que l'homme libre seul comprend.
Quand l'aigle, d'une haute cime
Vers le ciel, dans son vol sublime,
Remonte, à la foudre pareil,
S'il veut des routes inconnues,
Ce n'est point pour se perdre aux nues,
C'est pour s'approcher du soleil.

« Le soleil du poète — écoutez — c'est la gloire :
Son chant, comme un fruit d'or, mûrit à ses rayons.
Et quand ce chant est fort et mûr d'émotions,
Il le laisse tomber dans les mains de l'histoire
Comme un mets superflu qu'il jette aux nations.

« Et lui, pendant ce temps, dans sa force et sa joie,
Oublieux de l'orage et sûr qu'il est au port,
Au roulis de la vague il se berce et s'endort,

Dédaigneux des écueils qu'il heurte sur sa voie,
Car il tient dans sa main et sa vie et sa mort.

« Or voilà ce qu'est le poète :
Libre, puissant, insoucieux,
Écho terrestre qui répète
Quelques notes du chant des cieux,
Qui plane sur ce gouffre immonde
Que le Seigneur nomma le monde,
Fange d'exil que nous aimons,
Ainsi qu'en s'égarant un ange
Vient planer sur l'abîme étrange
Où se tourmentent les démons... »

J'arrête ici la citation, car il y a encore quarante-huit vers de cette volée, et le *Ronsard* en contient d'autres qui sont impatients de voir le jour.

Justement à la page 453, j'en aperçois quatre de la fine écriture de Lamartine. L'illustre poète ne s'est pas mis en frais ; il est vrai qu'il était toujours pressé et que lorsqu'il venait, de loin en loin, à Paris, il ne pouvait suffire aux invitations qu'il recevait de tous côtés : c'est au point que David d'Angers avait remarqué qu'il ne s'asseyait jamais comme les autres. Pourtant, en 1829, il fit un assez long séjour à Paris, et, sur les instances de Victor Hugo, qui l'admirait comme un grand frère, il consentit à dire, un soir, chez lui, devant une assistance d'élite, une de ses plus belles *Harmonies*, que Gosselin était sur le point d'éditer. C'est même là qu'il apparut à David d'Angers tel qu'il l'a représenté

dans l'incomparable buste en marbre qui appartient aujourd'hui à M. Chéramy : « Lamartine s'était adossé à la fenêtre. Sa tête se détachait en silhouette sur le ciel qui lui servait de fond. Il semblait une statue de bronze, et parfois on eût dit qu'il allait prendre place parmi les astres (1). » Quelle était donc cette *Harmonie* qui le soulevait ainsi de terre ? C'était *le Souvenir d'enfance* ou *la Vie cachée*, qu'il a dédiée à son ancien camarade de collège Guichard de Bienassis. Rien de plus lyrique, en effet, et qui sente mieux l'inspiration. Ecoutez plutôt ces vers du début :

Quand la voix du passé résonnait dans son âme,
Les regards d'Ossian étincelaient de flamme,
Le vol de sa pensée agitait ses cheveux,
Sa harpe frémissait dans ses genoux nerveux,
Et ses accents, pareils au murmure des ondes,
Coulaient à flots pressés de ses lèvres fécondes,
Comme un torrent d'hiver qu'on ne peut contenir ;
Le vieillard n'était plus que voix et souvenir.
O puissance de l'âme ! ô jeunesse éternelle,
Qu'une douce mémoire en nos seins renouvelle !

Sur ma lyre, Ossian, je ne vois pas encor
Flotter mes cheveux blancs parmi ces cordes d'or,
Mon cœur est tiède encor des feux de la jeunesse,
Je n'ai pas tes longs jours, j'ai déjà ta tristesse ;
Je parcours comme toi le champ de mes regrets !
Adorant comme toi les monts et les forêts,

(1) *David d'Angers*, par Henry Jouin, t. I, p. 199.

J'aime à m'asseoir aux bords des torrents de l'automne,
Sur le roeher battu par le flot monotone,
A suivre dans les airs la nue et l'aquilon,
A leur prêter des traits, un corps, une âme, un nom,
Et, d'êtres adorés m'en formant les images.
A dire aussi : « Mon âme est avec les nuages. »

Le lendemain de cette lecture, à la prière de Mme Victor Hugo, qui tenait à en perpétuer le souvenir, Lamartine écrivait sur le *Ronsard* de la chambre au lys d'or les quatre derniers vers de cette *Harmonie :*

Dieu ne mesure pas nos sorts à l'étendue :
La goutte de rosée à l'herbe suspendue
Y réfléchit un ciel aussi vaste, aussi pur,
Que l'immense Océan dans ses plaines d'azur !

Quelques jours après, entre deux répétitions de son *Othello*, — qui avait failli le brouiller avec l'auteur d'*Hernani*, — Alfred de Vigny transcrivait, à son tour, sur la page 513 de ce royal album, dix-sept vers de son poème d'*Eloa*, comme pour attester que le nuage qui s'était élevé entre eux n'avait pas altéré la sérénité de son âme.

Et Fontaney, qui devait mourir si jeune après avoir donné de si belles promesses, confiait à la page 775 ce sonnet amoureusement ciselé, dernier écho de la dispute de *Marion de Lorme :*

A VICTOR HUGO.

Sur un trône, plus haut encor, viens te placer.
Tu l'avais dit, ton sceptre, ô Victor, c'est ta lyre.
Les insensés pourtant, quel était leur délire!
Avaient cru que son poids te dût sitôt lasser.

Quoi! sur ton char de gloire en te voyant passer,
Par cet appât vulgaire ils pensaient te séduire,
Et que dans ton chemin, cet or qu'ils faisaient luire,
Comme un prix de tes chants, tu l'irais ramasser?

Majesté du génie, à toi le diadème
Radieux, éternel; tu l'as conquis toi-même,
Et tu sais le porter, et tu ne le vends pas!

Qu'ils tremblent de fouler ces domaines de l'âme,
Tes royaumes, volcans assoupis, dont la flamme
A ta voix, en Etnas, jaillirait sous leurs pas.

Je passe sur les quelques vers dont madame Tastu illustra la page 753 et j'arrive à ceux de Sainte-Beuve. Car vous pensez bien que le critique ne se contenta pas de l'épigraphe de son *Ronsard*, toute flatteuse qu'elle fût pour Victor Hugo. Il voulait, lui aussi, payer son tribut poétique au jeune chef dont il était alors l'ami le plus intime. Et quelque temps avant de prendre rang parmi les poètes du Cénacle avec son *Joseph Delorme*, il adressait à Victor Hugo ce sonnet qui figure sur le *Ronsard* à la page 132 des Poèmes :

Votre génie est grand, ami, votre penser
Monte, comme Élisée, au char vivant d'Élie ;
Nous sommes devant vous comme un roseau qui plie.
Votre souffle en passant pourrait nous renverser.

Mais vous prenez bien garde, ami, de nous blesser ;
Noble et tendre, jamais votre amitié n'oublie
Qu'un rien froisse souvent les cœurs et les délie ;
Votre main sait chercher la nôtre et la presser.

Comme un guerrier de fer, un vaillant homme d'armes
S'il rencontre, gisant, un nourrisson en larmes,
Il le met dans son casque et le porte en chemin,

Et de son gantelet le touche avec caresses :
La nourrice serait moins habile aux tendresses,
La mère n'aurait pas une si douce main.

Ce n'est pas tout. Sainte-Beuve voulut que ce *Ronsard* eût l'étrenne de la pièce dédiée à Mme Victor Hugo, qui est en tête des *Consolations* :

Oh ! que la vie est longue aux longs jours de l'été !
Et que le temps y pèse à mon cœur attristé (1) !

Et, de même qu'il s'ouvre sur sa dédicace, il voulut aussi qu'il se fermât sur quelques vers de lui. C'est pourquoi, au *verso* du dernier feuillet, on peut lire ces deux strophes empruntées à la pièce fameuse du *Cénacle* :

Parmi vous un génie a grandi sous l'orage
Jeune et fort ; sur son front s'est imprimé l'outrage

(1) Cette pièce figure à la Table des Poèmes, sous la date du 18 mai 1829.

En éclairs radieux ;
Mais il dépose ici son sceptre et le repousse ;
Sa gloire sans rayons se fait aimable et douce
Et rit à tous les yeux.

Oh ! qu'il chante longtemps ! car son luth nous entraîne,
Nous rallie et nous guide, et nous tiendrons l'arène,
Tant qu'il retentira ;
Deux ou trois tours encore, aux sons de la trompette,
Aux éclats de sa voix que tout un chœur répète,
Jéricho tombera.

Et cela est signé et daté : — chose curieuse et unique ! — « Le Comte Joseph Delorme, avril 1829. » En sorte que l'on peut dire que le *Ronsard* de Victor Hugo est plus encore celui de Sainte-Beuve.

Sans compter que l'illustre critique a fait plus que tout le Cénacle réuni pour la gloire du vieux maître de la Pléiade. Quand il sonna le ralliement autour de son œuvre, elle était tombée dans le discrédit le plus honteux depuis deux siècles ; Malherbe, Boileau et toutes les perruques du temps s'étaient assis en rond sur la pierre du sépulcre de Ronsard pour l'empêcher de la soulever. Et cependant quelques-uns ne se gênaient pas pour voler furtivement les plus belles fleurs de son jardin. Sainte-Beuve lui-même, malgré tout son bon sens et toute sa piété, n'avait qu'une demi-confiance dans l'essai de réhabilitation qu'il risqua, en 1828, à

preuve ce beau sonnet, qui terminait sa notice sur Ronsard :

A toi, Ronsard, à toi qu'un sort injurieux
Depuis deux siècles livre au mépris de l'histoire,
J'élève de mes mains l'autel expiatoire
Qui te purifiera d'un arrêt odieux !

Non que jamais j'espère, au trône radieux,
D'où jadis tu régnas, replacer ta mémoire ;
On ne peut de si bas remonter à la gloire,
Vulcain impunément ne tomba point des cieux.

Mais qu'un peu de pitié console au moins tes mânes ;
Que, déchiré longtemps par des rires profanes,
Ton nom, d'abord fameux, recouvre un peu d'honneur ;

Qu'on dise : Il osa trop, mais l'audace était belle ;
Il laissa sans la vaincre une langue rebelle,
Et plus tard de moins grands ont eu plus de bonheur.

La génération de 1830 entendit l'éloquent appel de Sainte-Beuve. Ce n'est pas la pitié qui remit Ronsard en honneur, ce fut la justice, et, depuis, tous les maîtres de la critique, épousant les idées, la manière de voir de l'auteur du *Tableau*, ont fait remonter à la Pléiade les origines de la poésie classique.

Et voilà ce qui fait du *Ronsard* de Victor Hugo un livre à part dans nos fastes littéraires.

Hélas ! après avoir suivi les pénates du grand poète dans les trois ou quatre foyers qu'il eut à

Paris (1), de 1830 à 1852, il fut victime comme eux de nos dissensions civiles. A peine étaient-ils installés rue de la Tour-d'Auvergne, que tous les meubles et objets mobiliers du grand poète furent mis à l'encan. Et jamais le *disjecti membra poetæ* n'eut plus de mélancolie poignante que dans ces circonstances critiques. Exposé d'abord comme tout le reste à la curiosité publique, le 7 juin 1852, le *Ronsard* de Victor Hugo fut adjugé le lendemain pour une bouchée de pain (150 fr.), à M. Charles Giraud, et c'est chez ce bibliophile que, trois semaines plus tard, Jules Janin, qui n'avait pas toujours été exempt de reproches à l'égard de Victor Hugo, écrivit ces mots sur les marges de ce *Ronsard* (p. 456), au-dessous de sept lignes des *Annales* de Tacite : « A la mémoire de notre chantre Victor Hugo, exilé perpétuel, Jules Janin, 2 juillet 1852. » — Ce *perpétuel* n'avait probablement pas dans la pensée de Janin le sens que les événements devaient lui donner, mais (à la distance qui nous sépare de ces jours néfastes) il avait tout l'air d'une prophétie :

Et s'il n'en reste qu'un... !

M. Charles Giraud ne garda pas longtemps sa

(1) Savoir : rue Jean-Goujon, place Royale, rue de l'Isly et rue de la Tour-d'Auvergne.

précieuse acquisition. Comme il n'était pas assez riche pour suffire à ses goûts princiers de collectionneur, il se vit obligé, trois ans après, de se défaire de sa bibliotèque, et le *Ronsard* fut vendu de nouveau, le 14 avril 1855, pour 900 fr., soit 945 fr. avec les frais, à Maxime du Camp, qui se l'était vu disputer par le duc d'Aumale, le comte de Montalivet et Victor Cousin.

Maxime du Camp le garda jusqu'à sa mort (1894) et, comme il aimait à montrer son beau trophée, un érudit de ma connaissance obtint de lui, un jour, la permission de relever toutes les inscriptions qu'il porte sur ses marges. C'est ainsi que j'ai pu, avec le secours d'un autre exemplaire de la même édition qui figure à la Bibliothèque Nationale, sous la cote Y^e 4707, en donner ici une description fidèle. Car, malgré toutes mes recherches, il m'a été impossible de mettre la main sur le possesseur actuel de ce livre historique. Je sais qu'il fut vendu une troisième fois, le 27 avril 1895, à l'hôtel Drouot, par le ministère de Me Delestre assisté de M. Porquet, libraire, avec la collection des livres rares et précieux provenant de la bibliothèque de madame G. D., mais je ne saurais dire à qui, l'acquéreur n'ayant pas voulu qu'on révélât son nom.

Prenons patience : un jour viendra certainement

où ce *Ronsard* sortira de sa cachette. Ce jour-là nous pouvons compter qu'il sera plus disputé que jamais. A moins que son dernier propriétaire, dans une pensée qui lui ferait beaucoup d'honneur, ne le lègue en mourant au Musée Victor-Hugo. C'est là qu'est la vraie place de ce glorieux témoin des grands jours du Romantisme.

CHAPITRE IV

JOSEPH DELORME ET « LES ORIENTALES »

I. — Sainte-Beuve en Angleterre. — Il s'imprègne des lakistes et visite les cathédrales et les galeries de tableaux. — L'amour du gothique chez Lamartine et Victor Hugo. — A son retour Sainte-Beuve soumet un cahier de vers au chef du Cénacle. — Les idées politiques et philosophiques de Sainte-Beuve. — Ses idées sur la femme et l'amour. — Les poésies de *Joseph Delorme*. — Leur originalité propre. — Sainte-Beuve remet en honneur le sonnet cher à la Pléiade. — La Dame des Sonnets de *Joseph Delorme* démasquée. — Elle avait nom Pauline Magnin et était mariée à Charles Gaume. — Sainte-Beuve l'avait rencontrée chez Nodier. — — Les cahiers de vers de Pauline. — Elle ne répond pas aux avances de Sainte-Beuve. — Conséquences de cette attitude.

II. — Le succès de *Joseph Delorme* succédant aux *Orientales*. — La partie critique de l'ouvrage. — Ce que Sainte-Beuve pensait de l'élégie de Chénier et de Lamartine. — Comment il définissait l'alexandrin des derniers classiques. — L'interdiction de *Marion de Lorme*. — Ce qu'il écrivait à ce propos à Lamartine. — L'amitié de Lamartine et de Victor Hugo. — Souvenirs de Victor Pavie. — Villemain lit quelques *Harmonies* à la Sorbonne. — Situation de Sainte-Beuve dans la poésie française en 1830.

I

Quand Sainte-Beuve partit pour l'Angleterre,

au mois d'août 1828, le Cénacle de la rue Notre-Dame-des-Champs était en pleine fermentation littéraire, excité qu'il était par tout le bruit fait autour de *Cromwell* et du *Tableau*.

« Victor, A. de Vigny, É. Deschamps, Sainte-Beuve, A. de Musset, moi, écrivait Paul Foucher à Victor Pavie, nous travaillons tous. Victor est comme une colonne au milieu de tous et nous jette de temps en temps une orientale comme un pavé sur des fourmis (1). »

A première vue, il peut paraître étrange que Sainte-Beuve ait profité de ce moment d'efferves-cence pour s'éloigner de Paris. Mais quand on connaît les raisons qui lui faisaient entreprendre ce petit voyage, on convient sans peine qu'il était plutôt opportun.

(1) Lettre du 5 août 1828, publiée par André Pavie dans ses *Médaillons romantiques*. Dans une autre lettre, du mois de juin de la même année, Paul Foucher écrivait également à V. Pavie qu'Alfred de Musset venait de leur révéler un magnifique talent par une scene dramatique en vers. Nous apprenons ainsi que *Don Paez* remonte au printemps de 1828. Mais ce n'était pas la première composition du jeune poète. Sainte-Beuve rapporte qu'un matin de l'année 1828 Musset vint le voir et lui dit : « Vous avez hier récité des vers, eh bien, j'en fais, moi aussi, et je viens vous en dire. » Et il lui récita de charmants vers un peu dans le goût d'André Chénier. Sainte-Beuve s'empressa de faire part à Victor Hugo de cette heureuse recrue poétique. « On lui demanda désormais des vers à lui-même et c'est alors que nous lui vimes faire ses charmantes pieces de *l'Andalouse* et du *Depart pour la Chasse* (*le Lever* de ses premières Poésies). »

(Sainte-Beuve, *Souvenirs et Indiscrétions*, p. 37.)

D'abord le *Tableau* ne représentait que la première moitié de la tâche qu'il s'était imposée, et c'était la partie la plus ingrate, puisqu'elle était exclusivement critique. Il avait hâte d'aborder la seconde qui, dans sa pensée, devait lui faire une place à part entre les poètes de l'Ecole romantique.

On savait déjà, par les quelques pièces qu'il avait lues chez Victor Hugo, que sa muse ne ressemblait à aucune autre. Trop intelligent pour se mesurer dans l'ode héroïque, l'élégie méditative et le poème philosophique avec Hugo, Lamartine et Vigny, il s'était dit qu'il y avait une place à prendre dans le genre familier et intime où avaient excellé les lakistes anglais, et le succès du beau sonnet qu'il avait dédié aux mânes de Ronsard l'avait déterminé à cultiver de préférence cette forme de poème, chère aux poètes de la Pléiade.

C'est donc principalement en vue de s'imprégner de l'atmosphère de Wordsworth, Keats, Southey, Coleridge, Kirke White et les autres, que Sainte-Beuve alla passer une quinzaine de jours en Angleterre.

Il faut le remercier d'avoir fait ce petit voyage, car, sans les deux lettres qu'il adressa de Londres et d'Oxford à Victor Hugo, nous ne saurions pas

tout ce qu'il lui devait en 1828, et dans l'une il confesse avec joie qu'avant de le connaître il était un barbare. « Une cathédrale était pour moi, dit-il, une énigme dont je ne cherchais pas le mot, et le plus beau tableau ne me semblait qu'une idée que j'évaluais à la *gens de lettres.* »

Cela nous donne un aperçu des conversations qui se tenaient rue Notre-Dame-des-Champs. On y causait de tout, on y bâtissait des théories jusque sur les fossiles et les pierres de Carnac sur lesquelles je ne serais pas fâché d'avoir l'opinion d'Hugo, car on se demande encore qui les a dressées là et à quoi elles servaient au juste (1). Mais on pense bien que les conversations roulaient surtout sur les cathédrales. Victor Hugo, que Nodier appelait le démon Ogive, ne parlait que de portails, de nefs et de flèches gothiques, depuis qu'il s'était mis en tête d'écrire un roman sur Notre-Dame de Paris (2). Et il faut croire que Sainte-Beuve s'inté-

(1) Hugo, disait Gustave Planche, croit tout savoir par intuition. Je le trouvai un jour, lui et ses amis, bâtissant des théories sur les fossiles. (*Souvenirs de Juste Olivier*, p. 16.)

(2) Mais là comme ailleurs il avait été devancé par Lamartine qui, dès 1822, pendant un voyage qu'il fit en Angleterre, écrivait à Aymon de Virieu :

« Ce pays est superbe et mérite un et plusieurs voyages. C'est là que Mlle Fanny verrait réalisées ses plus riches conceptions gothiques. Ce gothique vit encore pleinement partout dans les campagnes. J'en ai pris la passion, la manie, la rage. Je vois que c'est le seul genre qui supporte notre médiocrité. Garde-toi au nom du sens commun,

ressait à ces propos d'art et d'archéologie, puisque dans ses deux lettres d'Angleterre il n'est question que des galeries de tableaux du comte d'Harcourt et du duc de Marlborough, et des cathédrales de Winchester, de Saint-Paul, de Salisbury, de Westminster-Abbey, de la chapelle du collège de Christ-Church, à Oxford, sans parler des églises de Rouen qui l'ont émerveillé.

Et il n'admirait pas seulement pour lui, il admirait aussi à l'intention de celui qui avait fait son éducation artistique, à preuve cette gracieuse idée qui lui vint en regardant les vitraux de Westminster : « Ces peintures à tout moment brisées par les carreaux me font l'effet de vos petites ballades à tout moment brisées par le rythme de vos bas-reliefs gothiques que j'appellerai plus volontiers vos *vitraux gothiques* (1). »

de toucher à Pupetières dans un autre esprit. *Souviens-toi de ces paroles :* je suis au désespoir d'avoir mis une pierre à Saint-Point avant d'avoir ouvert les yeux à cette nouvelle lumière; je me repens de ce que j'ai fait, et je vais finir dans un meilleur sens. Si tu veux, je te rapporterai d'ici une centaine de plans divers qui te donneront la clef de tout ce qu'on peut faire dans ce style du beau goût et de la médiocrité. » (*Corresp.*, t. II, p. 220.)

Et la première chose que Lamartine fit à son retour fut « d'attacher à la façade principale de son manoir une galerie massive de pierres sculptées sur le modèle des vieilles balustrades gothiques d'Oxford. » (*Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, p. 14.)

Cette galerie gothique était posée, lorsque Victor Hugo et Charles Nodier furent les hôtes de Lamartine à Saint-Point, en 1825.

(1) *Revue de Paris*, du 15 décembre 1904.

Il n'y avait qu'un poète qui pût faire cette remarque.

Aussi bien, à son retour à Paris, Sainte-Beuve, qui n'avait pas de temps à perdre et rimait à présent sans discontinuer, communiqua à Victor Hugo un cahier de poésies manuscrites en lui demandant son avis par le billet suivant :

« Lisez, mon cher ami, ces quelques misérables pages. Tâchez de vous mettre à la place de celui qui les écrit pour les comprendre et les excuser. Si vous croyez franchement qu'il n'y ait pas scrupule et honte à dévoiler ainsi des nudités d'âme, dites-le moi, et je les livrerai au public, ne serait-ce que pour me donner le plaisir d'une sensation nouvelle. Si vous y voyez inconvénient et ridicule, dites-le moi aussi franchement et j'enfouirai vite sous clef toutes ces confidences perdues entre vous et moi.

« Toujours à vous,

« SAINTE-BEUVE (1). »

De quelles nudités d'âme voulait-il parler ? Quels cris de passion, quels gémissements de chair meurtrie étaient susceptibles de scandaliser le jeune confident de ses élucubrations poétiques ? Certes, les

(1) *Revue de Paris*, du 15 décembre 1904.

idées philosophiques de Joseph Delorme — car c'est de lui qu'il s'agissait — étaient aux antipodes de celles de Victor Hugo. Sans être athée comme l'étaient certains rédacteurs du *Globe*, Sainte-Beuve était alors franchement matérialiste. Il était aussi quelque peu républicain. Cela détonnait et choquait dans un milieu catholique et royaliste comme la maison de Victor Hugo, mais on sait de reste que le catholicisme du jeune poète n'était que de surface et que son royalisme n'était qu'une affaire de mode et d'intérêt. Hugo, chez qui déjà l'art primait tout, se souciait donc assez peu des idées philosophiques de Sainte-Beuve.

Quant à ses idées sur la femme et l'amour, qui tiennent une si grande place dans *Joseph Delorme*, pourquoi l'auraient-elles offusqué ? Tout le monde n'a pas la chance de rencontrer à dix-huit ans la femme de son rêve et de posséder à vingt ans

> Sur sa table un lait pur, dans son lit un œil noir.

Sous ce rapport, Victor Hugo ne pouvait que plaindre son ami et se « mettre à sa place ». Que Sainte-Beuve n'eût encore inspiré aucune passion, cela ne le surprenait qu'à moitié. D'abord il ne payait pas de mine : il était petit, légèrement voûté, mal habillé, il avait les cheveux roux, la figure

rougeaude, l'air empêtré d'un jeune scholar frais émoulu du séminaire. Cela ne plaît guère à première vue. Il fallait que Sainte-Beuve fît cercle et s'animât dans la conversation pour qu'on l'appréciât à son juste mérite et qu'il devînt très séduisant. Or, en 1828, c'est à peine s'il allait dans le monde. On le rencontrait quelquefois chez Nodier, causant, pendant que l'on dansait, avec une jolie femme — car il avait bon goût et ne s'attaquait point aux laiderons. Tout le reste du temps, il le passait auprès de sa mère qui l'avait élevé comme une fille, ou bien encore, au foyer de Victor Hugo. Où donc aurait-il appris l'art d'aimer et de se faire aimer? Hélas! ce n'était que dans les livres, dans la société dangereuse de René, de Werther, d'Obermann, d'Adolphe, de Jean-Jacques et de saint Augustin — celui des *Confessions*, bien entendu. Je ne compte pas, en effet, les vulgaires passades avec les filles du quartier qui l'avaient déniaisé... Dès lors, quoi d'étonnant que par instants son cœur ait battu et sa chair crié à l'aspect des tourtereaux qu'il rencontrait sur son chemin ? Le ménage seul de Victor Hugo n'avait-il pas non plus de quoi le rendre jaloux ?

Et voilà comment ses lectures romanesques, sa philosophie matérialiste, sa jeunesse déshéritée lui

avaient inspiré des poésies plutôt malsaines. Mais il n'y avait pas que cela dans les « misérables pages » de *Joseph Delorme* ; il y avait un talent, un art qui n'étaient plus d'un écolier, et des vers qui ne devaient rien à personne. Quoi de plus pimpant, de plus léger, par exemple, que les stances *A la Rime*, où Sainte-Beuve la compare tour à tour à l'écho, à l'éperon, à l'agrafe, à l'anneau, à la clef, à une fée ? Quoi de plus original dans sa bizarrerie voulue que la pièce des *Rayons jaunes* ? de plus touchant que le regard amical donné à Lamartine ? de plus glorieux pour le Cénacle que les strophes de ce nom où Sainte-Beuve salue sur le mode dithyrambique ses principaux camarades, Hugo, Vigny et Boulanger ? Quoi de plus neuf surtout que cette guirlande de sonnets, imités de Wordsworth et de Keats, où Joseph Delorme se flatte de rajeunir le petit poème que

> Du Bellay, le premier, apporta de Florence (1) ?...

Il avait raison de s'enorgueillir de cette prouesse, car le sonnet fut vraiment son apport personnel

(1) Ce n'est pas tout à fait exact, puisque Mellin de Saint-Gelais fit des sonnets avant Joachim du Bellay, et que le sonnet n'est pas d'origine italienne. Mais on croyait alors qu'il était de l'invention de Pétrarque, et l'on s'accorde à reconnaître que personne, au XVIe siècle, n'y excella comme J. du Bellay.

dans la métrique de 1830, et il le mania avec une aisance, une grâce, une maîtrise, que peu de poètes contemporains ont égalée. Soulary, pour qui Sainte-Beuve avait une estime particulière, disait que le sonnet était « le microcosme de la littérature » et qu'il l'aimait « pour le peu d'embarras qu'il donne et le peu de place qu'il tient (1) ». Ce n'était pas pour cela que les poètes de la Renaissance l'avaient choisi et le cultivèrent avec tant de soin. Je ne crois pas non plus que Sainte-Beuve, en le restaurant, n'y ait vu qu'un article de curiosité tout juste bon à occuper ses rares loisirs. Il y vit plutôt un objet d'art que l'on doit ciseler amoureusement et d'après une règle fixe, car la coupe de ses sonnets ne varie guère. C'est du moins ainsi que le comprenait Antoine de Latour, précepteur du duc de Monpensier, quand il donnait Sainte-Beuve en exemple à Guttinguer, qui se permettait de faire des sonnets dont les tercets rimaient à sa fantaisie (2).

(1) Lettre inédite adressée à M. Paulin, le 5 mai 1863.

(2) « Voici la règle, disait Latour : au premier tercet deux rimes masculines ou féminines, rimant ensemble, puis une troisième masculine ou féminine, selon que les deux autres seront l'une ou l'autre. Ce troisième vers doit rimer avec le troisième du second tercet, ou mieux avec le second. Dans ce dernier cas, c'est le plus fréquent, le premier vers du second tercet rime avec le troisième ; dans l'autre cas, les deux premiers vers de ce second tercet riment ensemble, et alors les deux troisièmes vers ont la même rime... est-ce clair ? J'ai bien peur que non. Alors, cher monsieur, tout romanti-

On peut tout mettre et tout dire dans un sonnet. Joachim du Bellay avait trouvé moyen d'en élargir le cadre et d'en faire un instrument satirique de premier ordre. — Sainte-Beuve y fit entrer tout un petit roman d'amour dont je n'ai percé le mystère que dans ces derniers temps.

Ouvrez les *Poésies de Joseph Delorme ;* immédiatement après la pièce intitulée *Bonheur champêtre*, il y a deux sonnets, et puis une *Causerie au bal*, adressés à une dame qui n'est désignée que par trois étoiles et qui a intrigué bien des gens depuis 1829. Quelle était cette dame, et où Sainte-Beuve l'avait-il rencontrée? Elle se nommait Jeanne-Pierrette-Pauline Magnin et était née en 1805 à Besançon, où son père occupait un gros emploi à

que que vous êtes, vous avez un Boileau. Il y a, à la fin du volume un ou deux mauvais sonnets, voyez ; mais à quoi bon vous parler de Boileau? Vous avez *les Consolations* (de Sainte-Beuve). *Prends et lis.* Cette méprise dans vos sonnets ôte toute harmonie au dernier tercet, et même ôte toute grâce à la conclusion qui doit toujours surprendre ou doucement retenir le lecteur, mais c'est la moindre des choses que de réparer cela. Ces vers sont charmants et m'enchantent. Ce sont tout simplement comme de jolis officiers de marine qui ont le petit sabre, au lieu du poignard, est-ce que pour cela les officiers seraient moins bons à l'abordage? Allons, une petite demi-heure de travail, vous aurez fait deux chefs-d'œuvre faciles, ou sinon je le ferai, je vous en avertis ; je ne veux pas que votre œuvre reste comme cet arc de triomphe qui n'a encore que des bas-reliefs et point de trophée à la cime. J'attends le couronnement de vos sonnets. J'attends aussi le troisième, mais je le veux exact. *Un sonnet sans défaut*, etc. » (Lettre inédite tirée des papiers d'Ulric Guttinguer.)

la préfecture. Je crois même qu'il fut chargé de la surveillance de Toussaint-Louverture, quand il fut interné au fort de Joux. A l'époque dont je parle, Pauline Magnin était mariée à Charles-Aimé Gaume, fils aîné de l'ancien aide-de-camp de Pichegru, et elle habitait à Paris, rue Saint-Louis-en-l'Ile, à deux pas de l'Arsenal (1). Elle allait même assez souvent chez Nodier, son compatriote, et c'est-là que Sainte-Beuve la vit pour la première fois. C'était une jolie femme à l'âme sentimentale, très éprise de poésie, si j'en juge par les cahiers de vers qu'elle a laissés (2), mais pas du tout romanesque. Je ne suis donc pas surpris qu'elle n'ait pas répondu aux avances de Sainte-Beuve. Pourtant il ne lui demandait pas grand'chose, à en croire son premier sonnet :

Oh ! laissez-vous aimer !... ce n'est pas un retour,
Ce n'est pas un aveu que mon ardeur réclame ;
Ce n'est pas de verser mon âme dans votre âme,
Ni de vous enivrer des langueurs de l'amour ;

Ce n'est pas d'enlacer en mes bras le contour
De ces bras, de ce sein ; d'embraser de ma flamme
Ces lèvres de corail si fraîches : non, Madame,
Mon feu pour vous est pur, aussi pur que le jour.

(1) Mme Gaume, qui dans la suite habita longtemps à Versailles, est morte à Ornans, pays de Courbet, le 21 janvier 1870.

(2) Ces cahiers manuscrits, qui sont aujourd'hui en la possession de Mme Marie Daguet, sa cousine, sont remplis de vers qu'elle

Mais seulement, le soir, vous parler à la fête,
Et tout bas, bien longtemps, vers vous penchant la tête,
Murmurer de ces riens qui vous savent charmer :

Voir vos yeux indulgents plus mollement reluire :
Puis prendre votre main, et, courant, vous conduire
A la danse légère... Oh laissez-vous aimer !

Tout le cœur de Sainte-Beuve tient dans ces quatorze vers ; ou plutôt toute sa manière de courtiser celles qu'il désirait. Il n'avait pas en amour la belle audace qui fait les heureux ; il n'emportait pas les places d'assaut. Non, il procédait lentement, par des travaux d'approche plus ou moins couverts ; il essayait de prendre la femme en dessous, sachant que le désir naît aussi bien d'une flamme timide que d'un feu dévorant. Car Sainte-Beuve, tout vicieux qu'il était au fond, était, en paroles et en action, un chaste et un timide. Il n'avait pas été élevé pour rien sous les jupons de sa mère et de sa tante ; en un mot il était femme et, comme la femme, il laissait sous-entendre, plus qu'il n'exprimait, les secrètes pensées de son cœur. Il écrivait un jour à Guttinguer à propos de son roman d'*Arthur* qu'il avait lu en manuscrit : « Je ne critique qu'un point, c'est l'endroit de la

avait copiés après les avoir entendu dire à l'Arsenal : il y en a de Lamartine, de Victor Hugo, de H. de Latouche, de Sainte-Beuve, de Dumas, de Fontaney, de Mme Mennessier-Nodier, etc.

corruption de l'enfant qu'on met à coucher avec un autre. Oh ! jamais de ces choses-là, un mot au plus pour indiquer l'enfance flétrie, mais il faudrait redoubler les voiles et l'ombre (1) ! »

Eh bien, Sainte-Beuve avait pour la femme le même respect pudique que pour l'enfant, et je ne suis pas étonné qu'il en ait séduit plus d'une avec ses airs de petit saint Jean. Mais il en est d'autres qui ne s'y laissèrent pas prendre. La plus noble de celles-là — j'ai nommé Mme d'Arbouville — voulut bien par amour, et parce qu'elle était sûre d'elle, errer pendant des années avec lui sur le bord du précipice, mais elle se refusa toujours à commettre la faute d'Eloa. Et il ne l'en aima pas moins, au contraire.

A quel sentiment Mme Pauline Gaume obéit-elle, pour ne pas vouloir mordre à la pomme que Sainte-Beuve lui tendait d'une main si engageante et si douce? C'est un secret qu'elle a emporté avec elle. Mais les vers suivants laissent supposer qu'elle avait peur de se compromettre au petit jeu qu'on lui proposait.

Madame, il est donc vrai, vous n'avez pas voulu,
Vous n'avez pas voulu comprendre mon doux rêve :
Votre voix m'a glacé d'une parole brève,
Et vos regards distraits dans mes yeux ont mal lu.

(1) Lettre inédite tirée des papiers de Guttinguer.

Madame, il m'est cruel de vous avoir déplu :
Tout mon espoir s'éteint, et mon malheur s'achève ;
Mais vous, qu'en votre cœur nul regret ne s'élève,
Ne dites pas : « Peut-être il aurait mieux valu. »

Croyez avoir bien fait ; et, si, pour quelque peine,
Vous pleurez, que ce soit pour un peigne d'ébène,
Pour un bouquet perdu, pour un ruban gâté !

Ne connaissez jamais de peine plus amère ;
Que votre enfant vermeil (1) joue à votre côté,
Et pleure seulement de voir pleurer sa mère.

Peut-être que plus tard, quand survinrent les premières désillusions, et il paraît qu'elle en connut de cruelles, Pauline Gaume aurait écouté Sainte-Beuve d'une oreille plus complaisante. Je trouve au bas d'une page d'un de ces cahiers cette pensée de Nodier qui donne effectivement à réfléchir : « Il ne faut désespérer de rien pour ceux qui n'ont pas aimé, leur existence a un complément à recevoir, et un complément qui fait souvent la destinée de tout le reste. » Et dans *les Pensées d'août*, qui parurent en 1837, il y a une pièce de vers dédiée *à la Dame des sonnets de Joseph Delorme*, qui prouve que Sainte-Beuve ne lui était pas indifférent (2).

(1) Cet enfant est devenu le général Gaume.

(2) Elle lui avait, en effet, demandé des vers, après des années de silence, et il lui avait répondu :

Pourquoi, quand tout a fui, quand la fleur éphémère
A séché dès longtemps sur cette ronce amère,

Mais, en 1829, Mme Gaume était encore sous le charme de la lune de miel, et son « petit enfant » suffisait à son bonheur.

Or, voyez pourtant quelles auraient pu être les conséquences de cette amitié, si Pauline Gaume l'avait voulu ! Comme il nous a dit un jour qu'il ne rimait alors que pour se faire aimer (1), il est probable que Sainte-Beuve n'aurait pas écrit *les Consolations*, ou bien la Muse qui les inspira eût été Pauline au lieu d'être Adèle. Et dans ce cas les beaux yeux de la madone du Cénacle n'auraient pas allumé la guerre que l'on sait entre ses deux principaux fondateurs.

II

Et donc, après avoir lu avec toute l'attention qu'ils méritaient les extraits de *Joseph Delorme*

Pourquoi la remuer, chaste souffle des bois ?
Pourquoi, quand tout le cœur a sa fatigue obscure,
Pourquoi redemander, onde joyeuse et pure,
Qu'on se mire encore une fois ?

Ah ! s'il repasse un soir à ces rives de Seine,
Celui dont l'œil cherchait quelque étoile incertaine,
Il se dit qu'autre part, aux bords qu'on souhaitait,
L'astre luit, que la brise est fraîche, l'onde heureuse,
Comme au mois des lilas la famille amoureuse...
Il le sait, et se tait !

(1) Suite de *Joseph Delorme*, p. 282, poésie dédiée à Marie de Solms (Mme Ratazzi).

que Sainte-Beuve lui avait soumis, Victor Hugo fut d'avis qu'ils pouvaient être publiés. Et le volume parut deux mois après *les Orientales* (1), juste à temps pour reposer les vrais amis de la poésie de l'éclat fulgurant de ce chef-d'œuvre de l'art pour l'art. Car c'est ici que s'affirma pour la première fois la théorie que les Jeunes-France, les bousingots et leur suite devaient pousser jusqu'à son extrême limite, à savoir que le sujet d'un livre ou d'un tableau n'a aucune importance, que tout l'intérêt d'une œuvre d'art est dans la facture (2).

Le contraste entre les deux ouvrages ne pouvait être plus saillant. D'un côté, des tableaux à la Delacroix, larges, fougueux, rutilants, comme *le Feu du ciel*, *les Têtes du Sérail*, *Mazeppa*, *les Djinns*, *Navarin*, tableaux faits pour plaire surtout aux artistes amis de la couleur. De l'autre, des peintures quasi lavées d'analyse sentimentale et des

(1) *Le Globe* du 17 janvier 1829 annonçait que *les Orientales* seraient mises en vente le lundi 19, chez Gosselin et Bossange, 1 vol. in-8, prix : 9 fr. *Joseph Delorme* parut au mois de mars suivant.

(2) « *Les Orientales*, disait Sainte-Beuve (et ici il convient comme toujours de tenir compte de son opinion de derrière la tête), *les Orientales* sont en quelque sorte, l'architecture gothique du XVe siècle, de Victor Hugo ; comme elle ornées, amusantes, épanouies. Nulles poésies ne caractérisent plus brillamment le clair intervalle où elles sont nées, précisément par cet oubli où elles le laissent, par le désintéressement du fond, la fantaisie libre et courante, la curiosité du style, et ce trône merveilleux dressé à l'art pur. » (*Portraits contemporains*, article Hugo, p. 414.)

paysages d'une petite dimension dans un style gris, avec, par-ci par là, des détails familiers, pittoresques et des mots surannés empruntés au vocabulaire du XVIe siècle.

Joseph Delorme plut beaucoup comme note nouvelle dans le concert poétique, si l'on s'en rapporte aux journaux et aux correspondances du temps(1). Je m'étonne seulement que personne n'ait eu la curiosité de se demander pourquoi Sainte-Beuve avait pris, je ne dis pas le masque, car c'était un excellent moyen d'intriguer le commun des lecteurs, mais le nom de Joseph Delorme. Dans une œuvre d'imagination le titre n'est jamais sans intérêt, mais pour un qui s'explique tout naturellement combien d'autres, et c'est le cas de la plupart des livres romantiques, ne sont que des rébus. On comprend le titre des *Orientales* : il était tout indiqué par le ton général et le caractère du livre (2).

(1) Il eut aussi sa parodie dans un livre publié par A. Jay en 1830 sous le titre : *la Conversion d'un romantique, manuscrit de Jacques Delorme*, suivi de deux lettres sur la littérature du siècle et d'un essai sur l'éloquence politique en France.

(2) Ce n'est pourtant pas ce que pensait Hugo. « Où est l'opportunité de ce livre? disait-il dans la préface. A quoi rime l'Orient? Il répondra qu'il n'en sait rien, que c'est une idée qui lui a pris; et qui lui a pris d'une façon assez ridicule, l'été passé, en allant voir coucher le soleil ». — Il aurait mieux fait de dire, mais il ne le pouvait pas, que le succès des *Messéniennes* l'empêchait de dormir et qu'en écrivant *les Orientales* il rêvait d'éclipser Casimir Delavigne, ce à quoi il réussit d'ailleurs. Il est inutile d'ajouter que pour

Mais *les Feuilles d'Automne*, qui devaient les suivre ? Si le titre est joli, il ne cadre guère avec l'âge du poète et les sujets du recueil. Où donc Hugo l'avait-il pris ? J'ouvre sa *Correspondance* et je lis dans une lettre de lui à Victor Pavie, en date du 17 mars 1827 :

« J'ai chargé mon libraire de vous envoyer cette *Ode à la Colonne*, qui ne vaut pas ce seul vers [de vous] :

> C'était une feuille d'automne.

Pavie s'est-il jamais douté que le titre des *Feuilles d'Automne* était sorti de cette réminiscence ?

Quant au titre de *Joseph Delorme*, je ne crois pas me tromper en disant que Sainte-Beuve l'emprunta au drame même que Victor Hugo était sur le point de commencer. *Marion de Lorme*, *Joseph Delorme!* c'est à peine si l'orthographe variait d'un nom à l'autre, encore Sainte-Beuve écrivait-il le nom propre de Marion comme celui de Joseph, sans la particule.

Quoi qu'il en soit, le volume eut beaucoup de succès auprès des femmes ; j'en sais au moins deux

écrire ce livre il avait lu tous les recueils des *Chants populaires de la Grèce*, depuis celui de Fauriel jusqu'aux *Chants héroïques des Montagnards et Matelots grecs*, traduits en vers français par Népomucène Lemercier, Paris, Urbain Canel, 1824.

qui auraient voulu pouvoir consoler ce pauvre « Werther carabin », comme disait Guizot. Il n'en eut pas moins dans le monde littéraire à cause des *Pensées* que Sainte-Beuve avait mises à la suite de ses *Poésies*. Et cela se comprend. Dans ces pensées, dont beaucoup lui étaient venues de l'impatience avec laquelle il entendait certains « critiques voisins et amis » (du *Globe*) harceler de leurs objections l'école poétique nouvelle, Sainte-Beuve accentuait encore le programme qu'il avait déjà tracé dans son *Tableau* et se faisait résolument le champion des idées romantiques.

Après avoir établi, par exemple, que les poètes du Cénacle se rattachaient à travers l'œuvre d'André Chénier à la Pléiade, il répondait à ceux qui leur opposaient Lamartine, sous prétexte qu'il était parvenu à rendre tout ce qu'il y a de plus rêveur et de plus insaisissable dans l'âme humaine, sans que la facture du vers de Racine se fût modifiée sous sa main :

« Sans doute Lamartine ne suit pas la manière de Chénier, qu'il connaissait à peine, mais soutenir qu'il suit la manière de Racine et de J.-J. Rousseau parce qu'on ne rencontre chez lui qu'un assez petit nombre de coupes et d'enjambements, c'est ignorer qu'il y a d'autres éléments intégrants de la forme

poétique, lesquels, pour être plus mobiles et plus fluides, ne sont pas moins distinctifs et réels... »

Et pour se faire mieux comprendre, il ajoutait :

« Qu'a été jusqu'à ce jour l'élégie en France ? Je laisse Marot, Ronsard et, dans le siècle suivant, Pellisson et Mme de la Suze. Parny a eu de son temps la réputation de *Tibulle français*, mais pour qui le relit aujourd'hui sans prétention, son élégie, faible, élégante et assez vive, manque tout à fait de profondeur dans le sentiment et de couleur dans le style ; ce n'est bien souvent qu'une épigramme ou un madrigal. Lebrun-Pindare est frappé de sécheresse et d'érudition. Restent donc, pour créateurs de l'élégie parmi nous, André Chénier et Lamartine. Ce dernier, en peignant la nature à grands traits et par masses, en s'attachant de préférence aux vastes bruits, aux grandes herbes, aux larges feuillages, et en jetant au milieu de cette scène indéfinie, et sous ces horizons immenses, tout ce qu'il y a de plus tendre et de plus religieux dans la mélancolie humaine, a obtenu du premier coup des effets d'une simplicité sublime, et a fait une fois pour toutes ce qui n'était qu'une seule fois possible. Le genre d'élégie créé par Lamartine a été clos par lui ; lui seul a le droit et la puissance de s'y aventurer encore : quiconque voudrait

s'essayer dans le genre serait réduit à imiter le maître. Ce qui reste possible dans l'élégie, c'est quelque chose de moins haut et de plus circonscrit, ce sont des sentiments moins généraux encadrés dans une nature plus détaillée. On rentre alors dans le genre d'élégie d'André Chénier... »

Tout cela était marqué au coin du bon sens et de la raison.

Et chemin faisant, Sainte-Beuve trouvait des formules charmantes et tout à fait réussies pour souligner les différences de forme et de facture qui existaient entre le vers classique de l'école de Delille et le vers romantique de l'école nouvelle. Il disait :

« — Le vers français, l'alexandrin (tel qu'on l'avait fait en dernier lieu), ressemble assez à une paire de pincettes, brillantes et dorées, mais droites et roides : il ne peut fouiller dans les recoins. »

« — Nos vers modernes sont un peu coupés et *articulés* à la manière des insectes, mais comme eux, ils ont des ailes. »

Et tout de suite, à l'appui de son dire, il citait des vers de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, d'Émile Deschamps, de Paul Foucher, de tous les camarades. Mais il revenait toujours à Lamartine

pour qui il avait un faible (1) et qui répondit à ses gracieuses et poétiques avances par la très belle épître qu'il inséra un an après dans ses *Harmonies*.

On connaît la lettre par laquelle Sainte-Beuve l'en remercia, mais on n'a pas fait attention, quoique la chose en vaille la peine, au paragraphe de cette lettre qui a trait à l'interdiction de *Marion de Lorme*. Il paraît que Lamartine n'avait pas compris la conduite de Victor Hugo dans cette circonstance envers le gouvernement ; or, comme Sainte-Beuve craignait qu'une fausse interprétation des faits ne nuisît à l'amitié que les deux grands poètes avaient l'un pour l'autre, il avait gentiment pris les devants et écrit à Lamartine :

« J'ai été, comme vous, bien étourdi du changement politique (2) qui remet en question ce qui semblait si bien jugé pour tous les cœurs honnêtes et sensés. Cela est affligeant pour tout le monde, et pour les arts, et les poètes encore plus directement peut-être. Qu'y faire ? — Vous semblez fâché d'avoir vu le nom de Victor mêlé à tout cela. Il n'a pas tenu à lui de l'éviter (3). Il avait fait sa pièce de *Marion Delorme* dans un esprit très pacifique et

(1) Au su même de Victor Hugo, qui lui disait souvent : « Je sais bien que vous aimez mieux Lamartine que moi. »

(2) M. de Polignac venait de remplacer M. de Martignac.

(3) Edmond Biré ne connaissait probablement pas cette lettre de

uniquement littéraire ; M. de Martignac, qui se sentait peu sûr de sa place, et qui craignait les moindres occasions de donner prise à la cour contre lui, vit quelques inconvénients à la représentation et n'osa l'autoriser, sans cependant l'interdire. Sur ces entrefaites, il tomba ; M. de la Bourdonnaye vint, qui déclara nettement à Victor que la pièce ne serait pas jouée, mais lui offrit tous les dommages possibles, particulièrement une *position politique* au Conseil d'Etat et une place *dans l'administration*. Victor dit que pour le moment il n'était qu'un poète, et qu'il n'entrait pas dans ses idées d'aborder si vite un rôle politique, surtout ne partageant pas les principes de la nouvelle administration. Le lendemain, et quand il croyait tout fini par son refus, il reçut un brevet qui portait à six mille francs sa pension de deux mille francs du ministère de l'Intérieur ; il répondit par un refus très respectueux, que sa pension de deux mille francs qu'il avait reçue sans l'avoir demandée et conjointement avec son *noble ami M. de Lamartine*, pension qui lui était précieuse surtout comme gage

Sainte-Beuve quand il écrivit son *Victor Hugo avant 1830*, car il a accusé le poète de *Marion de Lorme* d'avoir enflé le chiffre de l'offre de l'indemnité royale, et au lieu des 4.000 fr. avoués par Victor Hugo, nous apprenons d'une source sûre que cette offre était de six mille.

des bontés du roi, lui suffisait, et qu'il suppliait le roi de le laisser dans la situation où ses dernières bontés l'étaient venu chercher. Voilà le fond de l'affaire ; il n'y a mis que l'indispensable, ce qu'il se devait comme homme de conscience et d'honneur; le reste est du fait des journaux qui, comme vous le dites si bien, salissent tout ce qu'ils touchent... (1). »

Cette lettre prouve que Sainte-Beuve était, en 1829, un lien — et quelque chose de plus — entre les poètes qui jouissaient de la faveur publique, qu'ils fissent ou non partie du Cénacle. Or, Lamartine ne voulut jamais en être. Non qu'il fût jaloux des lauriers de Victor Hugo ; outre que sa réputation était alors bien supérieure à la sienne, et que la jalousie n'effleura jamais sa grande âme, il n'avait aucun goût pour les groupes, en littérature comme en politique, et préférait vivre en marge et un peu à distance, sachant que la solitude et l'éloignement, bien loin de nuire au poète, ajoutent encore à son prestige (2). Cela ne l'empêchait pas d'ailleurs

(1) *Lettres à Lamartine* (1893), p. 75.

(2) A ce sujet, Sainte-Beuve écrivait de Rouen à Victor Hugo le 7 mai 1830 :

« Je voudrais vous voir mieux, plus cordialement que vous n'êtes, Lamartine et vous ; cela ne tient pas à vous, je le sais, mais, je vous en prie, ne relevez pas trop des riens sans importance, allez au fonds et quel fond que le sien ! » (*Revue de Paris*, du 15 décembre 1904.)

d'être en correspondance suivie avec Victor Hugo, d'échanger avec lui des vers, et de le visiter et de s'asseoir familièrement à sa table chaque fois qu'il venait à Paris.

Justement il y vint au printemps de 1830, pour sa réception à l'Académie-Française et la publication de ses *Harmonies*, et voici ce que je lis à cette occasion dans les *Souvenirs* de Victor Pavie :

« J'entre un matin chez Hugo. Je le trouve à table, vis-à-vis d'un convive jeune encore, bien qu'aux cheveux grisonnants déjà sur un front largement modelé et dans les plus heureuses proportions avec les traits harmonieux de son visage. Le port élevé de sa tête, la fermeté de son maintien, la coupe de sa redingote nouée d'un ruban rouge, attestaient en lui une noble race et des habitudes militaires. Je regardais, j'écoutais. La poésie était en jeu et les interlocuteurs en cause ; ils paraissaient se faire réciproquement les honneurs d'une couronne suspendue sur leur tête, et que nul des deux ne voulait accepter de la générosité de l'autre.

« — Entre nous, mon ami, disait à l'aîné le plus jeune, ni méprise, ni déguisement. Si la France consultée avait à proclamer son poète…

« A ces mots je bondis sur ma chaise, et me trouvai debout, effaré et tremblant devant quelqu'un

qui ne ressemblait, en vérité, guère au voyageur de Rambouillet.

« — Eh bien, oui, s'écria Victor Hugo, vous le tenez. Serrez-lui donc la main à ce Lamartine tant souhaité. »

Quelques jours après Sainte-Beuve accompagnait Lamartine à la séance de la Sorbonne où Villemain lut quelques-unes de ses *Harmonies*, aux applaudissements d'un public enthousiaste.

A ce moment Sainte-Beuve occupait dans la littérature française une situation des plus enviables. Non seulement, en effet, il était regardé par la jeune École comme le premier critique de son temps, mais on le mettait déjà, comme poète, sur le même rang qu'Alfred de Vigny, qui venait de publier la seconde édition de ses *Poèmes*.

CHAPITRE V

PRÉFACES ET LECTURES

I. — A propos du monument de Stendhal. — Son livre sur *Racine et Shakespeare*. — Devancé sur la question des unités de temps et de lieu par Manzoni, Schlegel, Gœthe et Charles Nodier. — Le *plaisir épique* et le *plaisir dramatique*. — Stendhal ennemi de l'alexandrin. — Les mots propres dans la versification classique. — Stendhal voulait les tragédies nationales en prose. — Opinion d'Alfred de Vigny sur la tragédie *faux antique* de Racine. — Comment il entendait le drame. — Lettre inédite de Casimir Delavigne sur le classique et le romantique. — Stendhal et Victor Hugo. — Ils se rencontrent chez Mérimée, mais ne se disent rien. — Propos désobligeants du premier sur le second. — Victor Hugo répond à Stendhal dans la préface de *Cromwell*. — Stendhal applaudit quand même au succès d'*Hernani*.

II. — La préface de *Cromwell* comparée à *la Deffence et illustration* de Joachim du Bellay. — La théorie relative à l'introduction du *laid* et du *grotesque* dans les arts. — Le grotesque et le sublime dans Arioste, Cervantès et Rabelais. — La préface de *Cromwell* jugée par Boulay-Paty. — Ce que Lamartine écrivait à Stendhal. — Classique pour l'expression, romantique dans la pensée.

III. — Les influences de Victor Hugo dans la préface de *Cromwell*. — Comment Shakespeare agit sur lui. — L'antithèse chez l'un et l'autre. — Les représentations de *Shakespeare* à Paris. — Talma, Victor Hugo et Lamartine. —

Pour Talma, Shakespeare était le *drame*. — Le *pathétique* et le *terrible* de Lamartine opposés au *grotesque* et au *sublime* de Victor Hugo. — Ce que *le Globe* pensait du théâtre anglais. — Les acteurs anglais donnés en exemple aux nôtres. — Ch. Kemble et miss Smithson comparés à Talma et à Mlle Mars. — Romantiques et classiques pendant les représentations à l'Odéon de la troupe anglaise. — Les préfaces se multiplient après celle de *Cromwell*. — La préface d'Émile Deschamps comble les lacunes de celle de V. Hugo sur *le Lyrique, l'Elégiaque et l'Epique*. — Celle de Vigny montre la différence qu'il voyait entre *la vérité* de l'art et le *vrai* du fait. — Edouard d'Anglemont leur réplique par une préface satirique. — Une lettre inédite d'Harel à ce sujet.

IV. — Les lectures dans le Cénacle. — La lecture de *Marion de Lorme* jugée par Turquety. — *Othello* chez Alfred de Vigny. — Alfred de Musset y donne le signal des applaudissements. — Souvenirs de Juste Olivier sur Alfred de Musset. — La lecture d'*Hernani*. — Le récit d'Auguste Barbier et celui de Boulay-Paty.

I

M. Gaston Deschamps s'étonnait naguère, dans une chronique du *Temps*, qu'on songeât à placer le médaillon de Stendhal sous la galerie du Théâtre-Français, à côté du buste de Gustave Larroumet.

« Stendhal n'ayant jamais écrit pour les théâtres, disait-il, c'est un théâtre qui recueille son effigie ! le paradoxe stendhalien continue ! »

Quel paradoxe ? Si Stendhal n'a fait ni tragédie,

ni comédie, il a écrit un livre sur le théâtre qui vaut bien l'étude de Larroumet sur Marivaux. Je veux parler de son livre intitulé *Racine et Shakespeare*. Or, du moment qu'on a trouvé tout naturel de dresser le buste de Larroumet (qui déjà ne dit rien à personne) sous la galerie du Théâtre-Français parallèle à l'autre où sont les médaillons de Corneille et de Molière, de Racine et de Victor Hugo, je ne vois pas pourquoi il serait paradoxal d'y mettre le médaillon de Stendhal, qui, lui du moins, répondrait là à quelque chose, l'auteur de *la Chartreuse de Parme* ayant attaché son nom à la réforme du théâtre en France.

On ne peut nier, en effet, que le livre de Stendhal sur Racine et Shakespeare ait fait époque. Tout le monde le connaît ou est censé l'avoir lu. On ne peut écrire l'histoire du théâtre romantique sans en faire état. Ce n'est pas qu'au fond il nous ait apporté des choses très neuves; non, son grand défaut, au contraire, bien que les deux parties qui le composent aient paru de 1823 à 1825, est d'avoir été devancé, sur la question des unités de temps et de lieu, par la lettre fameuse de Manzoni à Chauvet, qui, elle-même, reflétait les idées de Schlegel et de Gœthe, voire de Charles Nodier, car ce diable d'homme, sans en avoir l'air, fut à l'avant-garde en

tout (1). Mais il n'y avait pas que la question des deux unités qui préoccupât Stendhal, il y avait encore et surtout la question de la langue, de la prose et du vers, sources du *plaisir épique* et du *plaisir dramatique*, comme il disait.

A l'entendre, la poésie dramatique en était en France au point où David avait trouvé la peinture

(1) Ouvrez ses *Essais d'un jeune barde*, qui sont de 1804, vous y trouverez, en tête de *Quelques pensées de Shakespeare*, les réflexions suivantes :

« Je ne sais jusqu'à quel point, dit Nodier, les unités établies par les anciens doivent être considérées comme une partie essentielle et constitutive du poëme dramatique ; je respecte ces entraves : puisqu'elles paraissent imposées par le goût, et que l'usage les a consacrées ; mais convenaient-elles à l'auteur de *Macbeth* et d'*Othello*? Son génie, grand comme la nature, devait être indépendant comme elle ; ou plutôt, le génie de Shakespeare et la nature ne sont qu'une même chose.

« Cependant, la république des lettres fourmille de ces critiques impitoyables qui aiment mieux proscrire un chef-d'œuvre que choquer Aristote. Je m'inquiète peu du jugement que ceux-là ont porté de Shakespeare. Je m'en rapporte à vous seuls, qui êtes doués d'une âme énergique et sensible ; à vous qui adorez la nature dans sa noble simplicité, et qui préférez sa pompe inculte et sauvage aux froides combinaisons de l'art ; à vous surtout qui avez été froissés par les passions et par l'infortune, car Shakespeare est un ami que le ciel a donné aux malheureux de tous les temps et de tous les pays.

« La critique peut porter un œil sévère sur ces productions dont la forme régulière et l'exacte symétrie semblent défier le compas, Mais son domaine a des bornes, et ce n'est qu'à la sensibilité qu'il est permis de juger le génie.

« On peut dire de Shakespeare ce qu'on a dit de Richardson. « Avec les ouvrages de Shakespeare on ferait bien des maximes ; mais avec tous les ouvrages des philosophes on ne ferait pas une seule page de Shakespeare... »

Ce n'était pas mal pour un soi-disant observateur de l'usage et de la tradition.

en 1780. Et c'est pour hâter la réforme qu'il tombait à plume rabattue sur les « niaiseries » du théâtre classique en vers. Stendhal ne pouvait souffrir l'alexandrin, prétendant que c'était lui qui l'avait « empêché de rendre avec netteté les nuances du cœur qu'il sentait mieux qu'aucun autre (1) ». Pour lui l'alexandrin n'était le plus souvent qu'un « cache-sottise ». Il croyait sérieusement que la mesure du vers lui défendait d'admettre parfois le mot précis, le mot propre. « Et alors, s'écriait-il, vous trahirez la passion pour l'alexandrin, comme fit Racine ! » — Erreur manifeste que Vigny et Victor Hugo devaient faire éclater quelques années après, l'un dans *Othello*, l'autre dans *Hernani*. Ce n'était pas, en effet, à cause de la mesure de l'alexandrin que les classiques n'y faisaient pas entrer certains mots propres, mais bien plutôt parce que tels mots, comme le *mouchoir*, ne leur semblaient pas assez nobles. Ils étaient esclaves ni plus ni moins de la mode et de l'usage des cours. Du jour où le théâtre fut mis à la portée du peuple, le mot propre y eut droit de cité aussi bien en vers qu'en prose.

(1) Mais je crois bien qu'en cela il s'inspirait de Mme de Stael, qui disait dans son livre *De l'Allemagne* : « Il serait donc à désirer qu'on pût sortir de l'enceinte que les hémistiches et les rimes ont tracée autour de l'art. »

Stendhal disait : « Est-ce comme faisant partie d'un alexandrin que nous admirons le *Soyons amis, Cinna*, ou le mot d'Hermine à Pyrrhus : *Qui te l'a dit ?* » — Certainement non, mais c'est la preuve que lorsqu'on sait manier l'alexandrin, on y peut tout mettre. Du reste, Stendhal lui-même admettait le vers dans le poème épique, la satire, la comédie satirique et la tragédie mythologique où, suivant son expression, les sentiments généreux donnaient un *plaisir épique*. Quant au *plaisir dramatique* , il ne pouvait sortir à ses yeux que d'un ouvrage en prose, et il réclamait hardiment, exclusivement, la prose pour les tragédies nationales telles que *la Mort de Henri III, le Retour de l'île d'Elbe, Clovis s'établissant dans les Gaules à l'aide des prêtres ; Charles IX et la Saint-Barthélemy*, où il était impossible d'observer la règle des unités.

Il y avait beaucoup de vrai dans cette manière de voir, et il faut bien que Dumas, Vigny et Victor Hugo s'en soient rendu compte, pour que le premier ait débuté par un drame historique en prose, et que les deux autres, après s'être essayés dans le drame et la tragi-comédie en vers, soient revenus un peu plus tard au drame en prose.

Du reste Alfred de Vigny s'est expliqué là-dessus dans son *Journal* en termes catégoriques :

« Le genre bâtard, dit-il, c'était la tragédie *faux antique* de Racine. Le *drame* est vrai, puisque, dans une *action* tantôt comique, tantôt tragique, suivant les caractères, il finit avec tristesse comme la vie des hommes puissants de caractère, énergiques de passion. Le drame n'a été appelé *bâtard* que parce qu'il n'est ni *comédie*, ni *tragédie*, ni *Démocrite* rieur ni *Héraclite* pleureur. Mais les vivants sont ainsi. Qui rit toujours ou toujours pleure? Je n'en connais pas pour ma part. En tout cas, comme Henri de Transtamare, le bâtard a roulé par terre le légitime et l'a poignardé. »

Et sans aller si loin, Casimir Delavigne lui-même, dont Stendhal disait que *les Vêpres siciliennes* et *le Paria* donnaient un plaisir épique, et qui se signala, dès 1827, par son opposition contre Victor Hugo, Casimir Delavigne écrivait, le 19 juin 1825, à Auger, le pourfendeur du Romantisme, au sujet de son discours de réception à l'Académie-Française :

« Veuillez m'excuser si *je ne suis pas tout à fait de votre avis sur le classique et le romantique.* Pour tout ce qui regarde l'action théâtrale, je crois qu'on peut étendre beaucoup le cercle dans lequel le poète est obligé de se renfermer (1). »

(1) Lettre inédite de la collection Fosse-Darcosse.

Les manifestes de Stendhal, en dépit de certaines théories fausses ou hasardeuses, eurent donc une influence considérable. « Faire des drames en prose, dit Délécluze, qui le voyait beaucoup alors, devint une passion, une mode même, et bientôt Mérimée, Cavé, Dittmer, Vitet et Ch. de Rémusat se mirent à l'œuvre (1). »

Comment donc expliquer que Victor Hugo ait battu froid à l'auteur de *Racine et Shakespeare*, au point qu'il le regarda à peine, le soir du jour où Sainte-Beuve, d'accord avec Mérimée, les fit se rencontrer chez celui-ci, en vue d'opérer entre eux un rapprochement qu'il jugeait utile à la cause des lettres (2) ? — C'est que le jeune chef du Cénacle n'aimait pas les allusions désobligeantes ni qu'on lui manquât de respect. Or, Stendhal, parlant de lui, s'était permis de dire : « le bonhomme Hugo » pour railler sa jeunesse, et, faisant allusion au débat d'intérêt que le « très lyrique auteur de *Han* » avait eu avec Persan, son libraire, il avait écrit dans son manifeste :

« Je ne vous parle point de quelques productions réellement trop pitoyables malgré l'espèce de succès qui a signalé leur entrée dans le monde. On con-

(1) *Souvenirs de soixante années.*
(2) Cette rencontre eut lieu en 1828. Sainte-Beuve l'a racontée d'une manière plaisante dans une lettre à Albert Collignon.

naît le compérage des journaux, les ruses des auteurs, les éditions à cinquante exemplaires, les faux-titres refaits, les frontispices, les caractères remaniés, etc., etc., tout ce petit charlatanisme est mis à découvert depuis longtemps. Il faut que la guerre entre les romantiques et les classiques soit franche et généreuse.... (1). »

Ce n'est pas tout. Comme s'il avait prévu la préface de *Cromwell*, Stendhal avait, quatre ans auparavant, écrit les lignes suivantes, que Victor Hugo aurait pu prendre pour lui :

« Les artistes graves sont sujets à confondre, de bonne foi, ce qui est *comique* avec le *laid ;* c'est-à-dire les choses créées défectueuses exprès, pour faire naître le rire, comme la manière de raisonner de Sancho, avec les choses tout bonnement laides par impuissance d'être belles, et que produit un artiste grave qui cherche le beau et se trompe (2). »

De son côté, Victor Hugo se flattait d'avoir donné dans son *Cromwell* un éclatant démenti à Stendhal, en lui prouvant que le vers dramatique, tel qu'il le comprenait, était *aussi beau que de la prose* (3 .

« Voilà, écrivait-il dans la préface de ce drame,

(1) Préface de *Cromwell*, éd. Renduel, 1836, p. 70.
(2) *Racine et Shakespeare*, p. 153.
(3) Préface de *Cromwell*, p. 67

ce qui a causé l'erreur de plusieurs de nos réformateurs les plus distingués. Choqués de la roideur de l'apparat, du *pomposo* de cette prétendue poésie dramatique, ils ont cru que les éléments de notre langue poétique étaient incompatibles avec le naturel et le vrai. L'alexandrin les avait tant de fois ennuyés qu'ils l'ont condamné, en quelque sorte, sans vouloir l'entendre, et ont conclu, *un peu précipitamment peut-être*, que le drame devait être écrit en prose.

« Ils se méprenaient. Si le faux règne en effet dans le style, comme dans la conduite de certaines tragédies françaises, ce n'était pas au vers qu'il fallait s'en prendre, mais aux versificateurs. Il fallait condamner, non la forme employée, mais ceux qui avaient employé cette forme ; les ouvriers, et non l'outil (1) ! »

On conçoit donc qu'après ces politesses et ces échanges de vues, qui n'avaient rien de bien sympathique, « le bonhomme Hugo » et Stendhal se soient regardés en chiens de faïence, le soir du jour où ils se rencontrèrent chez l'auteur de *Clara Gazul*.

Cela n'empêcha pas, d'ailleurs, Stendhal d'applaudir au succès d'*Hernani*, en dépit de ses lon-

(1) Préface de *Cromwell*, p. 68.

gues *tirades*. Car j'ai oublié de dire que, tout romantique qu'il était, il avait une telle horreur de la *tirade* que, s'il avait eu à choisir entre elle et les deux unités, il aurait mieux aimé conserver les deux unités.

II

D'aucuns ont voulu voir dans la préface de *Cromwell* une sorte de réplique à *l'Art poétique* de Boileau. Je ne vois pour ma part aucune comparaison à faire entre ces deux ouvrages. *L'Art poétique* est un poème didactique qui embrasse tout le champ de la poésie française et qui codifie un certain nombre de règles qui étaient observées avant Boileau. — La préface de *Cromwell* est un beau morceau d'éloquence dans lequel on n'envisage guère que la langue et les destinées du drame romantique, et qui, rédigé à la suite de *Cromwell*, dans les circonstances que nous dirons tout à l'heure, a tout l'air d'un plaidoyer *pro domo*.

Si j'avais à la comparer à quelque ouvrage antérieur de ce genre, ce serait plutôt à la *Deffence et Illustration de la langue françoyse* de Joachim du Bellay, qui est, elle aussi, une œuvre personnelle en même temps qu'un manifeste d'école, et qui,

dans ses grandes lignes, répondait à l'*Art poétique* de Sibilet, comme la préface de *Cromwell* (car il fallait bien qu'elle répondît à quelque chose) répondait au *Racine et Shakespeare* de Stendhal. Encore la *Deffence* de Joachim envisageait-elle toutes les questions d'esthétique qui étaient à l'ordre du jour; tandis que la préface de Cromwell !...

Stendhal soutenait que la prose était l'instrument tout indiqué du drame futur. — Victor Hugo soutenait au contraire que cet instrument était le vers alexandrin. Et il en donnait l'exemple dans le drame de *Cromwell*.

Ouvrons la préface à la page où il est parlé du style du drame, que lisons-nous ?

« Si nous avions le droit de dire quel pourrait être, à notre gré, le style du drame, nous voudrions un vers libre, franc, loyal, osant tout dire sans pruderie, tout exprimer sans recherche; passant d'une naturelle allure de la comédie à la tragédie, du sublime au grotesque; tour à tour positif et poétique, tout ensemble artiste et inspiré, profond et soudain, large et vrai ; sachant briser à propos et déplacer la césure pour déguiser sa monotonie d'alexandrin ; plus ami de l'enjambement qui l'allonge que de l'inversion qui l'embrouille ; fidèle à la rime, cette esclave reine, cette suprême grâce de notre

poésie, ce générateur de notre mètre ; inépuisable dans la variété de ses tours, insaisissable dans ses secrets d'élégance et de facture ; prenant, comme Protée, mille formes sans changer de type et de caractère ; fuyant la *tirade* ; se jouant dans le dialogue ; se cachant toujours derrière le personnage ; s'occupant avant tout d'être à sa place, et lorsqu'il lui adviendrait d'être *beau*, n'étant beau en quelque sorte que par hasard, malgré lui et sans le savoir ; lyrique, épique, dramatique, selon le besoin ; pouvant parcourir toute la gamme poétique, aller de haut en bas, des idées les plus élevées aux plus vulgaires, des plus bouffonnes aux plus graves, des plus extérieures aux plus abstraites, sans jamais sortir des limites d'une scène parlée ; en un mot tel que le ferait l'homme qu'une fée aurait doué de l'âme de Corneille et de la tête de Molière. Il nous semble que ce vers-là serait bien *aussi beau que de la prose* (1). »

(1) Lamartine avait déjà dit à Stendhal qu'il ne « fallait pas renoncer aux vers dans la poésie moderne, car le vers ou le rythme étant le beau idéal dans l'expression ou dans la forme de l'expression, ce serait redescendre que de l'abandonner. Il faut, disait-il, le perfectionner, l'assouplir, mais non le détruire. L'oreille est une partie de l'homme, et l'harmonie une des lois secrètes de l'esprit, on ne peut les négliger sans erreur. » (Lettre à M. de M... Marcellus du 19 mars 1823.)

Et, chose remarquable, Paul-Louis Courier qui, semble-t-il, aurait dû faire passer la prose avant le vers, n'hésitait pas à se ranger à l'avis de Lamartine.

Certainement, dirait l'autre, et bien que Victor Hugo n'eût reçu en don ni l'âme de Corneille ni la tête de Molière, c'est l'apologie de son vers qu'il vient de faire là.

Continuons notre lecture :

« ...Le vers au théâtre doit dépouiller tout amour-propre, toute exigence, toute coquetterie. Il n'est là qu'une forme, et une forme qui doit tout admettre, qui n'a rien à imposer au drame, et au contraire doit tout recevoir de lui pour tout transmettre au spectateur : français, latin, textes de lois, jurons royaux, locutions populaires, comédie, tragédie, rire, larmes, prose et poésie. Malheur au poète si son vers fait la petite bouche! Mais cette forme est une forme de bronze qui encadre la pensée dans son mètre, sous laquelle le drame est indestructible, qui le grave plus avant dans l'esprit de l'acteur, avertit celui-ci de ce qu'il omet et de ce qu'il ajoute, l'empêche d'altérer son rôle, de se substituer à l'auteur, rend chaque mot sacré, et fait que ce qu'a dit le poète se retrouve longtemps après encore debout dans la mémoire de l'auditeur. L'idée, trempée dans le vers, prend soudain quelque chose de plus incisif et de plus éclatant. C'est le fer qui devient acier. »

Tout ce flot de paroles est admirable, mais ne

nous en apprend pas plus sur la poétique de l'École nouvelle que les quatre préfaces mises par Victor Hugo aux quatre éditions des *Odes et Ballades* qui se suivirent de 1822 à 1828. Que si vous me demandiez l'explication du mutisme à cet égard de Victor Hugo, je vous répondrais qu'elle est, selon moi, dans le fait que le génie poétique de l'auteur de *Cromwell* est éminemment classique et qu'en dépit de ses enjambements et de sa césure mobile son vers n'est pas plus libre que celui de Molière et de la Fontaine.

C'est pour cela que, jusqu'en 1824, il ne voyait aucune différence entre le *genre classique* et le *genre romantique*; qu'il se défendait d'avoir la prétention de frayer une route ou de créer un genre et que, même en 1828, il s'excusait de ne point « agiter quelques-unes des hautes questions de langue, de style, de versification et particulièrement de rythme, qu'un recueil de poésie lyrique française au dix-neuvième siècle peut et doit soulever (1) ».

Et cependant on ne saurait lui refuser d'avoir apporté quelque chose de neuf dans sa préface de *Cromwell*. C'est la théorie relative à l'introduction du *laid* et du *grotesque* dans les arts. Mais

(1) Préface de l'édition des *Odes et Ballades*, de 1828.

la théorie seulement, car le grotesque voisinait depuis longtemps avec le sublime dans Arioste, Cervantès et Rabelais, qu'il appelait, d'un nom cher à Nodier, des « Homères bouffons », et c'est la marque caractéristique du génie dramatique de Shakespeare.

Seulement Shakespeare ne se fait pas une règle de mélanger envers et contre tout, fût-ce contre le naturel et le bon sens, le grotesque et le sublime : ils sortent l'un et l'autre des entrailles mêmes de ses drames. Tandis que, chez Victor Hugo, ils trahissent presque toujours le parti pris, l'esprit de système,et font hors d'œuvre.

C'est ce que notait fort justement le poète Boulay-Paty après la lecture publique de la préface de *Cromwell* :

« Le *Cromwell* de Victor Hugo, écrivait-il à Eugène Lambert, est l'œuvre d'un grand talent, égaré par l'esprit de système. C'est un arbre, fort de sève, sur lequel on a greffé des fruits de mauvaises espèces. Hugo veut être original à toute force, il veut faire école, et pour arriver au but il lui faut une route nouvelle, fût-elle celle du bizarre. Je ne l'approuve point, et je pense que lui et nous perdrons beaucoup, à sa manière, des beautés qu'il pourrait nous offrir. La préface est réellement

admirable de style et, sauf quelques endroits, pitoyable de pensées. C'est un morceau achevé comme peinture, mais le sujet en est faux, et le vernis brillant qui y est jeté ne peut cacher les défauts de la toile. Celui qui écrit si magnifiquement sur des rêves de son imagination, que ne serait-il pas capable de faire si la raison conduisait sa plume ! Bien peu de nos écrivains ont cette vigueur de création,ce brillant d'images, cette force et cette fraîcheur de coloris qu'Hugo déploie dans ces pages, que je regarde comme les plus remarquables en littérature qui aient paru depuis longtemps.

« Il a beau dire, on voit bien que sa préface a été faite pour soutenir sa tragédie, et comme appui, quoique sculptée avec art et travaillée avec génie, elle n'est point d'une matière assez forte, assez bonne, pour servir de base et d'échafaudage au géant lourd et pesamment construit qu'on veut lui faire supporter. Ce n'est pas qu'on ne trouve dans *Cromwell* des pages d'une beauté remarquable,mais l'ensemble n'a ni vérité, ni grâce. Tout y est sacrifié à des détails puérils, et ce n'est pas ainsi qu'on développe un grand caractère. Le grotesque ne fera jamais ressortir le sublime, et toujours exclura le pathétique : je ne pourrai jamais, en venant d'entendre un lazzi, me sentir profondément ému

par les accents de la muse tragique, et cette confusion amènera un dégoût qui ternira mon âme, comme un souffle en couvrant une glace empêche les objets de s'y réfléchir. Je ne dis pas qu'un caractère gai doive être exclu de la tragédie historique, mais il faut que l'histoire le rattache nécessairement au drame. Par exemple *Rochester*, qui ne devait pas être introduit dans le *Cromwell* d'Hugo, puisqu'à l'époque de l'action il n'avait que 4 ou 5 ans, pouvait très bien paraître auprès de Charles II, et si ce dernier monarque eût fourni sujet à une tragédie, je n'en aurais point exclu *Rochester*, j'aurais voulu l'y retrouver avec son caractère léger, galant et frivole ; mais je n'aurais pas voulu le voir, en allant à la mort, envoyer des baisers à la fille de celui qui l'y envoie, c'est hors de la nature, ni s'exprimer comme un Philibert. Il y a des scènes exprimées vigoureusement dans *Cromwell*, mais peu ou point de situations éminemment tragiques. Cromwell est pris du mauvais côté et je crois qu'Hugo n'a fait que différentes *silhouettes passionnées* de ce protecteur qu'il annonçait devoir présenter de face et dans toutes les attitudes qui devaient le faire ressortir davantage, ensuite jamais une affectation de science ne conviendra à l'action dramatique représentée

devant la foule : elle nuira toujours à l'intérêt et à l'émotion, c'est pour cela que le langage des puritains est outré et fatigant ; on pouvait y donner une teinte mystique sans la porter à ce point-là. Ces *fous* sont des imbéciles, avec leur prétention à l'esprit. Le mariage de Rochester avec dame Guggligoy est du dernier mauvais. La position de Cromwell en sentinelle à la potence est absurde, son désistement de la couronne, à la fin, est mal amené et nullement expliqué : tout fourmille d'invraisemblances. Francis pouvait-elle ignorer que son père eût été contre le feu roi ? Milton pouvait-il tenir le langage qu'on lui prête d'abord ? etc., etc., etc. Mais en voilà assez sur cet ouvrage, qui, pour être rempli de défauts, n'en est pas moins l'œuvre d'un jeune homme de génie, dont les conceptions domineront bientôt notre littérature (1). »

On ne dira pas, j'espère, que cette lettre est d'un courtisan. Peut-être Boulay-Paty sera-t-il moins indépendant plus tard, quand il sera devenu le familier de la maison de Victor Hugo, mais je dois lui rendre incontinent cette justice qu'il ne sera jamais entièrement conquis par les nouveautés littéraires du jeune chef romantique. Lamartine lui plaisait davantage, probablement parce qu'il pré-

(1) Communiqué par M. Dominique Caillé.

férait Racine à Shakespeare. Il pensait, comme lui, que le beau est avant tout le principe et la fin de toutes les créations de l'esprit, et il y applaudissait sans parti pris partout où il le rencontrait, aussi bien dans les tragédies classiques d'Arnault fils que dans les drames pseudo-romantiques de Casimir Delavigne. Il eût volontiers répété ce que Lamartine disait à Stendhal : « Il faut être classique pour l'expression et romantique dans la pensée. » Ce qui revenait à dire avec André Chénier :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

III

On s'est demandé sous quelle influence Victor Hugo avait écrit la préface de *Cromwell*. Sans nier le moins du monde qu'il ait subi des influences diverses, espagnoles, italiennes et allemandes, je crois qu'on peut affirmer sans crainte de se tromper que l'influence la plus forte, celle qui lui mit la plume à la main et qui se fait le plus sentir tout le long de ce manifeste, fut celle de Shakespeare. Je ne dis pas qu'il imita, mais qu'il s'inspira. Ce n'est pas tout à fait la même chose.

Et d'abord il était, de nature et d'instinct, porté

vers Shakespeare. Il avait, tout jeune, montré un goût très prononcé pour l'antithèse. Il la cultivait dans ses odes, comme effet lyrique, avant de songer à l'utiliser comme moyen dramatique. Ensuite, depuis 1822, année où la troupe de théâtre anglaise avait été chassée de Paris, sous les sifflets des patriotes nourris des *Messéniennes* et des chansons de Béranger, on s'occupait beaucoup de Shakespeare (1). Stendhal, en l'opposant à Jean Racine dans l'ouvrage que l'on sait, n'avait pas peu contribué à le mettre à l'ordre du jour. Et du moment que Victor Hugo empruntait à l'histoire d'Angleterre le sujet de *Cromwell*, il était assez naturel qu'il le traitât à la manière de Shakespeare. Enfin il n'est pas jusqu'à Talma lui-même qui, près de mourir, ne l'ait engagé à lui tailler un rôle sur le patron de ceux du grand Will. Edmond Biré a crié à l'invraisemblance, quand Victor Hugo raconta par la plume de sa femme le dîner où Talma lui avait fait ces avances. Je ne garantis pas que les choses se soient

(1) C'était Merle, le futur mari de Mme Dorval, qui avait eu l'idée de faire représenter à la Porte-Saint-Martin, dont il était le Directeur, les principales tragédies de Shakespeare jouées par des acteurs anglais. Mais dès le premier soir ces acteurs, au dire de Stendhal, furent assaillis avec des pommes et des œufs. « On leur criait : *Parlez français !* Quelques calicots crièrent : *A bas Shakespeare ! C'est un aide de camp du duc de Wellington !* En un mot, ce fut un beau triomphe pour *l'honneur national !* » (*Racine et Shakespeare*, p. 214.)

passées comme on nous l'a dit, mais ce qui tend à prouver que Talma put très bien tenir à Victor Hugo le langage qu'on lui prête, c'est que, dès 1818, il le tenait à Lamartine :

« Connaissez-vous Shakespeare ? lui disait-il, à propos de sa tragédie de *Saül*, qu'il mettait au-dessus du *Moïse* de Chateaubriand. Eh bien ! ce Shakespeare a révolutionné la scène. Corneille est l'héroïsme, Racine est la poésie, Shakespeare est le drame. C'est par lui que je suis devenu ce que je suis. Si vous vouliez sérieusement devenir un grand poète théâtral, vous en êtes le maître ; mais ne faites plus de tragédie, faites le drame ; oubliez l'art français, grec ou latin, et n'écoutez que la nature. »

Voilà ce qu'Edmond Biré ne savait pas. Mais le plus curieux, c'est que Talma, en parlant ainsi à Lamartine, prêchait un homme à moitié converti. Ouvrez la *Correspondance* du poète à l'année 1818, vous y trouverez une première lettre, datée du 23 janvier, où Lamartine écrit à Aymon de Virieu :

« Je viens de finir à l'instant un acte de *Saül* ; celui-là est du Shakespeare, l'autre sera du Racine, si je peux, et ainsi tour à tour du pathétique au terrible et du terrible au lyrique, jusqu'à la fin, qui se présente nettement à mon esprit. »

Et dans une seconde lettre au même, datée du 6 février, je trouve ce passage :

« Me voici au quatrième acte. Si cela ne peut au théâtre se soutenir en cinq, la chose est arrangée de façon à le réduire en trois très aisément, et l'intérêt alors plus resserré sera plus fort. Mais pour mes amis et moi je le fais en cinq, et mon cinquième ne ressemblera qu'à du Shakespeare. »

Vous remarquerez seulement que, dans la première lettre, Lamartine, après avoir dit qu'il va *du pathétique au terrible*, se garde bien d'ajouter *et du grotesque au sublime*. C'est en cela qu'il se distingue de Shakespeare... et de Victor Hugo.

Est-ce tout ? Non, car je n'ai encore rien dit des représentations que la troupe anglaise donna, au mois de septembre 1827, au théâtre de l'Odéon, et de toutes les circonstances de temps et de personne qui agirent sur l'esprit de Victor Hugo, au moment où il écrivit la préface de *Cromwell*, je n'en vois pas de plus déterminante, de plus décisive.

Toute la presse, en effet, s'occupa de ces représentations, et *le Globe*, qui précisément avait fait de la propagation des littératures étrangères un des articles de son programme, disait, dans son numéro du 30 août :

« C'est par *Roméo et Juliette* que commencera

la nouvelle troupe, et M. Abbott, de Covent-Garden, remplira le rôle du jeune Montague. Nous pourrons voir enfin dans toute sa largeur ce drame que nous a mutilé Ducis et dont Mme de Staël a fait, dans sa *Corinne*, une si ravissante analyse.

« A cette pièce succéderont *Hamlet*, *Macbeth*, *Othello* et *le Roi Jean*.

« L'art dramatique en France gagnera à la pratique du théâtre anglais. Ce n'est pas que nous veuillions que la muse française aille se précipiter sous une imitation étrangère. Non, nous lui désirons plus de fierté ; qu'elle reste chez elle ; mais qu'à la vue de l'indépendance des muses étrangères elle sente sa force et brise ses fers. Depuis le commencement du XIXe siècle, de froids génies lui ont fait bégayer des vers sans force et sans vie... Que ce spectacle d'indépendance apprenne à nos poètes dramatiques qu'il y a d'autres chemins à suivre que celui dans lequel ils se traînent si péniblement. Qu'ils comprennent surtout, en face de ces drames historiques de Shakespeare, si pittoresques, si animés, que l'histoire de France peut aussi leur fournir de nobles et émouvants sujets, *pourvu qu'ils n'immolent pas la vérité historique au respect des unités*.

« Nos acteurs auront aussi à apprendre à ce nouveau théâtre. Dans l'état déplorable où languit

chez nous la tragédie, en proie que nous sommes à cette école déclamatoire que l'exemple de Talma a fait détester de tout homme de sens, mais qui n'opprime pas moins notre scène, nous souhaitons que la comparaison du théâtre anglais avec le nôtre donne à nos acteurs de l'émulation et l'amour du vrai. Ce n'est pas que les acteurs anglais soient exempts de défauts, et l'exagération est un de leurs plus capitaux, mais c'est l'exagération de la nature, c'est celle des passions qui les rend forcenés quand ils ne devraient être qu'en colère, fous quand ils ne devraient être qu'égarés; tandis que, chez nous, ce n'est que de la froide déclamation, ce ne sont que des points d'orgue traditionnels, des gestes qui remontent à Lekain, des effets de voix que répétèrent les échos de l'hôtel de Bourgogne. Cent fois mieux valent les cris et les trépignements, que cette prononciation affectée, ces syllabes muettes relevées, ces tons de voix hachés ou prolongés qui font mourir les honnêtes gens d'impatience.

« Les plaisirs de la scène sont des plus nobles entre ceux de l'esprit. Espérons qu'en les goûtant ensemble les Français et les Anglais consolideront l'union qui remplace entre eux cette haine qu'avait alimentée une guerre si longue. Ces deux nations ont de justes droits de s'estimer l'une l'autre ; tou-

tes deux ont souffert pour la plus généreuse des causes, toutes deux sont à la tête de la civilisation humaine. Il importe au monde entier qu'elles soient fortement unies. »

Naturellement tout le clan romantique assista à ces représentations, Victor Hugo en tête (1). Les derniers tenants de l'école classique n'y manquèrent pas non plus. Et durant toute la saison anglaise, chaque pièce fut l'objet, au théâtre et dans la presse, de manifestations pour et contre Shakespeare. C'est surtout au foyer de l'Odéon que les chefs des deux partis avaient établi le champ de bataille. Ch. Kemble et miss Smithson avaient enlevé tous les suffrages ; à droite comme gauche, on s'accordait à dire qu'ils avaient trouvé pour atteindre au sublime des chemins que ne connaissaient ni Talma ni Mars. Mais dès qu'on s'extasiait à gauche sur le génie de Shakespeare, la droite trépignait d'indignation, et

(1) J'ouvre *les Dernières paroles* d'Antoni Deschamps et j'y trouve ces vers adressés à Alfred de Vigny, en souvenir de la représentation du *Roi Lear* :

Alfred, souvenez-vous de ce vieux souverain
Tenant à peine, hélas ! son sceptre dans sa main,
Contre ses deux enfans, opprobre de la terre,
Sur ses genoux pesans implorant le tonnerre,
Et nous deux, à l'aspect de si grandes douleurs,
Dans le vaste Odéon nous étions tout en pleurs ;
Et nous disions après, l'âme encore enivrée :
Nous ne reverrons plus une telle soirée.

les rédacteurs de ses journaux rééditaient les sarcasmes de Voltaire contre ce bateleur, ce barbare, ce maître Gilles, ce misérable auteur de *Jules César* et d'*Othello* (1).

« Eh bien, envahissement général, écrivait Delacroix à Victor Hugo. Hamlet lève sa tête hideuse, Othello prépare son oreiller essentiellement occiseur et subversif de toute bonne police dramatique. Qui sait encore? Le roi Lear va s'arracher les yeux devant un public français! Il serait de la dignité de l'Académie de déclarer incompatible avec la morale publique toute importation de ce genre. Adieu le bon goût! Apprêtez-vous dans tous les cas une bonne cuirasse sous votre habit. Craignez les poignards classiques (2). »

Et *le Globe*, parlant de la représentation d'*Hamlet*, disait dans son n° du 15 septembre :

« Il y a quelques années, cette tragédie de Shakespeare n'eût pas été tolérée ; plus tard elle eût à peine été goûtée; aujourd'hui même on pouvait douter qu'elle excitât grand intérêt. Il fallait l'expérience qui vient de se faire pour ôter toute crainte à cet égard aux amis de la réforme littéraire. Les théories ont donc fait leur chemin...

(1) *Les Débats*, par exemple, étaient contre Shakespeare et le blâmaient d'avoir employé dans *Othello* le mot de *crapauds*.

(2) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 165.

« On concevra désormais le mélange du comique et du tragique, ou plutôt le parti que la tragédie peut tirer de la comédie, quand il lui convient de l'employer aux grands effets qu'elle a en vue; car, dans *Hamlet*, la partie comique n'est pas là pour elle-même, elle n'y est pas par forme de contraste et d'épisode ; elle y est dans l'intérêt de la tragédie elle-même. Le poète n'a pas eu l'idée systématique d'égayer sa pièce par des rôles et des traits comiques : ces rôles et ces traits lui sont venus par nécessité, parce qu'il le fallait d'après la donnée de son sujet; il y a été entraîné sans s'en apercevoir. Et cela est si vrai que, si on entre bien dans sa pensée, et qu'on la suive sans distraction, on laisse passer la comédie sans rire, tant on voit qu'elle n'est là que comme ressort et moyen, et qu'au fond il s'agit de toute autre chose que de ridicules ou de bouffonneries. Le drame est une tragédie ; mais pour que cette tragédie fût menée à fin, il fallait qu'il y entrât par moment l'élément comique. »

Comment ces admirables drames représentés dans une telle atmosphère n'auraient-ils pas remué profondément Victor Hugo? Le témoin de sa vie raconte « qu'il emplit la préface de *Cromwell* de son enthousiasme pour ce dieu du théâtre en

qui semblent réunis, comme dans une trinité, les trois grands génies caractéristiques de notre scène : Corneille, Molière, Beaumarchais (1) ». Et une lettre de Victor Hugo à Pavie, datée du 27 septembre 1827, nous apprend qu'à cette date il n'avait pas encore écrit la préface de *Cromwell*.

L'effet de cette préface, nul ne l'ignore, dépassa de beaucoup l'effet du drame de *Cromwell*, que ses proportions démesurées rendaient injouable. Longtemps après, Théophile Gautier y voyait encore « les tables de la loi ». Ce fut, effectivement, la loi et les prophètes pour la génération romantique de 1830. Elle n'est plus pour nous qu'un document historique que la magnificence du style sauvera éternellement de l'oubli.

J'ai à peine besoin de dire qu'elle trouva de nombreux imitateurs. A dater de 1828, les préfaces se multiplièrent : Emile Deschamps en mit une en tête de ses *Etudes françaises et étrangères*, dont le principal mérite est de combler les lacunes de celle de *Cromwell* sur « le *Lyrique*, l'*Elégiaque* et l'*Epique*, qui étaient les parties faibles de notre ancienne poésie ». Mais la meilleure et la plus originale est celle qu'Alfred de Vigny écrivit

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 166.

pour la quatrième édition de son *Cinq-Mars* (1).

Après avoir déclaré que « l'étude du destin général des sociétés n'est pas moins nécessaire aujourd'hui dans les écrits que l'analyse du cœur humain », Vigny montrait la différence qu'il voyait entre la *vérité* de l'art et le *vrai* du fait.

« A quoi bon les arts, disait-il,s'ils n'étaient que le redoublement de la contre-épreuve de l'existence?

« ... Ce que l'on veut des œuvres qui font mouvoir des fantômes d'hommes, c'est, je le répète, le spectacle philosophique de l'homme profondément travaillé par les passions de son caractère et de son temps ; c'est donc la vérité de cet homme et de ce temps, mais tous deux *élevés à une puissance* supérieure et idéale qui en concentre toutes les forces. On la reconnaît,cette *vérité*, dans les œuvres de la pensée, comme l'on se récrie sur la ressemblance d'un portrait dont on n'a jamais vu l'original,car un beau tableau peint la vie,plus encore que le vivant.

(1) Quand elle parut, le journal *la Quotidienne* l'annonça en ces termes dans son n° du 16 mars 1829 :

« La librairie Gosselin vient de mettre en vente la 4e édition de *Cinq-Mars*. Ce roman, très remarquable qui, a commencé la réputation méritée de M. Alfred de Vigny, n'avait été imprimé que dans le format in-8. Cette édition in-12 est en outre précédée d'une longue préface, espèce de poétique toute personnelle à l'auteur dans le genre de la préface de *Cromwell*. »

« ... *L'histoire est un roman dont le peuple est l'auteur.* L'esprit humain ne me semble se soucier du vrai que dans le caractère général d'une époque ; ce qui lui importe surtout, c'est la masse des événements et les grands pas de l'humanité qui emportent les individus ; mais indifférent sur les détails il les aime moins *réels* que *beaux* ou *grands* et complets.

« Examinez de près l'origine de certaines actions, de certains cris héroïques qui s'enfantent on ne sait comment, vous les verrez sortir tout faits des *on-dit* et des murmures de la foule, sans avoir en eux-mêmes autre chose qu'une ombre de vérité, et pourtant ils demeureront historiques à jamais. Comme par plaisir et pour se jouer de la postérité, la voix publique invente des mots sublimes pour les prêter, de leur vivant même et sous leurs yeux, à des personnages qui, tout confus, s'en excusent de leur mieux comme ne méritant pas tant de gloire et ne pouvant pas porter si haute renommée...

« ... Y perdons-nous ? Non. Le fait adopté est toujours mieux composé que la vérité, et n'est même adopté que parce qu'il est plus beau qu'elle. Tant il est vrai que *l'humanité entière* a besoin que ses destinées soient pour elle-même une suite de leçons ; que, plus indifférente qu'on le pense, sur la

réalité des faits, elle cherche à perfectionner l'événement pour lui donner une grande signification morale, sentant bien que la succession de scènes qu'elle joue sur la terre n'est pas une vaine comédie, et que, puisqu'elle avance, elle marche à un but dont il faut chercher l'explication au delà de ce qui se voit.

« L'art ne doit jamais être considéré que dans ses rapports avec sa beauté *idéale*. La *vérité* dont il doit se nourrir est la vérité d'observation sur la nature humaine, et non l'authenticité du fait. »

Vigny répondait dans cette préface aux critiques qui avaient été adressées à son *Cinq-Mars*. Mais s'il avait raison en principe, il avait tort dans l'espèce qui nous occupe, parce que *Cinq-Mars*, tout en étant, dans ses grandes lignes, conforme à la vérité historique, est traversé d'épisodes romanesques qui en font plutôt une œuvre d'art et d'imagination, et que le roman historique, pour donner satisfaction aux uns et aux autres, au lieu de mettre en scène les personnages mêmes de l'histoire, devrait en créer de toutes pièces et se contenter de faire tourner le roman autour de figures historiques connues de tous.

C'est à proprement parler le défaut de ce genre hybride et l'explication du peu de succès qu'il a

obtenu de tout temps en France où l'histoire vraie aura bientôt autant de lecteurs que le roman.

On pense bien que toutes ces préfaces n'allèrent pas sans éveiller des échos railleurs. Les classiques y répondirent par toutes sortes de pamphlets d'assez mauvais goût. Je n'en retiendrai aucun, et me contenterai de signaler la préface satirique qu'un vrai poète de l'école pseudo-romantique de Soumet, Edouard d'Anglemont, mit en tête de ses *Légendes françaises*, après avoir donné comme épigraphe à ce livre le vers d'Horace :

Carmina non prius

Audita.

Ce qui voulait dire : toutes ces légendes n'ont fait l'objet d'aucune lecture préalable.

Voici donc ce qu'Edouard d'Anglemont disait :

« Décidément il n'est plus permis de publier des odes, d'arriver, à l'improviste et sans coterie, au milieu du *grand règne lyrique* de la France ; de nos jours on a pindarisé si fort en grand, et on a tellement frappé nos anciens maîtres, qu'il y aurait folie à vouloir marcher sur leurs traces ; vous verrez que ce pauvre Jean-Baptiste Rousseau ne s'en relèvera pas ! Ils l'ont traité comme le plus grand niais de la terre après Boileau ; et comme nous ne

sommes plus au temps où rien ne portait malheur *comme de mal parler de Nicolas*, ils n'ont pas même daigné dire un mot de Lebrun, sans doute parce que l'ode sur le vaisseau *le Vengeur* n'était pas une ode politique à leur sens.

« D'après les modernes régents de la littérature, il paraîtrait que la découverte de l'ode politique est d'une grave importance en poésie, d'une importance aussi grave que celle du grotesque dans le drame, d'où il suivrait que les grands éloges de Pindare, appendices indispensables des Jeux Olympiques, et les poèmes d'Horace, où respire une passion si vive et si variée, qu'il fasse une chanson de table ou qu'il écrive l'*Odi profanum*, n'étant pas des odes politiques, doivent être rayées du nombre des poésies lyriques. Il faut donc se soumettre et laisser à ces êtres privilégiés le monopole de l'inspiration, d'autant plus que du domaine poétique ils ont tout pris ! Le premier d'entre eux, peintre à touches larges et savantes, à luxe prodigieux de couleurs, enlumine quelques pieds de toile et s'écrie : « Ceci est l'Orient ! l'Orient est à moi ! N'y touchez pas ! » Et les thuriféraires de battre des mains et de dire : « C'est vrai ! »

« L'histoire de cet accaparement poétique serait très intéressante, si on osait l'écrire ; ils ont pris

tellement possession des moindres lagunes qu'il est impossible de dire après eux : « Et moi aussi, je suis poète ! » Ainsi le chantre de l'Orient s'est encore réservé le champ de l'horreur ; il s'est approprié les fantômes, les gnômes, les goules, les larves, les salamandres, les djinns, et enfin le diable, tout classique qu'il était. A son exemple, un autre (1) s'est rencontré qui a dit au maître :

« — Laisse-moi la poésie espagnole, je veux faire des romanceros, je veux être Castillan ; je veux imiter le grand Corneille, quand il traduisait *le Cid* : après toi je serai le plus original des poètes originaux ; » et il est résulté de là la bouffonnerie que vous savez. Un troisième, à qui *le poème* a été adjugé, homme d'un grand talent en prose, et qui a du drame en tête, voyant tous ces gros in-8, a voulu avoir aussi le sien, il a rassemblé les membres épars de son corps de poëmes ; il les a lancés au public en s'écriant : « Voyez ! » Il n'avait oublié qu'une chose ; ce n'était pas de faire de beaux vers et de mettre beaucoup de Bible (ce qui est de mode), mais c'était d'écrire une préface ! Pas de préface ! pas de ces longues dissertations où l'auteur se fait le centre d'un système, réduisant tous ses confrè-

(1) Émile Deschamps.

res au rôle obligé de satellites, rien de plus! Quelle faute... (1)! »

Le fait est qu'Alfred de Vigny avait été d'une discrétion rare dans le lancement de la seconde édition de ses *Poèmes*. Le seul sacrifice qu'il eût fait à la publicité ç'avait été de demander à Tony Johannot une vignette sur bois, et Johannot s'était surpassé dans l'illustration de *la Sérieuse*.

Pourtant Vigny s'était réservé de nous donner dans un court *Avertissement* son opinion de der-

(1) Cette préface de d'Anglemont fit un certain bruit, si l'on s'en rapporte à la lettre que Harel, directeur de l'Odéon, écrivait quelques jours après à Victor Hugo :

« Monsieur et ami, lui mandait-il, mon sort est de me trouver toujours entre Rome et Carthage (*a*). Voici cet original de d'Anglemont, bon garçon du reste, qui s'est laissé gagner par le mauvais exemple et qui lève l'étendard contre les nôtres. Vous me savez non seulement trop bon croyant, mais encore trop honnête homme pour me faire le moins du monde de son parti ; je crains qu'il ne se repente de s'attaquer à ses maîtres. En tout cas, je n'ai pas besoin de vous prévenir que je serai totalement étranger aux articles de journaux. Je paraîtrai même au *Figaro* pour empêcher, s'il se peut, l'influence de Bruker, chien enragé dont je souffre les morsures en silence. Quelque chose qui arrive, croyez à ma sincère admiration qui n'est pas le moins du monde girouette ; croyez à mon amitié, qui est au-dessus de tout embauchage. Si je ne vous vais pas voir, accusez-en mon travail mercenaire qui me force à vendre mon temps lorsque j'aurais tant de plaisir à le donner. Vous ne vous plaindrez jamais d'un refroidissement de ma part ; à votre défaut j'ai vos ouvrages qui m'enlèvent quelques moments. Je suis encore à les relire pour la première fois au plaisir qu'ils me font. »

(Lettre inédite tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie).

(*a*) Harel avait été exilé par la seconde Restauration, pour avoir servi l'Empire comme préfet des Landes pendant les Cent-Jours.

rière la tête sur ses *Poèmes*, et je m'étonne qu'Édouard d'Anglemont ne l'ait pas relevé de ce péché d'orgueil.

« Le seul mérite, disait humblement Vigny, qu'on n'ait pas disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé, en France, toutes celles de ce genre, dans lesquelles une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique. »

C'était vrai, mais il aurait pu laisser à d'autres le soin de le dire.

IV

Après les préfaces, les lectures. De tous les moyens de propagande employés par la société d'admiration mutuelle qu'était le Cénacle, c'est incontestablement celui qui porta le plus sur les nerfs à Henri de Latouche et qui lui inspira son article de *la Camaraderie littéraire*.

L'idée première de ces lectures n'appartenait pas à Victor Hugo; elle était venue aux camarades qui composaient sa petite cour. Déjà pour *Cromwell*, nous dit sa femme, il avait élargi un peu son cercle d'auditeurs; il hésitait à l'élargir encore, mais sur le bruit qu'il y aurait bientôt une lecture, il fut,

assailli de sollicitations et d'instances qui ne lui laissèrent pas la liberté de refuser(1).

Et donc, au mois de juillet 1829, il lut son drame de *Marion de Lorme* qui s'appelait alors *Un duel sous Richelieu*. C'était le vendredi, 10 de ce mois. La date et le compte-rendu de cette soirée mémorable nous ont été conservés par Édouard Turquety, qui y assistait.

Il y avait là, rassemblée et un peu à l'étroit dans la chambre au lys d'or, toute la fleur de l'École romantique : Balzac, Eugène Delacroix, Alfred de Vigny, Dumas, Musset, Sainte-Beuve, Villemain, Mérimée, Armand et Edouard Bertin, Boulanger, Frédéric Soulié, Taylor, Soumet, Emile et Antony Deschamps, les Devéria, Ch. Magnin, Mme Belloc et Mme Tastu. Il ne manquait que Lamartine, qui venait de retourner à Saint-Point, et David d'Angers, qui se préparait à partir pour Weimar.

« On se figure mon enthousiasme, dit Turquety. J'avais vingt ans ; j'étais reçu à bras ouverts par les poètes les plus en renom et, après tout, Hugo

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II. — « J'apprends, mon cher Victor, lui écrivait le baron Taylor, que vous venez de terminer un drame, vous ne m'en avez rien dit hier au soir ; je serai bien aise d'en entendre la lecture, seriez-vous assez aimable pour m'accorder cette faveur ? Votre ancien ami, TAYLOR. »

(Lettre inédite tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie.)

était un homme de génie. Je croyais assister à la lecture du *Cid*; j'avoue même que je ne rougis pas de le lui dire à la fin de la pièce. Maintenant je ne compare plus *Marion* au *Cid*: mais j'en admire encore quelques parties; hélas ! on en était à l'espoir : on croyait à un théâtre renouvelé, agrandi peut-être... L'expérience est venue trop tôt détruire ce beau rêve : il a fallu retourner aux autels abandonnés un instant... Le salon du messie romantique était curieux à voir. Victor Hugo lisait lui-même et lisait bien. La pièce était intéressante et il y avait où admirer : mais dans ce temps-là la simple admiration était trop peu de chose. Il fallait s'exalter, bondir, frémir : il fallait s'écrier avec Philaminte :

On n'en peut plus, on pâme, on se meurt de plaisir.

« Ce n'était qu'interjections faiblement exprimées, extases plus ou moins sonores. Voilà pour l'ensemble : les détails n'étaient pas moins gais. Le petit Sainte-Beuve tournait autour du grand Victor... L'illustre Alexandre Dumas, qui n'avait pas encore fait schisme, agitait ses énormes bras avec une exaltation illimitée. Je me rappelle même qu'après la lecture il saisit le poète et,

le soulevant avec une force herculéenne : « Nous vous porterons à la gloire », s'écria-t-il ; Hugo y a été porté, mais ce n'est ni par *Marion* ni par l'auteur de *la Tour de Nesle*. Alfred de Vigny, retiré dans un coin, méditait déjà, je le pense, une rupture prochaine ; le statuaire David faisait mine de réfléchir ; quant à Émile Deschamps, il applaudissait avant d'avoir entendu : toujours coquet, il regardait en tapinois les dames de l'assemblée. On servit des rafraîchissements : je vois encore l'immense Dumas se bourrer de gâteaux et répéter la bouche pleine : « Admirable ! admirable ! » Cette comédie, qui succédait si gaiement à ce drame lugubre, ne finit elle-même qu'à deux heures du matin (1). »

Ce compte-rendu n'a qu'un défaut, c'est qu'ayant été rédigé de mémoire, bien des années après l'événement, alors que Turquety avait perdu toutes ses illusions, il contient des remarques qui ne sont pas justes et même quelques erreurs de détail. Ainsi il est faux que David d'Angers «faisait mine de réfléchir», puisqu'il était absent, et c'est calomnier Alfred de Vigny que de dire qu'« il méditait déjà une rupture prochaine ». A ce moment-là, il n'y avait dans le Cénacle aucun germe de division. Comme

(1) *Édouard Turquety*, par Fréd. Saulnier, p. 73.

l'écrivait Boulay-Paty, c'était « une société d'amis où l'on était sans étiquette et où l'on chantait à cœur ouvert ». La maison de Victor Hugo était, elle aussi, ouverte à tout venant. On n'avait pas besoin d'une invitation pour y entrer. Il suffisait qu'on fût un ami des muses, et l'on y était reçu tout de suite familièrement, sans la moindre cérémonie. Tout ce qu'on vous demandait, c'était de payer votre bienvenue en disant des vers. La première fois que Boulay-Paty alla chez Hugo, il lut son Ode à André Chénier parce que, dit-il, Sainte-Beuve était là, et qu'il avait eu l'occasion de faire son éloge (1). Depuis, il n'a pas fait comme Turquety, il est resté l'ami de l'un et de l'autre (2).

Huit jours après la lecture de *Marion de Lorme*, avait lieu chez Alfred de Vigny la lecture d'*Othello*. « La soirée, dit encore Turquety, fut très brillante : on n'annonçait que comtes et barons : les appartements sont pleins de luxe et d'ornements. La lecture dura fort tard et m'intéressa au point de me faire beaucoup de mal. Je vis là beaucoup d'hommes de lettres dont je connaissais les ouvra-

(1) Lettre inédite.

(2) En 1848, Sainte-Beuve partant pour Liège offrit à Boulay-Paty le manuscrit du tome III de son *Port-Royal*, en souvenir de leur amitié. Ce manuscrit appartient aujourd'hui à M. Louis Barthou.

ges : il ne manquait que Charles Nodier, mais il est trop souffrant pour sortir ainsi le soir (1). »

Ces quelques lignes suffiraient pour marquer la différence des milieux. Autant la société qui fréquentait chez Victor Hugo était bruyante et mêlée ; autant celle qui fréquentait chez Alfred de Vigny était réservée et choisie. On avait beau y rencontrer les mêmes figures romantiques, l'atmosphère n'était pas la même ; cela tenait évidemment aux manières de Vigny qui, tout en étant d'une politesse exquise, était toujours cérémonieux et légèrement distant. Un seul homme y semblait comme chez lui : c'était Émile Deschamps, son collaborateur. Redingote bleu clair, ruban rouge à la boutonnière, cheveux noirs, barbe noire, tiré à quatre épingles, Émile nommait souvent Alfred

(1) Nodier était malade, en effet, et cela désolait Vigny qui, le 16 juillet, veille de cette lecture, écrivait à Augustin Soulié : « Tâchez que notre poète Nodier vous accompagne. Je viens de l'en prier, aidez-moi. » (Lettre inédite.)

Victor Hugo, toujours pressé, s'était trompé de date et s'était présenté deux jours avant. Sainte-Beuve avait reçu l'avant-veille le petit billet suivant :

« Vendredi 17, à sept heures et demie précises du soir (on voit qu'en ce temps-là les spectacles commençaient de bonne heure), *le More de Venise* vivra et mourra par devant vous, mon ami ; si vous voulez faire asseoir l'ombre de Joseph Delorme à ce banquet funèbre, sa place est réservée comme celle de Banquo. Etes-vous assez bon pour vous charger d'inviter de ma part nos deux amis, Boulanger et Devéria, et les prier d'être d'une exactitude militaire, s'ils ne veulent revenir chez eux à quatre heures du matin ?

Tout à vous, « ALFRED DE VIGNY. »

(*Correspondance* d'Alfred de Vigny, p. 26.)

« mon ami » tout simplement et sans y mettre d'affectation, et il allait en sautillant d'un groupe à l'autre, heureux de provoquer le sourire des dames par ses mots spirituels.

Mais le héros de la soirée du 17 juillet, celui qui, après Vigny, attira tous les regards de l'assistance, fut Alfred de Musset. Il n'était connu encore que d'une élite par les vers inédits de *Don Paëz* et de la *Ballade à la Lune*, mais son jeune visage de chérubin, sa mise élégante et un peu outrée : redingote col de velours jusqu'à la ceinture, pantalon bleu de ciel et collant le désignaient suffisamment à l'attention, et plusieurs fois, pendant la lecture d'*Othello*, il avait donné le signal des applaudissements (1). Car il avait une prédilection marquée pour le talent de Vigny, et, comme il le lui écrivait un jour, le plaisir de le lire égalait pour lui le plaisir de le voir (2).

On connaît la lettre par laquelle il l'invita quelques mois après à venir entendre ses *Contes d'Espagne et d'Italie* :

« Mon cher monsieur, puis-je espérer que vous voudrez bien entendre ces malheureux poèmes que

(1) Lettre inédite de Paul Foucher.

(2) *Corresp.* d'Alfred de Musset, publiée par Léon Séché, lettre du 19 décembre 1829.

je me propose de lire? Vous y trouverez de nos amis et nous ferez bien grand plaisir. Je ne puis que vous renvoyer l'exhortation que vous m'avez adressée pour *Othello : Venez ! brave cœur !* — non qu'il s'agisse d'un danger, mais il ne s'en agit pas moins d'un secours ; et c'est surtout le vôtre que j'invoque, car vous êtes aussi mon père *in litteris.* »

Il va sans dire que Vigny répondit à cette invitation filiale. A quelque temps de là, Musset racontait chez l'auteur d'*Othello* qu'il avait passé la journée du dimanche avec un de ses amis au petit jeu suivant. Il avait mis sur sa tête une tête de mort. Au moyen d'une cravate noire et d'une grande redingote il avait caché sa propre figure. Sur la tête de mort il avait fiché un claque, et la tête et le claque se balançaient avec un petit air coquet. Dans cet équipage, il s'était promené devant sa fenêtre. Tous les gamins du voisinage s'étaient rassemblés dans la cour de l'hôtel ; l'ami leur avait jeté de mauvaises estampes, et pendant que les gamins se disputaient, tous deux, avec une énorme seringue, les avaient aspergés tellement que plusieurs semblaient sortir du bain. Puis, pour finir la comédie, l'ami avait lancé ne *seringade* dans la figure de Musset, qui, pour se venger, lui avait versé un verre d'eau dans son chapeau... « Ah ! que vous

êtes bête ! voilà un chapeau perdu ! » — Et Musset de rire en racontant cela. Et Vigny de rire aussi, disant : « Voilà à quoi il passe sa vie ; il vaut bien la peine d'être grand poète (1) » !

Le 30 septembre suivant (2) avait lieu chez Victor Hugo la lecture d'*Hernani*.

On a fait mille récits de cette soirée historique, mais je n'en connais que deux qui me satisfassent pleinement. C'est d'abord le récit d'Auguste Barbier, que domine la figure de Vigny :

« ... M. Paul Lacroix, invité à la soirée, m'emmena avec lui et m'introduisit au milieu du Cénacle. Tous les chefs du romantisme avaient été fidèles au rendez-vous, un seul tardait à paraître. C'était l'auteur d'*Eloa*. Enfin il arriva, et je vis passer à travers les rangs des Jeune-France barbus et chevelus, un gentleman d'une tenue parfaite, en habit noir, cravate noire et gilet blanc. Sa taille était élancée, sa figure pâle et régulière ; des lèvres minces, un nez légèrement aquilin et des yeux gris-bleus sous un beau front encadré de cheveux blonds, un air de grande distinction.

« La lecture de la pièce commença. Le poète lisait bien, mais son organe était désagréable. Sa

(1) *Souvenirs de Juste Olivier*.
(2) C'est la première fois qu'on donne la date de cette lecture.

voix, composée de deux tons extrêmes, le grave et l'aigu, allait continuellement de l'un à l'autre, ce qui nuisait un peu à l'effet. Néanmoins, l'ouvrage, plein de beaux vers et de sentiments chevaleresques jetés à profusion sur une fable peu naturelle, produisit un enthousiasme difficile à décrire. La lecture achevée, tout le monde alla féliciter l'auteur ; et, dans le défilé, je vis le chantre d'*Eloa*, toujours la figure froide et réservée, venir serrer la main de son confrère et ami, après quoi il s'éclipsa discrètement (1). »

Tout Vigny est dans ce croquis d'artiste. On dirait qu'il avait le pressentiment que le drame d'Hugo serait la cause initiale de leur première brouille.

Le second récit, plus long et plus circonstancié, est celui de Boulay-Paty. Le poète d'*Elie Mariaker* écrivait à Turquety, le 16 octobre 1829 :

« Il y a eu quinze jours mercredi (30 septembre) que je reçus une invitation de Mme Hugo d'aller passer la soirée chez elle pour assister à la lecture du nouveau drame en 5 actes et en vers d'Hugo, intitulé *Hernani* (2). J'en fus extrêmement flatté,

(1) *Souvenirs personnels*, p. 357.

(2) Boulay-Paty avait attiré l'attention sur lui en publiant, le 8 juillet 1829, dans *le Figaro*, à propos du procès intenté à Barthélemy pour *le Fils de l'homme*, une traduction en vers de la *Revue nocturne* du poète autrichien Sedlitz.

car il y avait à peine 60 personnes et toutes les notabilités de l'époque : Alfred de Vigny, Nodier, Mme Tastu, Mme Belloc, Mérimée, Sainte-Beuve, Vitet, Boulanger, David, Devéria, A. Deschamps, etc., etc. Victor nous lut sa pièce d'une voix vaste et sonore qui convient parfaitement à ses grands vers. Dieu ! que de poésie ! Comme c'est admirable de style ! On pourra lui reprocher des invraisemblances, mais comme elles s'oublient devant ces expressions si vivantes, si pittoresques, si énergiques !... »

Et quelques jours après, le même auteur écrivait à Eugène Lambert :

« ... Je ne te donnerai point l'analyse de la pièce, parce que je veux te laisser l'intérêt tout neuf pour quand tu la liras. Je te dirai seulement que le style est admirable, que beaucoup de vers sont brisés suivant notre nouveau système, que c'est une poésie pleine d'énergie et de pittoresque, du Corneille ressuscité. Il n'y a que peu de vers comiques, ce ne sont pas les meilleurs. Je me rappelle ces deux vers : quand le vieillard trouve chez sa nièce, qui est fiancée, le roi et le brigand, qu'il ne connaît pas, il les prend pour de jeunes seigneurs qui viennent la séduire, et il dit en parlant des jeunes nobles que si le *Cid* vivait, il aurait

Souffleté leur blason du plat de son épée.

« Et puis en leur proposant le combat :

Sinon le bras, j'ai l'âme
Aux rouilles du fourreau ne jugez point la lame.

« Les scènes que j'aime le mieux sont celles du troisième acte, où don Ruy, devant les tableaux de ses aïeux, raconte au roi leurs hauts faits les uns après les autres pour en venir à lui refuser de livrer le brigand qui est devenu son hôte; celles du 4e acte, où don Carlos attend sur le tombeau de Charlemagne s'il sera élu empereur; et celles du 5e acte, où les deux jeunes époux se rendent à la chambre nuptiale. Pas de scène au théâtre où la poésie soit si suave, si empreinte de charme! Cette belle nuit qu'ils s'arrêtent à contempler y jette sa couleur, pas de scène plus ravissante, et qui finisse d'une manière plus terrible! Oh! que le son du cor traverse l'âme!... Ce drame a été reçu par acclamations aux *Français* et il sera joué en décembre (1)... »

Non, c'est au mois de février suivant qu'*Hernani* devait être représenté, après des péripéties que je raconterai plus loin.

(1) Communiqué par M. Dominique Caillé.

CHAPITRE VI

HENRI DE LATOUCHE ET LA CAMARADERIE LITTÉRAIRE

I. — Henri de Latouche précurseur romantique. — Opinion de Charles Nodier sur lui. — Victor Hugo achète un habit bleu pour lui offrir à déjeuner. — Latouche et André Chénier. — Lettre inédite du fils de Sauveur Chénier à Charles Louandre. — Comment Latouche devint l'éditeur des poésies d'André. — Ce que Sainte-Beuve pensait de cette édition. — Latouche mystificateur. — Un mot de Lamartine sur lui. — Rapports de Latouche avec Sophie Gay et Mme de Girardin. — Lettres inédites de lui à Delphine.

II. — Ce que George Sand écrivait à sa fille Solange au sujet de Latouche. — Le paysan de la Vallée-aux-Loups et l'éditeur Renduel. — Un article d'Armand Carrel dans *le Globe* sur la *Correspondance de Clément XIV avec Carlo Bertinazzi*. — Latouche y répond.

III. — *La Camaraderie littéraire*. — Victor Hugo et Sainte-Beuve pris à partie par Henri de Latouche. — Retentissement de cet article. — On en trouve un écho spirituel dans une *Lettre à Victor Hugo, suivie d'un projet de charte romantique*, par Ch. Farcy.

IV. — Gustave Planche répond à Latouche dans *la Haine littéraire*. — Comment Gustave Planche fut introduit chez Victor Hugo. — Il posait alors au dandy. — Vigny le recommande à Buloz, et Victor Hugo le fait entrer au *Journal des Débats*. — Lettre inédite de Gustave Planche. — Qu'il entendait la critique comme Brunetière. — Son article sur *les Royautés littéraires* indispose les romantiques

contre lui. — Son manifeste intitulé *les Amitiés littéraires* rend Victor Hugo furieux. — Vers que celui-ci lui adresse dans *les Voix intérieures.*

I

Sainte-Beuve, voyageant en Allemagne avec l'architecte Robelin et le peintre Louis Boulanger, écrivait de Worms à Victor Hugo, le dimanche 27 octobre 1829 :

« ... Je n'ai pas lu de journal depuis Paris, mais j'ai entrevu un article de Latouche, qui fera que je n'écrirai de ma vie une seule ligne dans la *Revue de Paris :* un homme qui se respecte ne remet pas les pieds dans un salon, ou même dans un café, où s'est installé un insulteur... (1). »

De quel article s'agissait-il ici ? De l'article sur *la Camaraderie littéraire*, qui parut vers le milieu du mois d'octobre et qui visait, en effet, tout particulièrement Hugo et Sainte-Beuve. Parlons donc un peu de l' « insulteur ».

Romantique de la veille, ayant embrassé, l'un des premiers, les idées de réforme de Mme de Staël, libéral en littérature et républicain en politique,

(1) *Revue de Paris* du 15 décembre 1904.

Henri de Latouche avait acquis dans le monde lettré, dès le commencement du règne de Louis XVIII, tant par ses compositions originales que par ses traductions en vers de Bürger et de Gœthe (1), une telle réputation de talent et d'esprit, qu'il était considéré, bien avant 1819, comme un précurseur et un futur chef par tous ceux qui savaient juger.

« Quand j'ai logé *le Lutin d'Argail* dans les pierres du foyer, disait Nodier en 1822, et que je l'ai fait converser avec une fileuse qui s'endort, je connaissais depuis longtemps une jolie composition de M. de Latouche, où cette charmante tradition était racontée en vers enchanteurs ; et comme ce poète est, selon moi, dans notre littérature, l'Hésiode des esprits et des fées, je me suis enchaîné à ses inventions avec le respect qu'un homme qui s'est fait auteur doit aux classiques de son école (2). »

C'est donc *l'Ariel exilé* de Latouche qui avait inspiré à Nodier son *Trilby*, père ou plutôt grand-père du *Trilby* de Victor Hugo. Et Nodier n'était pas seul à avoir subi son influence. Emile Deschamps, qui connaissait Latouche mieux que personne, ayant collaboré de bonne heure avec lui, le regardait comme son Mentor et l'avait présenté

(1) Notamment la ballade de *Lénore*, du premier, et celle du *Roi des Aulnes*, du second.

(2) Préface de *Trilby*.

comme tel au jeune auteur des *Odes et Ballades*. Il faut bien, d'ailleurs, qu'il ait imposé à tout le monde, pour qu'en 1819 on lui ait confié, de préférence à tout autre, le soin délicat de publier un choix des poésies d'André Chénier.

Il habitait alors, non pas quai Voltaire (1), comme le dit le « témoin » de *Victor Hugo raconté* (2), mais rue des Saints-Pères, dans une mansarde arrangée avec goût. Car il vivait chichement du produit de sa plume, et je ne vois pas pourquoi Victor Hugo, qui était logé à la même enseigne, rue du Dragon, avait cru devoir acheter un habit bleu à boutons d'or et dépenser deux louis, pour lui rendre les pommes de terre cuites à l'eau et la tasse de thé qu'il lui avait servies un jour en guise de déjeuner. Il aurait pu mieux placer son argent, et, s'il voulut lui donner une leçon, je crains qu'elle n'ait été perdue. Chacun sait que, dès ce temps-là, Henri de Latouche posait au paysan et vivait en Spartiate, ce qui n'empêchait pas l'Amour de lui faire de fréquentes visites sous des visages variés. Il y avait toujours sur sa table de travail un bou-

(1) Latouche n'habita le quai Voltaire qu'après 1840. Précédemment il habita, durant quelques années, 19, quai Malaquais, au-dessus de l'étude de Me Delavigne. C'est même là qu'Auguste Barbier fit sa connaissance.

(2) T. II, p. 52.

quet de fleurs nouvelles, et c'est parmi les roses, comme une jolie femme, que l'amie de Marceline, qui n'était pas précisément un Adonis, dépouilla les manuscrits d'André.

A ce propos, il n'est pas inutile que l'on sache exactement dans quelles conditions Latouche reçut ce dépôt précieux. J'ai là justement devant moi la lettre autographe où le propre neveu du poète de *la Jeune Captive* raconte les choses au long et en met quelques-unes au point. Il écrivait, en 1858, à Charles Louandre :

Paris, 12 février 1858.

« Monsieur,

« En 1819, M. Alexandre Baudouin, imprimeur, et M. Foulon, libraire, qui avaient publié en 3 volumes le théâtre de mon oncle Marie-Joseph, l'année précédente, demandèrent à mon père (Sauveur), et à mon oncle (Constantin), à imprimer des poésies de mon oncle André (1).

« La première objection fut de demander à ces messieurs s'ils étaient bien sûrs qu'une telle publication ne serait pas sévèrement traitée par un public qui paraissait engoué de ce qu'on appelait alors

(1) On sait qu'André Chénier avait trois frères : Constantin, qui était l'aîné ; Louis-Sauveur, le cadet, et Joseph-Marie-Blaize, qui était la quatrième.

la nouvelle école, André étant l'admirateur passionné de l'antiquité. La famille parla de la proposition à M. Daunou, qui était le dépositaire de tous les manuscrits d'André et de Marie-Joseph. Rendez-vous fut pris un soir chez lui avec MM. Foulon et Baudouin, et là, j'y étais, on examina la proposition faite. Lorsqu'on fut tombé d'accord sur l'essai de la publication à tenter et sur le nombre et la nature des pièces *qui parurent à M. Daunou* pouvoir être imprimées, je demandai quelle était la personne qui serait chargée de l'édition. MM. Foulon et Baudouin désignèrent M. Henri de la Touche.

« Comme nous nous regardions tous avec M. Daunou, MM. Baudouin et Foulon combattirent notre hésitation en assurant que c'était un jeune homme plein d'ardeur, poète lui-même, qui présenterait au public les poésies d'André par une notice faite avec modestie et dans la couleur du style qui conviendrait à l'époque.

« M. Daunou remit *tous* les manuscrits d'André, avec le portefeuille qui les avait toujours contenus, et je les emportai après qu'il eût été formellement convenu avec MM. Foulon et Baudouin que M. de la Touche verrait les manuscrits chez mon père et que des copies seulement seraient remises à l'imprimerie. Plusieurs semaines s'écoulèrent. M. de la

Touche ne vint pas. Pendant les heures que me laissaient libres mes études en droit, j'avais fait les copies promises. M. Baudouin arriva chez mon père pour lui faire connaître que M. de la Touche était très mécontent que les manuscrits ne lui eussent pas été confiés. Mon père répondit avec le ton d'un militaire habitué à donner un ordre : Ce qui a été convenu sera exécuté.

« Quelques semaines se passèrent encore, et enfin M. de la Touche se présenta. Je m'empressai de lui communiquer les manuscrits qu'il feignit de trouver dans un grand désordre. Je lui fis remarquer que le désordre qu'il supposait n'existait pas, le poète ayant eu le soin de rattacher par des signes toutes les pièces du même genre, et, par d'autres signes, les diverses parties du même tout (1).

« La curiosité fiévreuse avec laquelle il parcourut alors ces manuscrits, je puis dire sans les voir, les monosyllabes qu'il articulait à peine, me révélèrent un homme voulant dissimuler son irritation et profondément désappointé. Il se remit, toutefois, et nous collationnâmes les copies faites qu'il emporta. Il recueillit aussi quelques renseignements

(1) M. Gabriel de Chénier, dans la préface de son édition des œuvres complètes de son grand-oncle, a répété cette assertion, ajoutant que Latouche n'avait tenu aucun compte de ce renseignement, dans les éditions postérieures à celle de 1819.

pour la courte notice qu'il devait faire. Dès qu'il fut sorti, je conjurai mon père de ne jamais lui confier les manuscrits.

« L'impression des poésies ne fut pas longue. Tout le volume était à l'état d'épreuves, lorsqu'un jour M. de la Touche, qui était devenu poli, obséquieux même envers mon père, lui représenta la nécessité, avant de donner le bon à tirer, de collationner sur les originaux. J'étais absent, et mon père eut la faiblesse de lui laisser emporter *jusqu'au lendemain* les seules pièces qui étaient imprimées (1). Ce que je craignais, ce que j'avais prévu, arriva : les manuscrits confiés ne rentrèrent pas tous, quelques-uns furent égarés à l'imprimerie, affirmait M. de la Touche (2); de son côté, M. Alexandre Baudouin assurait avec raison qu'on n'avait pas eu besoin des originaux puisque la composition s'était faite sur les copies. Quant au texte des pièces, M. de la Touche a cru devoir en transposer quelques vers, changer quelques hémistiches, mais en très petit nombre, je dois le dire. Ces changements, du reste, n'étaient ni importants,

(1) Il voulait dire « les manuscrits des seules pièces qui étaient imprimées ».

(2) De ce nombre fut le manuscrit de *la Jeune captive*, qui appartient aujourd'hui au Musée Dobrée, de Nantes.

ni heureux; par exemple, dans *le Jeune Malade*, l'original porte :

Et chaque été nouveau, d'un jeune taureau blanc
La hache à ton autel fera couler le sang.

M. de la Touche a mis :

Et chaque été nouveau, *d'un taureau mugissant.*

« Ce qu'il y a de très positif, c'est que les poésies publiées sont bien d'André de Chénier : j'ai tous les manuscrits que je conserve pieusement comme étant le seul héritier du nom, et je compte bien qu'ils seront conservés de même par mon fils.

« Il reste à expliquer l'opinion de Béranger. Je crois cela facile par deux raisons : la première, c'est que Béranger, ignorant complètement la langue grecque, n'a pas pu connaître le cachet antique qui caractérise si éminemment les ouvrages d'André; et, dès lors, les vers du jeune poète et les vers de M. de la Touche, qui, je l'avais reconnu, n'était pas non plus très familiarisé avec la langue que parlait Homère, avaient pour lui une ressemblance suffisante; — la seconde, c'est qu'initié probablement à la pensée intime de M. de la Touche, Béranger aura vu son ami *inventer* un André Chénier dans la notice fantastique qu'il a mise aux

éditions postérieures à celle de 1819. Lors de cette première édition, l'imagination de l'auteur des poésies de la Vallée-aux-Loups avait été arrêtée dans ses rêves. Bien que cette notice contînt déjà des fables dont la famille s'était plainte, elle était moins éloignée de la vérité; mais celle notamment, qui est en tête de l'édition Charpentier, de 1841, n'est plus qu'un roman, dans lequel il se venge de la contrainte de 1819, des mensonges blessants pour la famille et dont il essuya les reproches qu'il méritait, des contes qui présentent André classant, à Saint-Lazare, en trois portefeuilles, les manuscrits, bien qu'ils fussent restés chez mon père; qui lui font faire même une préface pour le portefeuille nº 1; qui le font l'ami de Chateaubriand, qu'il n'a jamais connu; toutes ces inventions ont pu faire croire à M. Béranger que le poète André Chénier n'était venu au monde que dans le cerveau de son ami de la Touche (1).

(1) Tout cela est exagéré et sent la rancune. Dans la bouche de Béranger, les propos qu'on lui reproche n'étaient guère qu'une boutade. Il avait beau ne pas savoir le grec; il était assez fin connaisseur pour distinguer ce qui était à Chénier de ce qui était à Latouche, et cela prouve, en résumé, la haute estime qu'il avait pour le talent de ce dernier. Rappellerai-je ici qu'en 1831, lorsqu'il fit sa fameuse chanson sur Chateaubriand, Béranger ne voulut pas la publier sans l'avoir soumise à Latouche, à cause « des difficultés insurmontables qu'il avait à vaincre dans ce genre ». (Voir la *Corresp. de Béranger*, t. II, p. 51.)

« Enfin M. Béranger va même jusqu'à ajouter à *l'inventeur* d'André au sujet des deux derniers ïambes écrits par le jeune poète. Il suppose que les vers sont interrompus par le bourreau qui appelle sa victime, tandis que M. de la Touche s'est borné tout simplement à scinder le dernier ïambe écrit à Saint-Lazare, et non à la Conciergerie, et à retrancher la fin. L'édition de 1819 porte seulement : *Derniers vers de l'auteur* et cela est vrai. Je possède ces derniers vers comme tous les autres manuscrits. Du reste, j'ai déjà donné des éclaircissements sur ces divers points dans une brochure publiée en 1844 sous le titre *De la vérité sur la famille Chénier*. J'ai fait un travail complet sur les ouvrages de mon oncle André où j'ai exposé et mis en leur place toutes les pensées, tous les travaux qu'il a laissés en indiquant l'ordre suivi par lui-même ; ce travail réfute toutes les erreurs volontairement ou involontairement commises.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération...

« DE CHÉNIER. »

Rue Belle-Chasse, 55 (1).

(1) Cette lettre, que m'a communiquée M. Macqueron, l'érudit collectionneur, à qui j'avais déjà tant d'obligations, est donc de la main même du père de Gabriel de Chénier, le dernier éditeur d'An-

Ainsi, de l'aveu même du fils de Sauveur Chénier, il est acquis que Latouche, après avoir préparé son édition sur les copies qui lui avaient été remises, jugea *nécessaire*, contrairement à l'avis du libraire Baudouin, de collationner sur les originaux, avant de donner le bon à tirer. Cela seul démontre avec quelle conscience et quel soin il accomplit sa tâche, et cela nous explique en même temps pourquoi Gabriel de Chénier, malgré le ton rogue, discourtois et injuste sur lequel il parle du premier éditeur des poésies de son grand-oncle, trouva en somme si peu de chose à reprendre dans le travail de Latouche.

Certes, je n'excuse pas les libertés que celui-ci prit avec le texte d'André Chénier. Il est clair, par exemple, que le poète du *Jeune Malade* eût bondi d'indignation en voyant que son *jeune taureau blanc* était devenu, sous la plume de Latouche, *un taureau mugissant*. Ce changement d'adjectif ne prouve pas seulement que Latouche entendait mal la langue d'Homère, mais encore qu'il ne connaissait pas sa mythologie, puisque c'était toujours un taureau blanc qu'on immolait sur les autels d'Apollon.

dré, qui ne fit que mettre en œuvre le travail de révision et de classification définitive préparée par son père. Cela était bon à savoir.

Mais quel est l'écrivain qui, à cette époque, n'eût fait pis à sa place ? On lui reproche d'avoir mal classé les poésies d'André, et, s'il faut en croire le petit-fils de Sauveur, Sainte-Beuve auquel, en 1838, 40 et 41, on communiqua les manuscrits originaux, quand il fut chargé par les libraires de les compulser de nouveau pour les éditions qui furent alors successivement publiées, Sainte-Beuve aurait déclaré qu'il faudrait tout refaire et tout remettre dans un ordre nouveau. Cette déclaration ne nous surprend qu'à moitié, étant donné qu'il existe une lettre de Sainte-Beuve à Jal, en date du 24 mars 1867, où se trouvent les lignes suivantes : « Vous dites à propos de H. de Latouche qu'il a publié la meilleure édition d'André Chénier ; puisque vous alliez sur ce terrain, vous aviez à dire qu'il avait publié la première et la moins bonne édition de ce poète (1). »

Mais cette réserve n'empêcha pas Sainte-Beuve de rendre publiquement hommage au talent et au goût de Latouche, chaque fois qu'il en eut l'occasion. Et ce n'est pas Millevoye, qui le premier eut communication des manuscrits d'André chez son frère Marie-Joseph ; ce n'est pas non plus Chênedollé qui les avait vus chez Daunou et qui, dès 1814,

(1) Lettre communiquée par M. Macqueron.

offrit de les éditer dans le but de rattacher un si beau génie à la cause légitimiste; ce n'est pas ces deux charmants poètes, qui eussent présenté en meilleurs termes au public l'œuvre posthume de l'auteur de *la Jeune Captive*.

La notice de Latouche, on ne saurait trop le répéter, est un petit chef-d'œuvre de style, de critique et de goût. Lui-même avait si bien conscience de son mérite que, dans le chapitre sur les *Ouvrages inédits d'André Chénier*, paru en 1833 dans *la Vallée aux Loups*, il s'exprimait ainsi :

« Le soin qui me fut confié de cette publication sera mon meilleur titre littéraire. Je ne me croira jamais, si j'ai apporté un dévouement presque fraternel à remplir ce devoir, étranger tout à fait au mouvement d'une école poétique dont Chénier est le régénérateur. A voir le progrès que son exemple a fait faire, j'ai senti quelquefois un grand plaisir à l'entendre louer, orgueilleux comme ce marguillier qui avait sonné le beau sermon d'un prince de son église (1).

Latouche n'avait donc, semble-t-il, qu'à suivre tranquillement la voie qu'il avait ouverte, pour prendre la tête du mouvement romantique. Par malheur il était affligé d'un caractère des plus dé-

(1) *Souvenirs et Fantaisies*.

Mais quel est l'écrivain qui, à cette époque, n'eût fait pis à sa place ? On lui reproche d'avoir mal classé les poésies d'André, et, s'il faut en croire le petit-fils de Sauveur, Sainte-Beuve auquel,en 1838, 40 et 41, on communiqua les manuscrits originaux, quand il fut chargé par les libraires de les compulser de nouveau pour les éditions qui furent alors successivement publiées, Sainte-Beuve aurait déclaré qu'il faudrait tout refaire et tout remettre dans un ordre nouveau. Cette déclaration ne nous surprend qu'à moitié, étant donné qu'il existe une lettre de Sainte-Beuve à Jal, en date du 24 mars 1867, où se trouvent les lignes suivantes : « Vous dites à propos de H. de Latouche qu'il a publié la meilleure édition d'André Chénier ; puisque vous alliez sur ce terrain, vous aviez à dire qu'il avait publié la première et la moins bonne édition de ce poète (1). »

Mais cette réserve n'empêcha pas Sainte-Beuve de rendre publiquement hommage au talent et au goût de Latouche, chaque fois qu'il en eut l'occasion. Et ce n'est pas Millevoye, qui le premier eut communication des manuscrits d'André chez son frère Marie-Joseph ; ce n'est pas non plus Chênedollé qui les avait vus chez Daunou et qui, dès 1814,

(1) Lettre communiquée par M. Macqueron.

offrit de les éditer dans le but de rattacher un si beau génie à la cause légitimiste; ce n'est pas ces deux charmants poètes, qui eussent présenté en meilleurs termes au public l'œuvre posthume de l'auteur de *la Jeune Captive*.

La notice de Latouche, on ne saurait trop le répéter, est un petit chef-d'œuvre de style, de critique et de goût. Lui-même avait si bien conscience de son mérite que, dans le chapitre sur les *Ouvrages inédits d'André Chénier*, paru en 1833 dans *la Vallée aux Loups*, il s'exprimait ainsi:

« Le soin qui me fut confié de cette publication sera mon meilleur titre littéraire. Je ne me croira jamais, si j'ai apporté un dévouement presque fraternel à remplir ce devoir, étranger tout à fait au mouvement d'une école poétique dont Chénier est le régénérateur. A voir le progrès que son exemple a fait faire, j'ai senti quelquefois un grand plaisir à l'entendre louer, orgueilleux comme ce marguillier qui avait sonné le beau sermon d'un prince de son église (1).

Latouche n'avait donc, semble-t-il, qu'à suivre tranquillement la voie qu'il avait ouverte, pour prendre la tête du mouvement romantique. Par malheur il était affligé d'un caractère des plus dé-

(1) *Souvenirs et Fantaisies.*

sagréables. Il était jaloux, hargneux, misanthrope, s'amusait à mystifier les gens qui pouvaient lui rendre service, comme la duchesse de Duras avec son roman d'*Olivier*, ou ce bon M. Sosthènes de la Rochefoucauld, à qui il soutira un jour quinze cents francs (qu'il versa d'ailleurs à la caisse des Grecs) en lui faisant accroire qu'à ce prix il renoncerait à le harceler dans le *Mercure* (1); bref il avait le tempérament de ces pamphlétaires qui, non contents de faire de l'opposition à tout le monde, s'en font à eux-mêmes, « tantôt jouant avec Anacréon, comme disait de lui Lamartine, et tantôt avec Harmodius ; tantôt avec Béranger et tantôt avec Chateaubriand, insoucieux de tout, hormis de renommée, mais incapable de dompter le monstre, c'est-à-dire la gloire (2). »

Je ne connais qu'une maison à qui il soit demeuré fidèle jusqu'au bout, qu'une famille qu'il n'ait cessé d'honorer, et de voir, quoique de loin en loin. C'est la maison de Sophie Gay où il fréquenta dès son arrivée à Paris. J'ai trouvé, dans les papiers de Mme de Girardin, quelques lettres de lui à elle qui témoignent de la persistance du sentiment affec-

(1) E. Delécluze, *Souvenirs de soixante années*, p. 443.
(2) Lamartine, *Souvenirs et portraits*, article sur Mme Récamier, t. II, p. 275.

tueux et comme attendri qu'il avait voué à la mère et à ses filles. Je les publie ici avec plaisir pour adoucir un peu les traits de cette figure rébarbative.

Voici donc ce qu'il écrivait à Delphine Gay, le 14 mars 1824 :

« Mademoiselle,

« Je vous remercie du gracieux présent que vous m'avez fait (1). J'aurais pu dire, au moment même où l'on m'a remis vos vers, tout ce que j'en pense ; il y avait plusieurs jours que je les possédais, et je les relisais avec enchantement dans une retraite où le prestige du monde et la complaisance des admirations disparaît.

« Je n'ose mêler plus de louanges sincères aux flatteries qui, sans doute, vous environnent. Je ne veux pas donner à la voix d'une vieille amitié le tort de paraître froide, au milieu des compliments et des gazettes. Mais j'ai regretté, dans mes bois, de ne pouvoir vous adresser à vous-même l'hommage du plaisir que m'a fait votre livre ; car si j'ai vu se refroidir quelques empressements littéraires pour n'avoir pu me faire l'adulateur du succès, ou plutôt d'ouvrages qui ne contentaient mon mauvais goût poétiquement ni philosophiquement, je sens

(1) Ses premiers *Essais poétiques*.

que l'hypocrisie que je ne puis m'imposer n'eût point fait baisser mes yeux devant votre couronne.

« Votre envoi m'a fait naître dans l'esprit (peut-être mieux que dans l'esprit) deux sentiments qu'il faut que je vous dise. J'ai été charmé de supposer qu'on pouvait, autour de vous, oublier à demi les torts qu'on aurait eus soi-même ; et votre dédicace à Gustave (1) a touché mon cœur. Imaginez que je n'ai rien su de lui que depuis peu de jours, et par un soupir de son père. J'aurais pu parler de ses jeux, demander si cet enfant qui m'aimait se souvenait encore de ma tendresse pour lui ; et l'herbe est déjà sur sa pauvre tombe. Si j'avais pu prévoir ce sort, je crois qu'avant de quitter votre village je l'aurais emporté dans mes bras. Je l'aurais volé à sa mère, je l'aurais défendu contre un mal qui ne l'eût peut-être pas frappé dans un autre pays.

« Adieu, jeune fille et courageuse poète ; vos succès ne me seront jamais étrangers ; vous êtes trop loin de l'âge où l'on peut prévoir le besoin des amis pour que je vous offre un dévouement sans réserve et sans faste, mais je le pratiquerai sans l'offrir.

« Qu'est-il arrivé d'heureux ou de malheureux

(1) Fils d'Elisa Gay, comtesse O'Donnell, à qui Delphine dédia le conte charmant intitulé *la Tour du prodige*.

dans votre famille, que je n'en aie partagé la peine ou la joie, malgré vous ?

« H. DE LATOUCHE. »

Dix ans plus tard, pour lui prouver que *ses succès ne lui étaient pas étrangers*, Latouche adressait ce petit billet, daté du 15 mai 1835, à Delphine devenue Mme Emile de Girardin :

« Madame,

« Un malade qui souffre à deux pas de chez vous, rue Saint-Georges, n° 13, et qui n'a pas même la force de se traîner jusqu'à vos pieds, pense que la lecture du *Marquis de Pontanges* calmerait toute sa souffrance. Prêtez-lui pour une nuit et un jour votre exemplaire d'auteur : celui qui contient déjà quelques coups de crayon pour les corrections légères de l'édition prochaine. Ce service de bon camarade lui rappellera Villiers (1), et un temps qu'il n'oubliera jamais.

« H. DE LATOUCHE. »

Et, trois jours après, ayant reçu et lu ce livre, il écrivait de nouveau, cette fois de sa petite maison d'Aulnay :

« Madame,

« Je n'ai jamais rencontré autant d'esprit dans

(1) Villiers-sur-Orge, maison de campagne de Sophie Gay, où Latouche lut ses premiers vers.

aucun livre que dans la première partie du vôtre; et deux scènes plus belles, dans aucun drame, que la scène où Lionel relit à Laurence sa propre lettre, et celle où, près du lit de sa femme, il l'aime à la fois d'amour délirant et la remercie d'être morte. Peintures sublimes de vérité et de hardiesse. Je vous remercie.

« H. DE LATOUCHE. »

Enfin, en 1843, à la veille de la représentation de *Judith*, Latouche écrivait encore à Mme de Girardin :

« Entendre *Judith* lue par vous, Madame, eût été un mémorable bonheur pour l'imagination d'un solitaire, bien sevré de grâce, de poésie et de toutes les belles choses, mais permettez-moi d'avouer qu'il y a une consolation à ma disgrâce : c'est la certitude qu'en dépit de tous les obstacles j'entendrai bientôt cette tragédie au milieu des applaudissements publics.

« H. DE LATOUCHE (1). »

Tel était le paysan de la Vallée-aux-Loups, quand il se donnait la peine d'être aimable.

(1) Ces quatre lettres inédites m'ont été communiquées par Mme Léonce Détroyat.

II

Nous avons vu ce que Lamartine disait de son impuissance à dompter le monstre. Jules Lefèvre, qui le connaissait bien, attribuait à cette impuissance, au sentiment qu'il en avait, les irrégularités et les bizarreries de son humeur. C'est bien possible. Quand on a formé des élèves comme Mme Desbordes-Valmore, George Sand, Louis Veuillot (1), il doit être cruel, à qui n'a pas de philosophie, de rester au-dessous de leur réputation.

George Sand, qu'il avait dirigée au début, écrivait un jour à sa fille Solange :

« Tu me disais dernièrement que tu essayerais de travailler si tu avais un Delatouche. Tu trouveras conseil et amitié partout ; et pour mon compte je te serai un *Delatouche plus benin*, je t'en réponds (2). »

(1) On lit dans l'ouvrage d'Eugène Veuillot sur son frère :
« Henri de Latouche occupait (en 1828), quai Malaquais, 19, au 2e étage au-dessus de l'étude de Germain Delavigne, un joli appartement de garçon... Le jeune clerc s'introduisit, je ne sais sous quel prétexte, chez son brillant voisin. Celui-ci remarqua le vif esprit de l'adolescent et voulut le protéger. — « Vous êtes fait pour écrire, lui dit-il un jour, travaillez ferme, je vous aiderai et vous réussirez. » De bons conseils littéraires suivirent cette promesse. » (*Louis Veuillot*, p. 36.)

(2) Lettre du 15 septembre 1851.

C'est dire qu'il avait la férule plutôt lourde. Il avait le croc dur aussi et, quand on l'ennuyait, il vous mordait aux jambes comme un chien.

En 1833, pendant que Renduel préparait, de concert avec Charpentier, la réimpression des œuvres d'André Chénier, Latouche, furieux d'avoir fait pour rien le voyage d'Aulnay à Paris (il habitait alors à la Vallée-aux-Loups), écrivait à l'adresse de Renduel le billet suivant :

« Il est dur de venir de la campagne pour des épreuves et de n'être pas même averti qu'on ne les aura pas. Il est dur d'être, de neuf à dix heures, dans le magasin, à attendre le pacha, dont le domicile est tout proche et de ne trouver personne qui ose avertir sa Hautesse qu'un simple citoyen le demande. Et l'on parle des ministres difficiles à aborder. Honneur aux mœurs turques ! — Libraire d'avant la civilisation, le paysan fera six lieues demain pour l'amour des corrections poétiques ; il attendra les paperasses quai Voltaire, numéro 15 (1). »

Ce billet nous donne le ton ordinaire des lettres de Latouche, lorsqu'il était de mauvaise humeur. On juge de celles qu'il écrivait lorsqu'on l'avait offensé volontairement ou non.

(1) *Le Romantisme et l'éditeur Renduel*, p. 154.

En 1827, au plus fort de la campagne contre les Jésuites, car il savait prendre le vent, comme en témoignent son livre sur l'affaire Fualdès et la publication des *pseudo-Mémoires de Mme Manson*, Latouche faillit croiser le fer avec Armand Carrel, à la suite d'un article du *Globe* sur la *Correspondance de Clément XIV avec Carlo Bertinazzi*, que le « paysan » avait publiée sous le voile de l'anonyme.

Latouche avait eu l'idée de ce livre, après avoir lu telle lettre adressée par l'abbé Galiani à Mme d'Épinay, pour appeler l'attention de Marmontel sur le parti qu'un homme comme lui pourrait tirer de l'amitié ancienne de Carlin avec le pape.

« On pourrait, ce me semble, disait l'abbé, bâtir là-dessus le plus beau de tous les romans par lettres, et le plus sublime. On commencera par supposer que ces deux compagnons d'école, s'étant liés de la plus étroite amitié dans leur jeunesse, se sont promis de s'écrire au moins une fois tous les deux ans, et de se rendre compte de leur état. Ils tiennent leur parole et s'écrivent des lettres pleines d'âme, de vérité, d'effusion du cœur, sans sarcasmes, sans mauvaises plaisanteries. Ces lettres présenteraient donc le contraste singulier de deux hommes, dont l'un a toujours été malheureux, et parce qu'il était

malheureux, est devenu pape ; l'autre, toujours heureux, est resté Arlequin. Le plus plaisant serait qu'Arlequin offrirait toujours de l'argent à Ganganelli, qui serait un pauvre moine. »

Ces lignes ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd, et ce que Marmontel n'avait pas fait pour des raisons que nous ne connaissons pas, Latouche se mit incontinent en devoir de le faire. Il offrit d'abord à Lefèvre-Deumier de collaborer avec lui. Mais Lefèvre voulait jouer le rôle du pape et non celui du comédien, Latouche aussi. Ils ne purent s'entendre. Latouche pensa alors à Émile Deschamps avec qui il avait déjà fait deux comédies. Mais Deschamps ne voulut pas davantage jouer le rôle de Carlin. Ce que voyant, Latouche se résigna à jouer les deux personnages. Et, comme dit Lefèvre, « il les joua avec une sorte de candeur spirituelle, avec une sorte de bonhomie magistrale, qui ressemblent assez à l'abandon, mais peut-être laissent un peu trop percer l'auteur (1) ». S'il eût pu s'entendre avec un d'eux, le livre assurément aurait eu un caractère de vérité qu'il n'a pas.

Il ne trompa donc personne, et moins Carrel qu'aucun autre. Carrel devina la supercherie littéraire, et, sous l'initiale G, qui ne pouvait le trahir,

(1) *Célébrités d'autrefois*, article sur Henri de Latouche.

il laissa entendre, dans *le Globe* du 19 mai 1827, qu'il en connaissait l'auteur.

« Cette Correspondance, disait-il, que nous voudrions annoncer comme une découverte, mais que nous donnons hardiment pour une ingénieuse fiction, *quel qu'en soit l'auteur*, repose à peu près sur les données de l'abbé Galiani... A ses railleries contre l'admiration routinière des Français, peuple de tous le plus intrépide à s'ennuyer, et surtout à ses attaques irrévérencieuses contre ce jargon mesuré, espèce de psalmodie narcotique *qu'on appelle ici des vers*, on croirait qu'il a puisé ses opinions littéraires comme ses épigrammes dans les satires de M. *Delatouche* ou les brochures de M. de *Stendhal*. On ne douterait même pas qu'il n'en veuille au temps présent, s'il n'ajoutait pour nous désabuser qu'il y a à Paris beaucoup d'imbéciles qui font *très bien* les vers. »

Latouche, piqué au vif, répliqua trois jours après dans une longue lettre qui a échappé à tout le monde, sans doute parce qu'elle est signée seulement de son initiale H, et que m'a révélée naguère le petit billet suivant écrit par lui à Lefèvre-Deumier :

Paris, 20 mai 1827.

« Il paraît que l'article du *Globe* est d'Armand

Carrel ; je vais lui répondre incontinent et nous verrons.

« Amitiés.

« H. DE LATOUCHE (1). »

Effectivement, *le Globe* du 22 mai publiait la réponse que voici :

« Permettez-moi, Monsieur, d'être fort en colère contre un article inséré dans votre journal, sur un livre dont je suis l'éditeur : *la Correspondance de Clément XIV et de Carlin.*

« Cette colère ne vient pas toute de ce que vous comparez les épanchements de deux cœurs naïfs à je ne sais quel plan d'un roman projeté, il y a un demi-siècle, par un abbé Galiani, « homme médiocre, chenille étrangère, emplissant nos cercles de sa nullité babillarde », si nous en croyons les auteurs des excellents Mémoires sur Naples.

« Elle ne vient même pas de ce que, me supposant l'inventeur d'une fiction épistolaire, vous me refusez impitoyablement du génie, bien que tout auteur d'une frêle brochure doive en être pourvu et affiche très avidement la prétention d'en avoir, et que cette assertion de votre part blesse mes intérêts matériels, comme je le prouverai tout à l'heure.

(1) Lettre inédite communiquée par M. Macqueron.

« Mais cette irritation dont je parle, je la fonde, ainsi que la réclamation que je vous adresse, sur ce que, dans ce même article, contresigné d'un G, on semble dénier jusqu'à la vérité historique d'une amitié entre deux personnes de conditions si diverses : un comédien et un pape. Je défends ce point avant tout autre, car ces rapports de souvenir, de bienveillance, de fidélité jusqu'à la mort, sont attestés en mille ouvrages et placés désormais hors des atteintes de toute suspicion des critiques. On peut émettre à la rigueur quelques doutes sur l'existence de la totalité de ces lettres (je vous le dis de vous à moi). M. G. a ce droit comme un autre puisqu'il n'a point l'avantage d'avoir pu vérifier à Rome la coïncidence des traditions sur tous les faits que cette Correspondance retrace ; puisque nul descendant de la famille Ganganelli ne lui a peut-être confié, à Ravenne, avec le soin de traduire et de publier ces mêmes lettres, le secret de leur complète authenticité... Mais il y a une limite où s'arrête le plus utile pyrrhonisme, et on s'étonnerait ici sans raison d'un rapprochement *trop piquant* entre l'histrion et le prince, puisque ce rapprochement est fondé sur la philosophie d'un pontife. Il ne faut jamais être si étonné de la vertu.

« Quant à ce que M.G. me refuse du génie : on

III

L'article de Latouche était intitulé : *la Camaraderie littéraire*. On a dit et répété un peu partout que le mot était de son invention. C'est une erreur. Ce mot était déjà usité au dix-huitième siècle. « La plupart des liaisons de société, la *camaraderie*, dit Chamfort, tout cela est à l'amitié ce que le sigisbéisme est à l'amour. »

Quelle mouche l'avait donc piqué? Je n'en sais rien, mais je m'en doute. Et d'abord je remarque que le numéro précédent de la *Revue de Paris* contenait sur le portrait de Victor Hugo par Achille Devéria, qui attirait alors tous les regards, un article dithyrambique se terminant ainsi : « Il est impossible de ne pas faire reposer un glorieux avenir sur cette tête de 27 ans. »

D'autre part, il n'était bruit que des rivalités de théâtre qui avaient éclaté récemment entre Alfred de Vigny et Victor Hugo au sujet des représentations d'*Othello* et d'*Hernani*. Et comme Henri de Latouche, en plus de ses instincts jaloux, avait un sens très développé de l'actualité, il s'était dit sans doute que le moment était venu de faire le procès du Cénacle d'où il s'était volontairement exclu, et

d'achever de mettre la discorde dans le camp d'Agramant.

Toujours est-il qu'il dit aux petits camarades leurs quatre vérités, et que, dans le nombre, il y en avait de fort justes.

— « L'amitié, écrivait Latouche, est une des calamités de notre époque littéraire. De jour en jour elle glisse en tous lieux sa partialité plus dangereuse, et peut développer au sein de quelques hommes, réservés peut-être à de brillantes destinées, le sentiment le plus infertile qu'ils puissent cultiver : l'amour de soi.

— « Ce n'est pas nous qui profitons, comme tant d'autres, de cette *Camaraderie*, qui en somme importune ; mais le bon sens de tous ceux qui sont plus désintéressés dans la question demande à réagir de toutes parts, et le demande comme s'il s'agissait d'une amende honorable.

— « Qui trompe-t-on? Qui donc a rayé l'épigramme de la liste de nos franchises, et la satire généreuse des tables de nos libertés?

— « Depuis que nous sommes tous des hommes de génie, le talent devient singulièrement rare.

— « Il se sera rencontré une petite société d'apôtres qui, se disant persécutée dans les principes d'un nouveau culte, s'est enfermée en elle-même pour

s'encourager, une congrégation de rimeurs bizarres est devenue un complot pour s'aduler, et quelques confidences d'écoliers qui s'essaient, une conspiration flagrante contre des illustrations consacrées. Que si vous n'étiez pas doué à un très haut degré de la faculté d'applaudir en face, d'atteindre à l'exaltation d'un enthousiasme à bout portant, nous ne vous conseillerions pas d'aborder jamais cette réunion qui s'est dit à elle-même que « le siècle lui appartient », qui s'appelle modestement un Cénacle, et trouve dans son sein ses martyrs et ses divinités. »

Naturellement c'est Victor Hugo et Sainte-Beuve qui, dans cette philippique, reçurent les plus durs coups. Cela était d'autant plus laid qu'au mois d'août 1826, après la dispersion du Cénacle de *la Muse française*, Latouche ayant eu l'audace de demander à Victor Hugo quelques renseignements sur un rédacteur du *Drapeau blanc*, Hugo lui avait écrit que sa lettre l'étonnait fort, mais qu'il y répondait parce qu'il était autrefois *son cher Latouche* et qu'il espérait que cette réponse amènerait une réparation qu'il ne pouvait s'empêcher de désirer (1).

— « Là donc, continuait Latouche, on s'est fait

(1) *Corresp. de Victor Hugo.*

de la louange une servitude, un vasselage de tous les instants ; c'est dans la petite église ultra-romantique la prière du matin et du soir; c'est la dîme que toute lecture, confidence d'un projet, révélation d'un hémistiche auquel on travaille, a droit de lever sur les contribuables. Entre tout adepte rencontré par un autre adepte, il s'échange à toute heure un regard qui veut dire : Frère, il faut nous louer!...

— « Si l'école *nouvelle* n'avait encore inventé que Shakespeare, Schiller et Ronsard, il serait modeste d'en rester là...

— « Ceux qui ne comprennent qu'à moitié la plaisanterie de quelques *Tristes* ont admiré, ont réflété certains *rayons jaunes* du dimanche! Plus jaunes ce jour-là que pendant la semaine, n'ont-ils pas bien mérité d'être menés dans un certain *creux* de la vallée, *au fond du bois* à gauche (1)? »

On sait que la pièce de *Joseph Delorme* intitulée *les Rayons jaunes* défraya presque autant la chronique et scandalisa presque autant le camp arriéré des classiques, au printemps de 1829, que, l'année d'après, la *Ballade à la Lune* d'Alfred de Musset.

(1) Allusion à la pièce de *Joseph Delorme*, intitulée *le Creux de la Vallée*, et commençant ainsi

Au fond du bois, à gauche, il est une vallée
Longue, étroite; à l'entour, de peupliers voilée...

Après une charge à fond contre « ces mutuelles compagnies d'assurances où les poètes encamaradaient les musiciens, les musiciens les peintres, les peintres les sculpteurs, et se chantaient réciproquement sur la guitare », Latouche finissait ainsi :

« Nous ne voudrions pas voir le Romantisme, réforme utile pour laquelle nous avions fait les premiers vœux et que nous aimerons toujours, changer de nom en l'an de grâce 1829, et ne s'appeler plus que le *Trissotisme.* »

On comprend que Sainte-Beuve ait eu un mouvement de colère en lisant cet article sur les bords du Rhin. Mais il était trop curieux de sa nature pour ne pas se demander à la réflexion s'il n'y avait pas derrière Latouche quelque faux frère qui lui avait mis la plume à la main. Et le mot de *Trissotisme* employé par Latouche vient de me faire dresser l'oreille. Je me souviens que, quelques années après, parlant de l'auteur de *Chatterton,* Sainte-Beuve dira : « Vigny n'est qu'un Trissotin gentilhomme, le comte de Trissotin (1) », — et comme il était au courant des petites intrigues de théâtre qui troublèrent un moment l'atmosphère du Cénacle, comme il avait épousé la querelle d'Hugo,

(1) *Corresp. inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, publiée par Léon Séché, p. 396.

je me demande à mon tour s'il ne soupçonna pas à distance Vigny d'être pour quelque chose dans l'article de Latouche.

Dieu me garde d'accuser le premier d'avoir été ici le complice du second. Cependant, c'est un fait que Vigny fut à peu près le seul membre du Cénacle qui ait trouvé grâce devant la plume de Latouche, et qui soit demeuré envers et contre tout en correspondance avec lui. Ils s'étaient rencontrés chez Émile Deschamps, quand Vigny était encore aux Gendarmes rouges, et Latouche avait eu plaisir à se retrouver dans les premières pièces de vers du poète de *Symetha*, du *Somnambule* et de *la Prison*. Car il y avait entre eux certaines affinités poétiques, et quand on y regarde de près, on s'aperçoit que le vers de l'un a souvent presque autant de gaucherie, de préciosité, que le vers de l'autre.

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que jamais article de journal ou de revue ait fait autant de bruit que celui de *la Camaraderie littéraire*. Six mois après on en parlait encore et j'en trouve un écho spirituel dans un document moitié sérieux, moitié ironique paru sous forme de brochure, après les représentations d'*Hernani*, au printemps de l'année 1830. C'est une *Lettre à Victor Hugo, sui-*

vie d'un projet de charte romantique, par Ch. Farcy (1). J'en extrais le passage qui concerne l'article de Latouche :

«... Quant à moi, me voilà enrôlé dans les *camarades*. Vive la *camaraderie!* en dépit de M. Delatouche, qui feignit la tuer en la peignant d'après nature. Rien n'est plus doux que ce tendre échange de félicitations et de louanges, par lequel le dernier membre de l'association peut se persuader, à la longue, qu'il est une des célébrités de l'époque. Je veux aussi ma partde gloire ; je veux, un de ces jours, faire une ballade de la même force que celle de M. Musset ; mais pour prix de mon dévouement, je prétends bien que mon portrait lithographié orne à son tour les quais et les passages ; et si Devéria tarde trop à m'offrir le secours de son habile crayon, je suis capable de me lithographier moi-même.

« Adulons-nous, congratulons-nous du matin au soir ; mettons-nous à genoux les uns devant les autres comme Oreste et Pylade dans la spirituelle parodie de Favart,et demandons-nous réciproquement pardon de tant de génie ; cela chatouille l'âme et entretient la paix et le bonheur dont, il faut

(1) Cette pièce curieuse m'a été communiquée par M. Rondel, l'érudit collectionneur marseillais. .

l'espérer, nous jouirons perpétuellement en famille. »

Mais qui sème le vent recueille la tempête, et le jour n'était pas éloigné où les *camarades* allaient rendre à Latouche la monnaie de sa pièce. Le plus drôle c'est que ce fut Gustave Planche qui se chargea de cette besogne.

IV

Fils d'un pharmacien qui jouissait, comme chimiste, d'une certaine réputation, Gustave Planche avait commencé ses études de médecine, quand il rencontra Sainte-Beuve qui, précisément, venait de bifurquer pour faire du journalisme. Il suivit son exemple et entra derrière lui au *Globe*, où Dubois l'utilisa comme correcteur anglais, car il connaissait assez bien la langue de Shakespeare. Quelque temps après, en 1828, Victor Hugo, ou plutôt son éditeur, ayant eu besoin de ses services (1), Sainte-Beuve l'amena rue Notre-Dame-des-Champs, et c'est ainsi que le jeune carabin en rupture de médecine fut introduit dans le Cénacle. Il s'y fit remarquer dès le premier jour par une liberté d'al-

(1) On avait chargé un graveur anglais qui ne connaissait pas un mot de français d'illustrer la pièce des *Odes et Ballades* intitulée *la Ronde du Sabbat*, et c'est pour lui venir en aide que Sainte-Beuve avait pensé à Gustave Planche.

lures et une crudité de langage qui scandalisèrent Pavie et les autres néophytes de la religion nouvelle. Il entrait à toute heure chez Victor Hugo comme dans un moulin, se mêlait aux conversations les plus intimes, tapait sur le ventre à tout le monde, et, selon l'habitude des amis de la maison, appelait par leurs petits noms ceux que la jeunesse respectueuse et enthousiaste regardait comme les colonnes et le dieu du temple. Alfred de Vigny raconte qu'un soir, en sortant de chez Victor Hugo en compagnie d'Émile Deschamps, il fut accosté par un jeune homme qui lui dit à brûle-pourpoint :

— Je vais sortir avec vous, *Alfred*, et avec *Émile*.

Et comme Émile Deschamps demandait à Vigny quel était cet ami qu'ils avaient là :

— Je ne sais pas son nom, lui répondit-il, et je ne l'ai jamais vu.

Ce qui n'empêche que, peu de jours après, Gustave Planche se présentait chez Vigny et devint très vite un de ses familiers.

Il paraît qu'à cette époque il posait au dandy et qu'il était mis avec beaucoup d'élégance. La toilette et Mme Taglioni (1) l'occupaient plus que les beaux-

(1) Sainte-Beuve écrivait de Worms à Victor Hugo, le 27 octobre 1829 : « Que dit Planche et s'occupe-t-il toujours de Mlle Taglioni ?

arts et les belles-lettres, et j'ai lu dans les souvenirs de Pavie qu'au bal de Devéria, où Musset parut costumé en jeune page de la Renaissance, Gustave Planche fit sensation en costume de sultan porté sur les épaules de Robelin et de Raffet. Cependant Vigny avait remarqué que, dans la conversation, ses jugements étaient d'un homme qui avait des lectures et de la critique, et un jour qu'il lui exprimait le regret que ses jugements fussent perdus, Gustave Planche lui répondit que, lorsqu'il tentait de les écrire, la forme ne le satisfaisait pas. Cela n'est point pour nous surprendre, car le style de Planche sent furieusement le travail de la lime. En attendant il regardait de son œil rond, ouvert à fleur de peau, tout ce qui se passait autour de lui ; il écoutait, prenait des notes, fréquentait de préférence les ateliers des artistes comme les Devéria, Boulanger et les Johannot, et tout en étant le commensal, voire le parasite des uns et des autres, il se préparait à jouer dans la littérature le rôle ingrat qu'il remplit pendant un quart de siècle, à la satisfaction tout au moins du directeur de la *Revue des Deux-Mondes*. Il faut bien d'ailleurs qu'il ait su inspirer confiance aux maîtres du jour, pour que,

Nous parlons de lui quelquefois. » (*Revue de Paris*, du 15 décembre 1904. — *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo*.)

sur la simple recommandation de Vigny, Buloz ait ouvert tout de gô sa revue à un jeune homme de vingt-trois ans qui n'avait à son actif qu'un *Salon* quelconque (1). Il est vrai de dire qu'il s'agissait, dans la circonstance, d'exécuter un homme terrible, et que plus d'un aurait reculé devant cette exécution.

Et à ce propos, qu'on me permette d'ouvrir ici une parenthèse.

On a fait à Gustave Planche une réputation de couardise, qu'il ne semble pas avoir méritée. C'est plutôt à Latouche qu'on aurait pu faire ce reproche, puisqu'il négligea de relever le gant que lui avait jeté ce jeune pamphlétaire. Et je me rappelle

(1) Le *Salon* de 1831. — Vers le même temps, Victor Hugo le fit entrer au *Journal des Débats*, et voici la curieuse lettre que Planche lui adressait à la date du 11 décembre 1830 :

« Mon cher ami, je vous remercie bien sincèrement de vous être mis à ma disposition. Je vous prends donc corps et âme, quand ? dès que vous le pourrez, aujourd'hui si vous en avez le temps ! Comment ? de votre mieux, comme s'il s'agissait d'un intérêt grave, comme si vous étiez intéressé à réussir. A qui ? à Villemain et à Cousin qui peuvent décider le sort de ma demande, Je compte plus que jamais sur votre obligeance. Depuis quelques jours je suis en pleine diplomatie. De Vigny a dû voir Villemain, Dittmer Guizot, Ampere Cousin, Mérimée va ce matin chez Thiers pour lui et pour moi. J'ai écrit à Sainte-Beuve pour Villemain. — Il y va de mon succès et de votre autorité à tous. Jouez comme pour vous.

« GUSTAVE PLANCHE (*a*). »

Ainsi Planche avait mis tout le monde en mouvement pour une chose qui m'échappe.

(*a*) Lettre inédite tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie.

que, quelques années plus tard, quand il était le porte-queue de George Sand, Gustave Planche n'hésita pas à croiser le fer avec Capo de Feuillide pour l'honneur de sa dame. Sa dame? est-ce bien le mot qu'il convient d'employer? George Sand s'est défendue, dans une lettre à Sainte-Beuve, d'avoir été la maîtresse de Gustave Planche, et l'on sait qu'à l'encontre de Latouche il n'eut jamais de succès près des femmes. C'est donc probablement parce qu'il ne fut que son chevalier servant, son *patito*, son correcteur d'épreuves, comme disait Aug. Barbier, qu'il lâcha un jour l'auteur de *Consuelo* avec tant de désinvolture. On connaît sa boutade sur ce livre : « J'ai lu toute la première partie, ne me parlez pas de la seconde ! »

Quoi qu'il en soit, il est assez piquant de constater que Gustave Planche exécuta Latouche dans le temps même où celui-ci donnait des leçons d'écriture à George Sand.

Cela dit, je ferme la parenthèse et j'arrive à l'article de *la Haine littéraire* (1). Latouche n'y était désigné que par le pronom Il avec une majuscule, mais il aurait fallu être aveugle pour ne pas le

(1) Cet article parut dans le nº de novembre-décembre 1831 de la *Revue des Deux-Mondes*, à la suite de la *Première consultation du Docteur Noir* d'Alfred de Vigny et des *Deux Voix* de Victor Hugo, extraites des *Feuilles d'Automne*.

reconnaître, car Gustave Planche avait multiplié à plaisir les allusions transparentes. Il débutait ainsi :

« C'est un grand malheur et que nous devons déplorer sérieusement, qu'Il n'ait pas vécu au temps de La Bruyère ou de Lesage. Ç'aurait été un beau chapitre de plus pour *les Caractères* ou *le Gil-Blas*...

« C'est un homme spirituel, et rien de plus. Ce qui suffirait au bonheur et à la vanité d'un autre fait le tourment de toute sa vie. Il n'a que de l'esprit, et Il essaie vainement par tous les moyens imaginables de se persuader qu'Il a du génie...

« Tout ce qui s'est fait en France depuis vingt ans d'éclatant et de beau, Il l'a gâté ; Il s'est caché comme un ver au fond de tous les fruits qui commençaient à mûrir, pour les corrompre et les empoisonner. Dès qu'Il a entendu le rôle de la poésie de l'Empire, Il s'est associé avec empressement à ceux qui voulaient fonder la poésie nouvelle. Il a épié leurs projets, pénétré leurs intentions, guetté leurs espérances. Il s'est initié à tous les mystères de la nouvelle religion, et le jour où la religion a triomphé, Il a pris le *rôle* de Judas... »

Et comme si ce n'était pas assez clair, après avoir parlé à mots couverts de son roman de *Fra-*

goletta et de son édition des Poésies d'André Chénier, il s'attaqua directement à la comédie que Latouche venait de faire représenter sous le titre de *la Reine d'Espagne* (1) :

« Quant à sa comédie, elle a été bien et justement sifflée depuis la première scène jusqu'à la dernière. Le public n'a pas consenti à s'introduire sous les draps d'un vieillard. Il a lu *la Cantharide* de Béranger et les satires de Pétrone, mais il n'a pas voulu voir appliquer les recettes des commères et des sages-femmes, ni suivre pendant trois heures la lutte engagée entre deux intrigants pour empêcher ou pour hâter la virilité d'un monarque imbécile. Vainement l'auteur a protesté dans ses journaux (2) contre ce qu'il appelle les vestales de l'orchestre. Il a eu beau se mettre sous la protection de Shakespare et de Molière, personne n'a voulu croire qu'il fût parent de ces Messieurs. Pour ce qu'il nomme la pudeur de sa reine, de bonne foi, je n'en souhaite pas une pareille à une maîtresse ou à ma femme. C'est tout bonnement, dans les premiers actes, une niaiserie d'Agnès,... et, dans les

(1) Comédie en cinq actes, représentée sur le Théâtre-Français le 5 novembre 1831.

(2) Latouche dirigeait alors *le Figaro*.

derniers actes, un dévergondage de réticences qui feraient honte à de vieilles prostituées…

« Il faut plaindre sa haine et ne pas la lui rendre. »

On imagine aisément le retentissement qu'eut cet article. Gustave Planche y gagna du coup ses lettres de maîtrise, et les romantiques, dont il venait de venger en une fois toutes les injures, le regardèrent désormais comme leur homme-lige. Mais, comme il était, au fond, très indépendant de caractère, qu'il avait conscience de sa force et une très haute idée du rôle qu'était appelée à jouer la critique dans la mêlée des opinions et dans la confusion des langues, il ne tarda pas à tromper les espérances qu'ils avaient fondées sur lui. Il commença par leur donner de sages conseils et par les mettre en garde contre eux-mêmes, leur criant qu'ils faisaient fausse route : il critiqua sévèrement les drames d'Hugo, tout en protestant qu'il demeurait son admirateur et son ami ; puis, dans une lettre ouverte à lui dédiée, après avoir passé en revue les *Royautés littéraires* (1) du temps, et déclaré que, selon lui, la poésie lyrique devait se mêler plus activement qu'elle ne l'avait fait jusqu'à ce jour à la lutte des

(1) *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1834.

intérêts positifs et des passions publiques, il concluait de la sorte :

« Il ne faut pas saluer du nom de rois ceux qui nous dépassent de la tête, ni plier le genou devant eux. Il n'y a pas de royauté littéraire ; s'il y en avait une aujourd'hui, il faudrait en changer tous les jours. Laissons venir les hommes et les choses ; laissons murmurer l'envie et l'impuissance ; ne croyons pas que l'admiration exclusive amnistie à tout jamais les erreurs de l'idole. Que la discussion et l'étude n'abandonnent pas la fantaisie, si libre qu'elle soit. Alors seulement la poésie et la critique se donneront la main ; ce n'est pas loin. »

L'erreur de Gustave Planche, qui fut plus tard celle de Brunetière, était de s'imaginer que le critique au XIXe siècle pouvait exercer le même magistère que du temps de Boileau ; qu'au lieu de s'intéresser indifféremment, comme le fit Sainte-Beuve, à toutes les œuvres qui en valent la peine, quels qu'en soient le genre, le principe et la fin, il devait s'efforcer de ramener les écrivains d'imagination à l'observance des idées et des sentiments moraux, en dehors desquels il n'y a pas plus de salut devant l'art que devant l'Église.

L'avertissement ci-dessus étant demeuré sans effet, Gustave Planche le renouvela deux ans après

dans un manifeste intitulé *les Amitiés littéraires* (1), qui dépassait en violence celui de Latouche et qui visait exclusivement Victor Hugo. Mais cette fois Olympio perdit patience et, dans un furieux froncement de sourcils, il décocha au pamphlétaire cette volée de traits qui sent déjà la forge des *Châtiments*.

Jeune homme, ce méchant fait une lâche guerre.
Ton imagination ne l'épouvante guère.
Crois-moi donc, laisse en paix, jeune homme au noble cœur,
Ce Zoïle à l'œil faux, ce malheureux moqueur !
Ton mépris ? mais c'est l'air qu'il respire ? Ta haine ?
La haine est son ordure, sa sueur, son haleine !
Il sait qu'il peut souiller sans peur les noms fameux,
Et que pour qu'on le touche il est trop venimeux.
Il ne craint rien ; pareil au champignon difforme
Poussé dans une nuit au pied d'un chêne énorme,
Qui laisse les chevreaux autour de lui paissant
Essayer leur dent folle à l'arbuste innocent ;
Sachant qu'il porte en lui des vengeances trop sûres,
Tout gonflé de poison, il attend les morsures (2).

Quant à Sainte-Beuve, si l'on me demandait quelle fut son attitude au milieu de tout cela, je répondrais qu'il marqua les coups et en donna

(1) *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1836.

(2) Ces vers, parus dans *les Voix intérieures*, ne portent aucune dédicace, et je m'étais demandé bien des fois à qui ils étaient adressés. Ce n'est qu'en ces derniers temps qu'une lettre inédite de Victor Pavie à Sainte-Beuve m'a appris qu'ils visaient Gustave Planche. Victor Hugo les a postdatés de février 1836.

quelques-uns sournoisement et d'une main furtive, comme dans la pièce de *Joseph Delorme* intitulée *la Vallée au loup*, où Latouche n'est désigné, au bas de la page, que par le rappel de l'article de Gustave Planche sur *la Haine littéraire*.

Après avoir juré qu'il ne remettrait jamais plus les pieds à la *Revue de Paris*, et avoir refusé à Victor Hugo et à Véron d'y rendre compte de la représentation d'*Hernani*, Sainte-Beuve y rentra le 26 juin 1830 avec un article sur Diderot. Ce qui prouve une fois de plus qu'il ne faut jurer de rien.

CHAPITRE VII

LA BATAILLE D'« HERNANI »

Amy Robsart. — Henri III. — Othello. — Hernani.

I. — Les premières journées romantiques au théâtre.— *Amy Robsart* à l'Odéon. — Historique de cette pièce. — De Soumet à Paul Foucher. — Victor Hugo en désavoue la paternité et la publie longtemps après sous son nom. — *Henri III et sa cour*.—Les débuts d'Alexandre Dumas. — Le baron Taylor et les acteurs de la Comédie-Française. — Une lettre inédite d'Emile Deschamps à Alexandre Guiraud. — La genèse de *Henri III*. — La version de Dumas et celle de Charles Magnin. — Dumas entre en relations avec le Cénacle et paie son tribut d'admiration à Sainte-Beuve. — Les stances *à la Rime* de *Joseph Delorme*. — La préface de *Henri III*. — Opinion de Victor Hugo sur ce drame.

II. — La réception d'*Hernani* à la Comédie-Française. — Fausse légende à ce sujet. — La brouille de Victor Hugo et d'Alfred de Vigny. — Une lettre mal datée de David d'Angers. — Victor Hugo obtint-il un tour de faveur pour Hernani ? — Non, d'après un billet de lui au directeur du *Globe*. — Source de ce faux bruit. — Vigny et les acteurs du Théâtre Français. — La première représentation d'*Othello*. — Succès de la pièce. — Les costumes et les décors.

I

Comme toutes les batailles décisives, la victoire d'*Hernani* fut l'aboutissement de plusieurs journées glorieuses, mais incertaines. Elle fut, en effet, préparée, au regard de l'histoire, par les représentations des drames de *Henri III* et d'*Othello*. Je ne compte pas celle d'*Amy Robsart*, qui ne fut guère qu'une escarmouche, cet ouvrage n'offrant, d'ailleurs, d'autre intérêt que d'avoir été le premier essai dramatique de Victor Hugo.

Il n'avait que vingt ans quand Soumet lui proposa de tirer ensemble une pièce du roman de Walter Scott intitulé *le Château de Kenilworth*. Ce n'est pas à cet âge, eût-on même du génie, que l'on peut travailler utilement pour le théâtre. En tout cas je me refuse à croire qu'après avoir écrit la part qui lui était échue en lot, soit trois actes sur cinq, Hugo se soit séparé de Soumet, parce que celui-ci n'admettait pas le mélange du tragique et du comique. Le « témoin » qui nous a raconté l'histoire de cette collaboration (1) a dû prendre cela sous son bonnet, car, en 1822, la préface de la première édition des *Odes et Poésies*

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II.

diverses en fait foi, Victor Hugo n'était rien moins que révolutionnaire (1), et si on lui avait donné à choisir à cette époque entre Racine et Shakespeare, il eût certainement opté pour Racine.

Quoi qu'il en soit, après avoir terminé tout seul *Amy Robsart* et en avoir enfermé le manuscrit dans un carton, Victor Hugo eût mieux fait de ne pas l'exposer sur les planches en 1828, du moment qu'en cas d'échec il était résolu à en désavouer la paternité.

Je sais bien que ce qu'il en faisait, c'était uniquement pour obliger son beau-frère, qui venait d'achever ses études et cherchait sa voie; mais lorsqu'on « a toutes les loyautés du courage », comme le disait un jour Paul Foucher, parlant de Victor Hugo (2), on ne doit pas se cacher derrière un homme de paille et laisser croire au public, surtout quand la chronique prétend le contraire, qu'on n'est pour rien ou presque pour rien dans un ouvrage tombé sous les sifflets. C'est pourtant ce que fit Victor Hugo (3).

(1) Ne disait-il pas, en 1824, que le *Saül* de Soumet réalisait pour lui l'idéal de l'art dramatique?

(2) *Les Coulisses du passé.*

(3) Dans le même temps il écrivait à Victor Pavie, à Angers : « Vous savez la petite infortune advenue à Paul. C'est un petit malheur près d'un bien grand (la mort de son père, le général Hugo). J'ai dû le couvrir de mon mieux dans cette occurrence. D'ailleurs

Après la chute irrémédiable d'*Amy Robsart*, comme certains journaux s'obstinaient à le mettre en cause, il se borna à écrire aux *Débats*, au *Figaro* et au *Moniteur* que « dans ce drame, — début d'un jeune poète dont le succès lui était plus cher que les siens, il y avait quelques mots, quelques fragments de scènes qui étaient de lui, et que c'étaient peut-être ces passages qui avaient été le plus sifflés (1) ». — Si bien que ce manque de courage prit l'aspect d'un acte de bravoure.

Je reconnais bien là Victor Hugo. Dans le cours de sa longue carrière il s'arrangea toujours de façon à ménager ses intérêts, qu'il s'agît de sa bourse ou de sa renommée.

Un an après, Alexandre Dumas faisait représenter à la Comédie-Française un drame en cinq actes et en prose ayant pour titre *Henri III et sa Cour* (2). Il n'avait pas encore vingt-sept ans (3).

Entré, en 1823, dans les bureaux du duc d'Or-

c'est moi qui lui ai porté malheur. La plébécule cabalante qui a sifflé *Amy Robsart* croyait siffler *Cromwell* par contrecoup... »

Ainsi, jusque dans ses lettres privées, par une sotte question d'amour-propre, Victor Hugo laissait croire que sa pièce était de Paul Foucher.

(1) Lettre du 14 février 1828.

(2) *Amy Robsart* avait été représenté à l'Odéon le 13 février 1828. La première représentation du drame de Dumas eut lieu le 11 février 1829.

(3) Puisqu'il naquit à Villers-Cotterets, le 24 juillet 1802.

léans en qualité d'expéditionnaire aux appointements annuels de douze cents francs, il était devenu rapidement secrétaire forestier à Dreux et à Anet (Eure-et-Loir), limites extrêmes de la forêt de Dreux, et pour occuper ses loisirs il s'amusait à écrire des comédies qu'il jouait ensuite avec des camarades, dont Ad. Yvon qui, sous le second Empire, acquit un si beau renom comme peintre militaire. Entre temps il cultivait aussi les Muses. Nous avons de lui une *Élégie sur la mort du général Foy* (1825) et un dithyrambe intitulé *Canaris*, qui fut vendu l'année suivante au profit des Grecs. Mais comme il avait la bosse du théâtre, comme tout, sous sa plume, s'arrangeait naturellement en dialogue, il abandonna bientôt la muse de l'élégie pour faire la cour à Thalie et à Melpomène.

Vinrent les représentations de la troupe anglaise. Dumas n'en manqua pas une, et il a raconté que le premier drame de Shakespeare, joué à l'Odéon avec Kemble dans le rôle d'Hamlet et miss Smithson dans celui d'Ophélie, fut pour lui une révélation (1). C'est là que pour la première fois les yeux de son intelligence se seraient ouverts à la lumière. Et donc, sans renier sa tragédie de *Christine*, qu'il avait composée sous l'influence de son ami

(1) *Hamlet* fut joué le 11 septembre 1827.

Pichald, l'auteur de *Léonidas*, il s'adonna désormais au drame et, le 17 septembre 1828, sa pièce de *Henri III* était reçue par acclamation au Théâtre-Français.

Les Comédiens de ce théâtre, après avoir hésité longtemps entre les classiques et les romantiques, avaient fini par subir l'influence de Taylor, qui était acquis aux idées nouvelles. Le succès de *Henri III* les enhardit davantage, et, à partir de ce moment, les auteurs romantiques n'eurent qu'à se présenter à la Comédie pour être reçus à bras ouverts, en dépit de l'opposition de quelques grincheux et de la cabale académique. Émile Deschamps écrivait à Alexandre Guiraud, le 1er mai 1828 :

« ... Vous avez vu par les journaux la réception de notre *Roméo* (1) à la Comédie-Française. J'avais une peur effroyable, mais les acteurs ont été charmants, et je crois, je suis sûr même, qu'on veut nous jouer bien vite. Décoration, dépenses, rien ne les effraie. Le grand Shakespeare a triomphé de tout, malgré ses faibles traducteurs. Reste cependant quelques auteurs enragés classiques qui les intimident, et la cabale académique est telle qu'il

(1) *Roméo et Juliette*, de Vigny et Emile Deschamps, quoique reçu à la Comédie-Française, ne fut jamais joué, l'Odéon ayant représenté le 10 juin 1828 une autre traduction de ce chef-d'œuvre par Frédéric Soulié.

se prépare des pétitions sérieuses contre nous. Nous combattrons pour Shakespeare, comme nous ne combattrions pas pour nous. Voilà tout le secret de notre irritation. Nous ne mettrons ni amour-propre ni intérêt personnel dans cette affaire. L'amour de l'art et l'admiration d'un grand homme, voilà tout.

« Ensuite, et cela bien avant votre arrivée à Paris, nous avons trouvé beaucoup de poètes de nos anciens amis qui ont commencé par nous décrier et nous décourager de toutes manières, sans songer que, depuis dix ans, nous les avons laissés les maîtres du théâtre, et que nous avons souvent applaudi à leur succès (1). Parce que nous arrivons maintenant un peu tard, et avec franchise et modestie sous le simple titre de traducteurs, tandis que leurs pièces sont prises partout, sans qu'ils en disent rien, ils veulent nous barrer le chemin : il y a peu de générosité là-dedans. Voilà où en étaient les choses quand vous êtes venu, et peut-être avons-nous été un peu fâchés de vous voir faire cause commune jusqu'à un certain point avec ceux qui n'avaient pas fait, autant que nous, cause commune avec vous. Comment voulez-vous, cher ami, qu'on

(1) Allusion à la campagne menée dans la presse par Ancelot, Brifaut et les autres.

entende de sang-froid (poétiquement et dramatiquement parlant) un homme de votre talent, vouloir exiler Shakespeare au Gymnase ou à la Gaieté et vouer le Vaudeville aux grandes compositions de *Macbeth* ou de *Roméo !* Malheur à qui ne prend pas feu pour le génie ! et ce qu'il y a de pis, c'est que d'autres poètes français nous avaient déjà tenu ce langage avant vous ! Au surplus tout cela n'est rien, les *lettres* vivent de discussions animées, et si l'art fait un pas, qu'importent les obstacles franchis ?

« En attendant, Soumet vient d'avoir un beau succès avec *Elisabeth* (1). C'est un ouvrage digne de lui, et le public s'est montré digne de l'ouvrage. Il y a dans cette tragédie des scènes plus belles qu'on n'en trouve dans nos plus grands maîtres. Nous sommes tous heureux de son triomphe.

« Ah ! si vous aviez eu un acteur comme Macready pour jouer votre *Virginie* (2) !

« Adieu, amitiés pour la vie. Merci de vos vœux pour *Roméo*, et soyez sûr que nos mains nous démangent pour vos ouvrages.

« ÉMILE (3). »

(1) *Elisabeth de France*, tragédie en 5 actes et en vers (1828).
(2) *Virginie*, tragédie en 5 actes et en vers (1827).
(3) Lettre inédite communiquée par la baronne de Croze, née Guiraud.

Voilà quelle était l'atmosphère de la Comédie, quand Dumas y porta *Henri III et sa cour*. Je ne m'attarderai pas à analyser cette pièce ; tout le monde a lu ce drame dont l'armature et le style ont résisté à l'action du temps. Mais le sujet appelle quelques réflexions.

A entendre Dumas, et c'est la version qu'a adoptée son distingué biographe, M. Parigot, l'idée de son *Henri III* lui serait venue d'une façon toute fortuite. Il était, comme je l'ai dit, expéditionnaire dans les bureaux du duc d'Orléans. Un jour qu'il avait quatre rapports à transcrire, il s'aperçoit qu'il n'a plus de papier. Il monte à la Comptabilité pour prendre quelques feuilles, mais ayant aperçu sur une table un volume de *l'Histoire de France* d'Anquetil que quelqu'un avait laissé ouvert, il s'arrête et lit : « Quoique attaché au roi, et par état ennemi du duc de Guise, Saint-Mégrin n'en aimait pas moins la duchesse, Catherine de Clèves, et on dit qu'il en était aimé. » On sait le reste : le duc, pour éprouver sa femme dont il est jaloux, lui donne à choisir un jour entre le poignard et le poison. Catherine, après s'être défendue de l'avoir jamais trompé, choisit le poison ; elle avale le breuvage en recommandant son âme à Dieu. Mais comme le poison n'agit pas et

qu'elle s'en étonne, son mari lui apprend au bout d'un certain temps qu'il lui a seulement fait servir un excellent consommé. Et Anquetil d'ajouter : « Sans doute, cette leçon la rendit plus circonspecte dans la suite. »

Evidemment c'est là que Dumas prit le sujet de son drame. Cependant Ch. Magnin, qui ignorait ce détail, fut d'avis qu'il l'avait puisé à une autre source. Il écrivait dans *le Globe*, le lendemain de la représentation :

« Nous pensons que Dumas aura été vivement frappé comme nous, en lisant, dans les mémoires du temps, la mort tragique de Bussy-d'Amboise qui fut un des plus vaillants hommes et des plus généreux aux guerres, comme dit Brantôme. Voici le fait. Le capitaine Bussy-d'Amboise, âgé de trente ans, aimait et courtisait depuis longtemps la femme du seigneur de Montsoreau, en Anjou. Ce mauvais seigneur lui envoya exprès une fausse assignation pour se rendre la nuit en la demeure de sa dame. Bussy y ayant comparu accompagné du lieutenant criminel de Saumur, lequel le servait dans cette intrigue, ils furent investis et assaillis par de Montsoreau et dix ou douze de ses gens. Le brave gentilhomme se voyant si pauvrement trahi ne laissait pas de se défendre jusqu'au bout. Il combattit tant

qu'il demeura un morceau d'épée dans la main, et après s'aida des tables, chaises et escabelles, avec lesquelles il blessa trois ou quatre de ses ennemis, jusqu'à ce qu'étant vaincu par la multitude et dénué de toute arme, il fut assommé près d'une fenêtre par laquelle il voulut se jeter pour se sauver. Voilà bien où M. Dumas a pris l'idée première de sa pièce. »

Le plaisant de la chose, c'est que l'auteur de *Henri III*, qui ne connaissait probablement pas cette page, y trouva vraisemblablement le sujet de son futur roman de *la Dame de Montsoreau*. Tant il est vrai que les hommes d'esprit ne laissent rien perdre.

Mais avant de faire cette remarque, Ch. Magnin avait tenu à rendre hommage aux qualités exceptionnelles de l'écrivain qui du premier coup, sans s'embarrasser du grotesque et du sublime et sans se préoccuper de faire de la couleur locale, venait de réaliser le rêve de Stendhal, c'est-à-dire d'affranchir le drame de la tyrannie traditionnelle du vers.

« Dieu soit loué, écrivait-il dans *le Globe*, voilà un drame qui n'est imité ni de Cooper, ni de Walter Scott. Vraie ou fausse, forte ou faible, cette conception n'est pas un calque servile et continu. Le spectateur ne savait pas à l'avance chaque incident, ne connaissait pas chaque scène : les beautés

et même les défauts de cet ouvrage avaient pour eux la nouveauté. Aussi la curiosité a-t-elle été vive ; l'intérêt, d'abord un peu incertain et perdu dans le placage historique, s'est heureusement concentré dans les derniers actes. Le succès a été immense ; il est mérité à beaucoup d'égards. Cette pièce est le coup d'essai de M. Alexandre Dumas ; elle prouve dans ce jeune écrivain un sentiment très juste des effets de théâtre, une vocation dramatique décidée, et dans sa manière de dialoguer et d'écrire montre quelque chose de cette énergie entraînante qui ne manque jamais d'être applaudie dans les productions de l'auteur du *Tasso.* »

On aurait pu craindre après cela qu'Alexandre Dumas, tout en proclamant qu'il était romantique, ne fît bande à part et ne s'érigeât en chef d'école. Il le pouvait d'autant mieux qu'il n'avait eu jusque-là aucun rapport avec le Cénacle. Mais si, comme dramaturge, il ne devait rien au jeune auteur de la préface de *Cromwell*, comme poète il avait la plus grande admiration pour le génie de Victor Hugo et pour le talent de ses principaux disciples. Ne venait-il pas d'en donner une preuve éclatante en mettant, au deuxième acte de sa pièce, dans la bouche du petit page de la duchesse de Guise, par un anachronisme volontaire, quelques-unes des

Stances à la Rime de *Joseph Delorme* (1)? Il savait gré, d'ailleurs, à Victor Hugo d'avoir assisté avec Alfred de Vigny, dans la loge de Mme Letellier, sa sœur, à la première représentation de *Henri III* et d'avoir donné, aux beaux endroits, le signal des applaudissements. Cependant plus d'un fut surpris de lire, au frontispice de la brochure de *Henri III*, cette déclaration :

« Peut-être s'attendait-on à voir, en tête de mon drame, une préface dans laquelle j'établirais un système et me déclarerais fondateur d'un genre. — Je n'établirai pas de système, parce que je n'ai pas écrit suivant un système, mais suivant ma conscience. — Je ne me déclarerai pas fondateur d'un genre parce que je n'ai rien fondé. MM. Victor Hugo, Mérimée, Vitet, Loëve-Weimar, Cavé et Dittmer ont fondé avant moi et mieux que moi : je les en remercie, ils m'ont fait ce que suis. »

On voit que Dumas avait le triomphe modeste. Aussi fut-il vite accaparé par Victor Hugo, qui s'entendait déjà comme personne à tout rapporter à soi. Dès le lendemain de la représentation de *Henri III*, ayant été pressenti par ses visiteurs

(1) Mais une fois cette dette payée à l'amitié ou à l'admiration, Dumas remplaça, dès la seconde représentation de son drame, ces stances par celles de Ronsard *à la Rose*.

et adeptes sur la portée de cet événement, Hugo disait :

« Cela me semble une excellente transition, tant au point de vue de l'œuvre qu'à celui du public. Après l'échec d'*Amy Robsart*, rien n'était plus désirable qu'une tentative de ce genre, où le parterre, à son insu, acceptât quelque chose de ce que, d'abord, il avait si obstinément rejeté. Mesurez le terrain conquis depuis un an. Rappelez-vous quels orages soulevèrent alors des hardiesses dans le goût de celle-ci : *Il faut avoir des pieds de chamois et des yeux de chauve-souris pour pénétrer dans ton repaire !* Voilà pourtant sur quel ton l'un des mignons du roi, la sarbacane en main, apostrophait, hier soir, l'astrologue ; et je vous demande si cela a fait un pli ? La brèche est ouverte : nous passerons (1) ! »

Ils passèrent, en effet, et Dumas les aida de tout son entrain et de tout son cœur. Au mois de juillet suivant, il assistait à la lecture de *Marion de Lorme* qui eut lieu, non pas chez Devéria, comme il l'a dit à tort, mais chez Victor Hugo, et quelques jours après, ayant appris en voyage que l'*Othello* de Vigny avait été reçu avec enthousiasme par le comité du Théâtre-Français, il envoyait au traduc-

(1) Victor Pavie, *Œuvres choisies*, t. II, p. 117.

teur de Shakespeare toutes ses félicitations (1).

II

Mais si Vigny et Hugo passèrent par la brèche que Dumas leur avait ouverte, peu s'en fallut qu'avant de combattre et de vaincre ils ne devinssent ennemis.

On sait qu'immédiatement après l'interdiction de *Marion de Lorme* par la Censure, Victor Hugo, qui avait déjà dans l'esprit le sujet d'*Hernani*, se mit à écrire ce drame (2). Le témoin de sa vie a même raconté à ce propos une anecdote fabuleuse dont Edmond Biré a eu grand tort de ne pas vérifier certain détail, car il y aurait relevé une erreur de plus.

« M. Victor Hugo, nous dit sa femme, n'était pas de ceux qu'un échec décourage ; il comprenait d'ailleurs que l'interdiction de *Marion de Lorme* profiterait à son prochain drame. La semaine sui-

(1) Pour être plus sûr du succès devant le Comité du théâtre, Vigny avait exprimé le désir que Villemain et les deux Deschamps assistassent à la lecture d'*Othello*. « Mlle Mars y sera-t-elle, elle, la seule Desdémona possible ? » écrivait-il à Taylor, quelques jours auparavant. (Lettre inédite.)

(2) On lit dans les notes d'*Hernani*, édition *ne varietur* : « Le premier acte a été commencé le 29 août 1829. Le second acte, commencé le 3 septembre, terminé le 6. Le troisième acte, commencé le 8 septembre, terminé le 14. Le quatrième acte, commencé le 15 septembre, terminé le 20. Le cinquième, commencé le 21, terminé le 25. »

vante, il dînait chez M. Nodier avec le baron Taylor qui partait pour un voyage :

— « Quand serez-vous de retour? lui demanda M. Victor Hugo.

— « A la fin du mois.

— « Cela nous donne un peu plus de trois semaines. Eh bien, convoquez le comité pour le 1er octobre, je lirai quelque chose.

« Le 1er octobre, il lut *Hernani*. La pièce, reçue par acclamation, fut distribuée immédiatement (1). »

Ainsi, à un mois de distance, Victor Hugo était si sûr de lui qu'il fixait lui-même la date où il pourrait lire au comité du Théâtre-Français sa nouvelle pièce à peine commencée ! Cela me parut si fort que je conçus d'abord quelque doute sur le jour d'échéance de la traite qu'il tirait de la sorte sur le baron Taylor. Et quand je sus par une lettre de Boulay-Paty à Turquety que la lecture d'*Hernani* avait eu lieu chez Victor Hugo le 30 septembre (2), ce doute se changea pour moi en certitude. La date du 1e octobre était certainement fausse. Il n'était pas admissible, étant connu le caractère d'Hugo, qu'il eût donné lecture de son drame au comité du Théâtre-Français, le lendemain même du

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 291.
(2) Voir cette lettre plus haut, p. 207.

jour où il l'avait lu chez lui en séance solennelle. Il convenait de laisser aux trompettes de la renommée le temps d'agir sur l'esprit des comédiens. Du reste. *le Figaro* du 4 octobre 1829 disait qu'on ne savait pas encore à quel théâtre Victor Hugo destinait *Hernani*. C'est donc la preuve qu'à cette date il n'avait pas encore comparu devant l'aréopage de la Comédie-Française. Mais alors comment expliquer que David d'Angers ait écrit le 1er octobre à Victor Pavie : « Hugo nous a lu un nouveau drame, qui vient d'être reçu aux Français... Une chose qui m'est bien pénible, c'est que de Vigny et Hugo sont brouillés. Hugo a obtenu de faire jouer sa pièce avant l'*Othello* de Vigny (1). »

La seule explication que l'on puisse donner de ces lignes contradictoires, c'est que la lettre de David a été mal datée soit par lui soit par son éditeur. Et, en effet, Vigny et Hugo ne pouvaient pas être brouillés le 1er octobre, puisque Vigny assistait, le 30 septembre, chez Hugo, à la lecture d'*Hernani*, et que la brouille ne se mit entre eux qu'après la réception de cette pièce à la Comédie-Française.

Mais quelle était la date positive de cette réception? Bien qu'il n'existe pas, à ce théâtre, de procès-verbal de la lecture d'*Hernani*, il est certain

(1) *David d'Angers et ses relations littéraires*, p. 45.

qu'elle eut lieu le 5 octobre 1829 (1), soit cinq jours après la lettre de David d'Angers ; d'où je conclus que cette lettre doit être au plus tôt du 10 de ce mois. Elle serait du 15, que cela n'en vaudrait que mieux, car à ce moment la brouille de Vigny et d'Hugo était dans son plein. Elle ne dura guère d'ailleurs. On en connaît la cause par le petit mot de David. Est-il vrai que Victor Hugo, en compensation du dommage que lui avait causé l'interdiction de *Marion de Lorme*, ait demandé et obtenu que sa pièce passât avant *Othello*? Il s'en est défendu, mais tout mauvais cas est niable, et l'on sait qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Toujours est-il que *le Globe* du 17 octobre 1829 publia sur cet incident la note suivante :

« Puisque nous sommes en train de causer théâtre, disons deux mots sur un autre bruit de coulisse. On dit que le drame d'*Hernani* obtiendrait un tour de faveur sur l'*Othello* de M. de Vigny, que nous devions voir l'un de ces jours. Nous croyons que cette pétulance de la Comédie-Française ne servirait pas plus M. Victor Hugo que le prologue de Rouen n'a rehaussé les mérites de

(1) Je tiens ce renseignement de l'archiviste du Théâtre-Français ; il est confirmé d'ailleurs par cet entrefilet que je trouve dans *le Figaro* du 8 octobre : « Victor Hugo vient de lire son nouveau drame à la Comédie-Française. L'ouvrage a été reçu par acclamation. »

M. Delavigne (1). Si le chef des *Pygmées romantiques*, comme on dit en bon style, a des amis plus éclairés que le chef des *Géants classiques*, nous leur conseillons de les sauver de l'enthousiasme de MM. les comédiens. Du reste, nous comptons encore plus sur la délicatesse de son amitié pour le traducteur de Shakespeare ; nous oserions même affirmer que, si le tour de faveur était donné à *Hernani*, ce ne serait qu'un arrangement pris de concert. Mais cet arrangement serait-il prudent et utile ? Nous en doutons. Shakespeare traduit avec fidélité, offert sans prétentions comme une étude, est une assez bonne introduction à la réforme ; il ne doit soulever ni vanité ni inimitiés ; c'est tout bonnement le théâtre anglais transporté rue Richelieu pour l'agrément et l'instruction du public, qui n'entend pas la langue. Puis, dans le tâtonnement où nous sommes des formes scé-

(1) Il s'agit du discours en vers que Casimir Delavigne avait fait quelque temps auparavant pour la représentation donnée à Rouen en l'honneur de Corneille. Boulay-Paty écrivait à ce sujet le 23 octobre 1829 : « ... Cette épître imprimée lui a fait un peu tort parmi les modérés, parce que lui, qui jusqu'ici n'avait attaqué personne, insulte Hugo et Sainte-Beuve avec violence et à tort, surtout là, puisque les romantiques sont très partisans de Corneille. Les vers n'en valent pas grand'chose et sont communs. Pourquoi, en parlant de Sainte-Beuve, dit-il : *Et de Ronsard éteint rallume le flambeau ?* L'ironie gâte totalement le beau vers de Racine : *Et de David éteint rallume le flambeau.* » — (Communiqué par M. Dominique Caillé.)

niques qui conviennent à notre temps et à notre goût, c'est une expérience curieuse et nécessaire. Il faut savoir si réellement la pleine liberté du drame shakespearien ne nous blesse pas autant que l'étroite sévérité du vieux drame français, et quelles transactions entre l'une et l'autre doivent conduire à la solution du problème. Les drames originaux n'en seront ensuite que mieux reçus et les efforts de création jugés avec plus de bienveillance. »

Ainsi pris à partie, Victor Hugo ne pouvait pas garder le silence. Il répondit dès le lendemain au directeur du *Globe :*

Paris, 18 octobre 1829.

« Monsieur,

« Je comprendrais fort bien que toujours, et quelle que fût la date de sa réception, *Othello* passât avant *Hernani* : mais *Hernani* avant *Othello*, jamais.

« Vous m'obligeriez de publier ce peu de lignes.

« J'ai l'honneur d'être, etc...

« L'auteur de *Hernani.* »

Cette lettre, qui n'a pas été recueillie dans la *Correspondance* de Victor Hugo et dont personne n'a fait état jusqu'ici, mit fin à l'incident et désarma Vigny, qui avait conçu une grande irritation con-

tre Hugo. Mais on continua à se demander, pendant quelques jours, ce qui avait pu donner naissance à ce bruit de coulisse. Aujourd'hui que nous connaissons le genre de rapports que le traducteur d'*Othello* entretenait avec les comédiens du Théâtre-Français, nous pouvons dire sans crainte de nous tromper que c'étaient eux qui avaient répandu cette fausse nouvelle, pour se venger de la façon dont il les traitait.

Car Vigny, chez qui le grand seigneur était doublé d'un militaire, n'admettait pas que l'on transigeât avec le devoir, et savait y rappeler tous ceux qui s'en écartaient. Après s'être plaint à différentes reprises au baron Taylor, son ancien camarade de régiment, d'avoir été obligé de répéter sans Michelot, il avait écrit, le 14 août 1829, aux membres du Comité de la Comédie, en les menaçant de retirer sa *tragédie* du *More de Venise* : « Dans le cas où cet ouvrage cesserait de vous plaire, les suffrages qu'il a obtenus dans le monde littéraire le plus élevé me donnent le droit de vous dire que des propositions qui m'ont été faites m'entraîneront à le retirer (1). » Il terminait sa lettre en priant Michelot de rendre son rôle de Iago, qui fut donné à Perrier.

(1) Lettre inédite.

Naturellement tout cela avait indisposé les comédiens contre lui, et c'est pour lui faire pièce qu'aussitôt après la réception d'*Hernani* ils avaient donné à entendre à Victor Hugo que volontiers on lui accorderait un tour de faveur. Mais le baron Taylor, qui avait pour Vigny une affection profonde, n'avait pas voulu se prêter à pareil jeu, d'autant que la non-représentation de *Roméo et Juliette* avait mis Vigny dans la même situation qu'Hugo vis-à-vis la Comédie-Française (1).

La date de la première représentation d'*Othello* resta fixée au 24 octobre, et Taylor fit tous les sacrifices nécessaires pour que les costumes et les décors fussent dignes de Shakespeare et de son traducteur. D'aucuns même trouvèrent qu'il avait trop bien fait les choses. Et, en effet, Cicéri s'était surpassé. Comme le disait fort justement *le Figaro*, ce n'étaient point des décorations qu'il nous avait montrées : rien ne sentait le théâtre dans ses compositions, très bien appropriées au temps, qu'il avait comme retrouvées dans les monuments du moyen âge. L'intérieur de la chambre où Desdé-

(1) Il avait accordé à Vigny tout ce qu'il lui avait demandé, depuis l'autorisation pour Villemain et les deux Deschamps d'assister à la lecture de sa pièce jusqu'à la distribution des rôles, et notamment de celui de Desdémone à Mlle Mars. (Lettre inédite de Vigny au baron Taylor.)

mone se déshabille (*horribile dictu !*) avant d'aller se coucher était un tableau très remarquable ; on en pouvait dire autant de la salle d'audience où le More reçoit l'ambassadeur : on n'était encore arrivé à cette vérité qu'une fois dans *Polder*, où Gué avait fait une galerie de tableaux si prodigieuse pour l'illusion. Les vieilles toiles, les fresques à demi effacées qui couvraient les murs de la maison d'Othello étaient d'un ton charmant, et rappelaient, par le choix des sujets et le goût du dessin, les œuvres des maîtres qui suivirent Giotto. — C'était aussi une fort jolie chose que la vue de l'Ile de Chypre (1). Ces dômes qui se détachaient en clair sur les hautes roches grises et le ciel nébuleux étaient d'un effet excellent. La mer était bien représentée du fond à la jetée ; mais là elle était sur une bande horizontale dont la ligne supérieure coupait désagréablement les lames du second plan. Quant aux trois vaisseaux qui passaient, c'était un joujou très imparfait qui semblait être là seule-

(1) Alfred de Vigny écrivait à ce sujet au baron Taylor (août 1829) : « Encore un sacrifice, mon cher Taylor, — le second acte n'aura besoin décidément que d'une décoration, celle du port de Chypre comme vous l'avez si parfaitement improvisée avec un corps de garde à droite et la citadelle à gauche. Seulement, il faudra précieusement conserver le passage du héraut d'armes suivi du peuple. Il est jeté là pour séparer la sortie d'Othello et d'Yago de leur rentrée et suppléer aux changements de décoration... » (*Corresp.*, p. 28.)

ment pour déposer de l'infirmité de l'art du décorateur, quand il a à donner une idée exacte de la forme et du mouvement des navires. Ce petit accessoire, disait le rédacteur du *Figaro,* était le seul qu'on pût blâmer dans l'ensemble des décorations qui faisaient le plus grand honneur à Cicéri.

Les costumes du *More* n'étaient pas tous également bien. Celui dont était revêtu David était sans caractère. Ceux de Joanny (Othello) et de Perrier (Iago) étaient sévères et beaux. Joanny avait conservé l'habit oriental. Talma avait pensé qu'il était raisonnable que le More devenu citoyen de la république adoptât l'habit vénitien. Il joua une fois Othello avec le mantelet et le pourpoint, et cet essai, si logique qu'il fût, n'eut pas l'approbation générale. « Othello en arabe, disait *le Figaro*, est plus beau au théâtre et Joanny a bien fait de nous le donner ainsi (1). Ces trois modifications du costume étaient très bonnes. Mlle Mars était habillée à ravir, surtout au premier acte. L'Assemblée du sénat était fort belle Il fut un temps où les sénateurs de Venise auraient siégé à côté du doge, avec les robes des méde-

(1) C'était probablement Vigny qui lui avait donné le conseil d'en faire un Arabe, car il écrivait un jour à Busoni : « Un *More* n'est pas un nègre aux cheveux courts et crépus. Salvini s'est trompé de race sur l'exemple de Kean qui le jouait en Abyssinien. Un modèle parfait pour Othello, c'est le visage d'Abd-el-Kader. » (Lettre du 26 septembre 1857.)

cins du *Malade imaginaire*, les guêtres et le col noir des vétérans, et cette espèce de bonnet carré dont Perrin Dandin et l'avocat Patelin couvrent leurs chefs antiques. »

Rien donc n'avait été négligé par l'administrateur de la Comédie pour assurer le succès d'*Othello*.

Et il fut très grand, si l'on s'en rapporte aux principaux journaux de l'époque (1) ; il semble

(1) « Enfin, écrivait Magnin dans *le Globe* du 28 octobre, voilà l'auteur d'*Othello* introduit sur notre scène par une main habile. Grâces soient rendues à M. Alfred de Vigny ! Autant qu'on peut en juger à la première vue, sa traduction nous semble aussi belle qu'on devait l'attendre de sa plume. Nous l'examinerons plus tard dans les détails et en présence du texte, mais à la scène, mais dans le cadre pour lequel elle a été composée, elle nous a paru d'un bel effet. Son tour original et libre, mêlé si l'on veut çà et là de quelques négligences a tellement imposé d'abord à ceux mêmes qui étaient venus expressément pour siffler, qu'ils sont restés atterrés et muets pendant deux actes; mais bientôt, reprenant courage, ils se sont vengés sur les derniers actes par des rires de dépit et des sifflets de désespoir.

« Nous l'avouerons, cette insurrection d'une trentaine de cabaleurs contre une salle entière qui ne demandait qu'à entendre et qu'à juger, cette risible rancune de quelques amours-propres en souffrance qui s'en prennent à Shakespeare de ce qu'on ne veut pas voir en eux des Racine, toute cette violence puérile et ce débordement d'injures contre un essai modeste qui ne demandait qu'encouragement et soutien ; tout cela, disons le, nous range du parti du poète. Il nous semble que M. de Vigny avait autant de droit au moins que Kemble et les acteurs anglais à la bienveillance et à l'examen. Et d'où vient donc ce redoublement d'humeur contre Shakespeare ? Qu'est-il survenu pour trépigner et interrompre M[lle] Mars qui s'est montrée dans Desdémone plus gracieuse, plus admirable, plus grande tragédienne que ne fut jamais sa rivale (miss Smithson)? Il n'est survenu qu'une chose, l'intervention et le travail de M. de Vigny. Et ne devriez-vous pas plutôt lui savoir gré d'avoir achevé

même qu'ils se fussent entendus pour faire l'éloge de la pièce. C'est ainsi que Charles Magnin atten-

de nous faire comprendre par des paroles ces gestes, cette pantomime, qui, de votre aveu, vous avaient tant émus? Eh! ce sont justement ces paroles qui vous offusquent. Shakespeare est pour beaucoup moins dans votre colère que M. de Vigny. Sous cette modeste annonce de traduction, il ne se cache rien moins que l'essai d'une langue poétique plus vive, plus vraie, plus colorée que celle des successeurs de Voltaire, d'une langue qui va faire paraître encore plus terne et plus mate une certaine poésie à laquelle nous tenons... Ah! je comprends... »

De son côté, le *Mercure*, qui avait retardé d'un jour l'envoi de son numéro pour pouvoir rendre compte de cet événement si impatiemment étendu, le *Mercure* disait :

« Parlons de l'effet produit par la première apparition du *More de Venise* sur la scène française. D'abord nous pouvons assurer que nous n'avons jamais vu autant d'empressement pour assister à une solennité dramatique; tous les abords du théâtre étaient encombrés d'une foule telle qu'il est impossible que la salle ait pu contenir a moitié de ceux qui aspiraient à y entrer. Notre rôle à cette représentation consistait autant à étudier l'effet qu'elle produirait sur les spectateurs qu'à suivre nous-mêmes l'intérêt dramatique de l'un des chefs-d'œuvre de Shakespeare traduit en vers par Alfred de Vigny; et quand nous avons, pour ainsi dire, dédoublé notre attention pour en porter une partie sur le parterre, nous avons vu avec satisfaction qu'il n'était pas entièrement composé d'amis de M. de Vigny. Les applaudissements ont été nombreux et de bon aloi; mais il y avait dans la masse, nous ne savons quelle hésitation que justifiait, nous en convenons, la nouveauté du spectacle; et pour être historien fidèle, nous devons ajouter que quelques rares murmures se sont joints aux applaudissements. Ces murmures ont eu lieu notamment à la scène d'ivresse de Cassio; un personnage de tragédie pris de vin a effarouché la délicatesse du parterre, attendu sans doute que le poison est le seul breuvage permis à un personnage tragique qui se respecte. La toilette de Desdémona n'a pas non plus été du goût de tous les spectateurs, et sans doute ils ont eu bien raison, puisqu'il est bien prouvé qu'il est dans la nature qu'une princesse tragique fasse sa toilette dans sa loge à l'aide du costumier. Une autre fois encore une partie du public s'est montrée

dit la représentation d'*Hernani*, pour exprimer le regret que Vigny n'eût pas mêlé dans sa traduction le vers à la prose, à l'exemple de Shakespeare, qui tira de ce mélange de si beaux effets. Mais Hugo n'était pas de cet avis et il répondit un jour victorieusement à Magnin que dans la langue française il y a un abîme entre la prose et le vers, tandis qu'en anglais c'est à peine s'il y a une différence.

« C'est un magnifique privilège des grandes langues littéraires, du grec, du latin et du français, d'avoir une prose, écrivait-il à Jules Lacroix, le 14 avril 1840. Ce privilège, l'anglais ne l'a pas. Il n'y a pas de prose en anglais. Le génie des deux langues est donc profondément distinct dans cette question. Ce

grande ennemie des pléonasmes en gourmandant Othello de ce qu'il demande plusieurs fois à Desdémona si elle a fait sa prière. Enfin on a sifflé le mouchoir de Desdémona. Voilà les seuls signes de mécontentement qui se soient manifestés, et quoique nous ne nous rangions pas du bord des mécontents, nous concevons que des mœurs théâtrales si nouvelles les aient effarouchés... »

Enfin on lisait dans *la Quotidienne* du lundi 26 octobre : « Shakespeare vient de recevoir pour ainsi dire ses lettres de naturalisation en France par la belle et fidèle traduction de l'*Othello* qui a été représenté hier sur notre premier théâtre et par le brillant succès qu'il a obtenu. Cette entreprise qui, au milieu de quelques chances de réussite, semblait offrir des difficultés sans nombre était bien faite pour tenter le jeune poete qui dans ses premières productions s'était montré en quelque sorte initié aux secrets de la Muse de Milton et qui plus tard nous a fait connaître dans le roman de *Cinq-Mars* une des plus belles conceptions dramatiques de notre temps. »

que Shakespeare a pu faire en anglais, il ne l'aurait certes pas fait en français. Suivez donc votre excellent instinct de poète, faites en français ce qu'eût fait Shakespeare, ce qu'ont fait Corneille et Molière. Ecrivez des pièces homogènes (1). »

Le succès d'*Othello* fut donc incontestable, mais il va sans dire que les classiques firent tous leurs efforts pour le contrarier et l'amoindrir. Comme ils savaient qu'Alfred de Vigny était un des lieutenants de Victor Hugo, ils sifflèrent pour des choses ou des mots qu'ils n'avaient eu garde de relever dans la pièce d'Alexandre Dumas, parce que l'auteur de *Henri III* n'appartenait pas encore officiellement au clan romantique. Ainsi, dans la scène admirable où le More demande à Desdémone le mouchoir dont l'absence dépose contre elle, chaque fois qu'il revenait à sa terrible question : « le mouchoir » ? ils éclataient de rire, alors que toute la salle était haletante et frissonnait de terreur. Or, dans *Henri III*, la réplique finale : « Eh bien, serre-lui donc la gorge avec ce *mouchoir*, la mort lui sera plus douce, il est aux armes de la duchesse de Guise, » avait passé sans provoquer de leur part aucun signe d'impatience.

(1) *Corresp. de Victor Hugo.*

Mais, je le répète, leurs sifflets s'adressaient autant sinon plus au clan romantique qu'au traducteur d'*Othello*, car tout le Cénacle avait donné dans cette bataille. Hugo même s'était montré si pressé de faire oublier ses torts, en supposant qu'il en ait eu vis-à-vis d'Alfred de Vigny, qu'il s'était rendu à la répétition générale un jour trop tôt. Il n'avait manqué à cette solennité que Sainte-Beuve, qui voyageait à ce moment sur les bords du Rhin, mais Victor Hugo le tenait au courant de toutes les péripéties de cet événement dramatique. Dès le lendemain de la représentation, il lui écrivait : « *Othello* a réussi non avec fureur, mais autant qu'il le pouvait et grâce à nous. Ma conduite en cette occasion a tout à fait ramené Alfred de Vigny et nos Shakespeariens (1). »

Grâce à nous ! Ce n'était pas tout à fait exact. Si Victor Hugo et les camarades du Cénacle eurent leur part dans le succès d'*Othello*, la claque personnelle de Vigny eut aussi la sienne. Et Mlle Mars n'y fut pas étrangère non plus. De l'avis général, elle se surpassa dans le rôle de Desdémone. C'est surtout dans la dernière scène qu'elle déploya tout son

(1) Et la veille, Hugo mandait à Vigny : « On cherche à nous désunir, mais je vous prouverai le jour d'*Othello* que je suis plus que jamais votre bon et dévoué ami. » *Revue de Paris* du 15 décembre 1904.

beau talent. Vigny ayant rétabli dans sa traduction la romance du Saule que l'on avait depuis longtemps supprimée en Angleterre, Mlle Mars eut le bon esprit de ne pas la chanter, mais de la dire, et comme il y avait de la musique dans sa voix, elle ravit tout le monde. Son triomphe fut tel que les élèves des collèges de Paris lui demandèrent de jouer pour eux *Othello* le jour de la Saint-Charlemagne, ce qu'elle s'empressa de leur accorder.

Vigny avait donc quelque raison de dire plus tard avec orgueil qu'il avait eu *sa soirée*, le 24 octobre 1829. Mais elle ne fut rien malgré tout auprès de celle d'*Hernani*.

III

Il paraît qu'à l'origine Victor Hugo avait donné comme sous-titre à *Hernani*, non pas *ou l'honneur castillan*, mais *ou la jeunesse de Charles-Quint* (1), et qu'il se proposait de mettre en drame la maturité et la vieillesse de cet empereur et de parfaire ainsi, à la façon de Beaumarchais et de

(1) D'aucuns même disent, et Théophile Gautier est de ce nombre, que Victor Hugo avait d'abord songé à prendre comme sous-titre : *Ou trois contre une.*

Schiller, la trilogie de son héros, mourant enfin dans la solitude monacale au couvent de Saint-Just.

C'est du moins ce que racontait le *Mercure* au mois d'octobre 1829. Cette revue ajoutait :

« MM. les sociétaires ont reçu cette première partie de la création de M. Victor Hugo avec cet enthousiasme qui ne les quitte plus, et ces acclamations retentissantes avec lesquelles ils reçoivent également les ouvrages de M. Ancelot. Les quatre-vingt-dix gens de lettres qui ont eu les étrennes de *Charles-Quint* assurent que cet ouvrage est aussi beau et moins difficile à jouer que *Marion de Lorme :* en conséquence, le bon public peut se promettre que la Censure n'y étant pas, et la possibilité scénique y étant, il verra bientôt le génie de M. Victor Hugo se produire sur l'un des douze théâtres de la capitale. Ce sera une grande consolation pour la jeune littérature, qui attend tout armée l'issue d'un combat capital où son chef veut s'engager tout seul ; son succès ne saurait être douteux ; car sur cette scène désertée par Casimir Delavigne, les amis du prédestiné de l'école nouvelle, en lui appliquant la prédiction des sorcières de *Macbeth*, se sont écriés : « *Tu règneras, Hugo!* »

Mais Hugo ne devait pas tarder à éprouver qu'il

n'est point de roses sans épines. Les premières piqûres lui vinrent de ses propres amis, non de Vigny, comme on pourrait le croire, mais de Nodier, qui jusque-là l'avait traité comme son fils, et de Sainte-Beuve, qui lui était plus cher que tous les autres. Nodier et Sainte-Beuve l'avaient vu avec peine s'éloigner des frais ombrages où la Muse lui avait inspiré des chants si nobles et si purs, pour courir après la gloire tapageuse que donnent les planches, quand on y réussit. Et tous d'eux, sans s'être fait le mot, lui tinrent le même langage sévère. Ce fut Nodier qui commença. M. Laurentie lui ayant demandé pour la *Bibliothèque choisie* une notice sur *Byron et Moore* (Bibl. nat. Z. 12332 *bis*), il y vit l'occasion de faire entendre quelques vérités assez désagréables à Victor Hugo. Et, le 1er novembre 1829, alors qu'*Hernani* était en pleines répétitions, il publia cette notice dans *la Quotidienne*. Elle débutait ainsi :

« Il y a des hommes qui croient que les grands talents se forment par le commerce de leurs semblables et que le génie inné se développe avec toutes ses richesses au milieu des communications d'une conversation polie, sans autre stimulant que le besoin d'être et l'émulation de la gloire. Ceux-là envoient un rimeur à Paris pour y apprendre le

métier des vers, et quand ces vers, cadencés sous la dictée d'une cotterie ou prônés par un parti, ou exaltés moyennant salaire par le journal qui veut la renommée, naissent au jour de cette célébrité d'industrie, ils s'empressent de proclamer le glorieux avènement du poète. »

Après ces lignes quelque peu obscures, venait ce passage où l'allusion était plus que transparente.

« A la vérité nos orientalistes, s'ils ont produit quelque chose, n'ont encore rien produit qui approchât des adorables compositions de ces beaux génies (Byron et Moore)... Et d'ailleurs jusqu'à quel point la poésie a-t-elle le droit en France d'emprunter des couleurs à un sol qui n'est pas soumis à notre cadastre, à une nature hors des barrières, qui n'est pas même enclavée dans notre circonscription géographique ? »

Cette critique, venant de Nodier, blessa cruellement Victor Hugo qui, dès le lendemain, lui adressa la lettre suivante :

« Et vous aussi, Charles!

« Je voudrais pour beaucoup n'avoir pas lu *la Quotidienne* d'hier. Car c'est une des plus violentes secousses de la vie que celle qui déracine du cœur une vieille et profonde amitié.

« J'avais perdu depuis longtemps l'habitude de

rencontrer votre appui pour un ouvrage. Je ne m'en plaignais pas. Pourquoi donc auriez-vous continué de vous compromettre dans une amitié, publique avec un homme qui n'apporte à ses amis qu'une contagion de haines, de calomnies et de persécutions. J'ai vu que vous vous retiriez de cette mêlée.

« Peu à peu, du silence et de l'indifférence pour moi, je vous ai vu passer à l'éloge, à l'enthousiasme, à l'acclamation pour mes ennemis, même pour les plus ardents, les plus amers, les plus odieux. Rien que de simple encore en cela ; car, après tout, ce n'est qu'une chose personnelle à moi, et mes ennemis peuvent fort bien avoir de l'esprit, du talent et du génie. Cela est tout simple, dis-je, et loin de moi l'idée de m'en plaindre un seul instant. Je ne vous en aimais pas moins, et (vous auriez tort de ne pas me croire, Charles) du fond du cœur.

« Je n'avais pas prévu, de là ma tranquillité parfaite, que c'était une transition naturelle, irrésistible peut-être pour vous-même, à une guerre contre moi. Vous en voilà donc aussi. L'attaque d'hier est sourde, obscure, ambiguë, j'en conviens, mais elle ne m'en a pas moins frappé au cœur, elle n'en a pas moins éveillé brusquement comme une secousse

électrique, plus de vingt personnes qui sont venues s'en affliger avec moi.

« Et quel moment avez-vous pris pour cela ? Celui où mes ennemis se rallient de toutes parts plus nombreux et plus acharnés que jamais, où les voilà ourdissant sans relâche et de toutes mains un réseau de haines et de calommies autour de moi, le moment où je suis placé seul entre deux animosités également furieuses : le pouvoir qui me persécute, et cette cabale déterminée qui a pris porte dans presque tous les journaux. Ah ! Charles ! dans un moment pareil j'avais droit du moins de compter sur votre silence.

« Ou bien, est-ce que je vous ai fait quelque chose ? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Ce n'est pas que je réclame contre votre critique. Elle est juste, serrée et vraie. Il y a singulièrement loin des *Orientales* à Byron ! Mais Charles, n'y avait-il pas assez d'ennemis pour le dire en ce moment ?

« Vous vous étonnerez sans doute, vous me trouverez bien susceptible. Que voulez-vous ? une amitié comme la mienne est franche, cordiale, profonde, et ne se brise pas sans cri et sans douleur. Puis je suis fait comme cela. Je ne m'occupe pas des coups de stylet de mes ennemis, je sens le coup d'épingle d'un ami.

« Après tout, je ne vous en veux pas, déchirez cette lettre, et n'y pensez plus. Ce que vous avez voulu rompre est rompu, j'en souffrirai toujours, mais qu'importe ! Si quelqu'un m'en reparle, je vous défendrai comme je vous ai défendu hier. Mais, croyez-moi, c'est une chose bien triste pour moi, et pour vous aussi, car de votre vie, Charles, jamais vous n'avez perdu d'ami plus profondément et plus tendrement et plus absolument dévoué.

« VICTOR (1). »

Nous ne connaissons pas la réponse de Nodier, mais on la devine après avoir lu ce qu'il écrivait à Lamartine le 11 janvier 1830 :

« ... On attend *Hernani* qui fera certainement plus de bruit, mais dont la cabale a déjà préparé la chute dans ses vaudevilles, et dans ses journaux. C'est une pièce faite d'ailleurs tout entière dans le système de Victor, et dans laquelle ses théories sont portées, suivant son usage, à leur dernière expression de témérité ! Mon amitié pour lui me fait déplorer le hasardeux courage avec lequel il se livre au péril de son repos et de son bonheur, à toutes les chances d'une publicité orageuse, qui, cette fois, menace de prendre l'aspect d'une petite

(1) *Correspondance de Victor Hugo.*

guerre civile. Quelle que soit la force de son âme, il est difficile d'ailleurs que son caractère ne s'aigrisse point dans cette polémique en action, où la haine des partis passe si aisément de l'ouvrage à l'homme. Heureux le poète qui peut jouir comme vous de ses inspirations sans être obligé d'en faire un chant de combat! Je vous dis tout cela parce que c'est une des amères sollicitudes de mon cœur et que mon cœur n'a jamais plus besoin de s'ouvrir qu'avec vous. Je l'aurais dit à Victor lui-même si ma sérieuse amitié avait aujourd'hui le même empire qu'il y a dix ans ; mais quand à vingt-sept ans on a fait secte, il est bien rare qu'on puisse se rendre encore aux froides représentations de la raison. L'enthousiasme de ses jeunes admirateurs doit produire sur lui l'effet des chants de la sirène. C'est un des plus doux prestiges de la gloire. Puisse l'avenir lui en épargner les tribulations (1)! »

Cet incident, qui aurait pu avoir des suites fâcheuses, n'altéra en aucune façon les bonnes relations de Victor Hugo avec l'Arsenal, et Nodier fit son devoir comme les autres le soir d'*Hernani*.

Avec Sainte-Beuve la remontrance fut beaucoup plus franche et eut un tout autre caractère. Habitué qu'il était à dire à Victor Hugo tout ce qu'il

(1) *Lettres à Lamartine*, p. 93.

pensait, Sainte-Beuve ne lui cacha pas le chagrin qu'il éprouvait en voyant sa maison, qui était hier si calme, livrée subitement aux cris, à la cohue de la place publique. Et saisissant par les cheveux la première occasion que le hasard, sous les traits du docteur Véron, lui apportait, il lui adressa la lettre que voici :

« Mon cher ami, vous avez lu ce matin la lettre de Véron. — Eh bien, je viens de lui répondre que je ne ferai pas l'article *Hernani* dans la *Revue*, ni rien désormais. Vous n'en pouvez croire vos yeux, mais cela est bien vrai. — Pour raison, je pourrais bien vous dire que ce sont de malhonnêtes gens qui nous veulent pour dupes, et qu'on se doit à soi-même de ne pas jouer entre leurs doigts comme des marionnettes ; voilà la seconde fois que j'écris à Véron que je ne mettrai plus un mot dans sa *Revue*. Et ce serait trop de plaisir pour lui de me reprendre deux fois au même leurre. Mais il ne s'agit pas ici de cela et pour vous, mon cher ami, je consentirais à tout, même au ridicule. Mais je vous dirai la vraie raison ; il m'est impossible de faire en ce moment un article sur *Hernani* qui ne soit détestable de forme comme de fond. Je suis blasé sur *Hernani* : je ne sais plus qu'une chose, c'est que c'est une œuvre admirable ; pourquoi,

comment, je ne m'en rends plus compte. Quant au reste de la question, celle du public, celle de l'art, je vois tout en noir, aussi noir que possible.

« Je crois qu'il n'y a pas à espérer de faire adorer l'art en place publique et que c'est s'exposer à des avanies. Votre affaire personnelle (et c'est ce qui me console un peu) est sauve après tout ; cette lutte que vous entamez, quelle qu'en soit l'issue, vous assure une gloire immense. C'est comme Napoléon ; mais ne tentez-vous pas, comme Napoléon, une œuvre impossible ? En vérité, à voir ce qui arrive depuis quelque temps, votre vie à jamais en proie à tous, votre loisir perdu, les redoublements de la haine, les vieilles et nobles amitiés qui s'en vont, les sots ou les fous qui les remplacent, à voir vos rides et vos nuages au front qui ne viennent pas seulement du travail des grandes pensées, je ne puis que m'affliger, regretter le passé, vous saluer du geste, et m'aller cacher je ne sais où. Bonaparte consul m'était bien plus sympathique que Napoléon empereur. Il m'est impossible maintenant de penser cinq minutes à *Hernani*, sans que toutes ces tristes idées ne s'élèvent en foule dans mon esprit ; sans penser à cette voie de luttes et de concessions éternelles où vous vous engagez ; à votre chasteté lyrique compromise ; à

la tactique obligée qui va présider à toutes vos démarches, aux sales gens que vous devrez voir, auxquels il vous faudra serrer la main. — Je ne vous dis pas tout ceci pour vous détourner ; car les esprits comme le vôtre sont inébranlables, doivent l'être ; car ils ont leur vocation marquée. Je ne vous le dis que pour moi, pour vous expliquer mon silence, non interprété, et mon inutilité. Le seul article que je puisse faire sur *Hernani*, c'est mon livre des *Consolations* qui paraîtra dans quatre ou cinq jours. Acceptez-le comme expiation, comme excuse de ce que je vous refuse aujourd'hui.

« Cette comparaison de Napoléon me revient ; oui, je crois que, comme lui, vous tentez une entreprise impossible, en ce sens que tout l'Empire était en lui et que tout l'art (dramatique) sera en vous. Vous aurez *Austerlitz*, *Iéna* : peut-être même qu'*Hernani* est déjà *Austerlitz* : mais quand vous serez à bout, l'art retombera ; votre héritage sera vacant ; et vous n'aurez été qu'un brillant et sublime épisode qui aura surtout étonné les contemporains. Napoléon devait venir du temps de Mahomet ; vous deviez venir au temps du Dante. Entre des facultés aussi gigantesques et un temps comme le nôtre, il n'y a pas harmonie.. »

Et cette lettre éloquente, irritée, prophétique se

terminait par ce *post-scriptum* où Sainte-Beuve montrait le bout de l'oreille de l'amoureux de la reine :

« Et madame ? Et celle dont le *nom* ne devrait retentir sur votre lyre que quand on écouterait vos chants à genoux, celle-là même exposée aux yeux profanes tout le jour, distribuant des billets à plus de quatre-vingts jeunes gens à peine connus d'hier, cette familiarité chaste et charmante, véritable prix de l'amitié, à jamais déflorée par la cohue ; le mot de dévouement prostitué, l'*utile* apprécié avant tout, les combinaisons ministérielles l'emportant (1) !!! »

On pense bien que ces remontrances amicales ne furent pas sans causer quelque désappointement à Victor Hugo. Mais comme il était de ceux que rien n'ébranle, son désappointement ne dura que quelques minutes, le temps de réfléchir et de se dire : A qui le tour? Il s'était promis de renouveler le théâtre après la poésie lyrique ; il aurait plutôt, comme Napoléon à qui on voulait bien le comparer, marché sur des cadavres pour arriver à ses fins. Et plus il rencontrait d'obstacles devant lui, plus augmentait son énergie, sa force de résistance. Dans le seul espace de trois mois qui s'était écoulé depuis

(1) *Revue de Paris* du 1er décembre 1904.

la réception de sa pièce au Théâtre-Français, il avait eu à faire face, tel un sanglier traqué par une meute, à l'hostilité des comédiens, aux rivalités des coulisses, aux menées des journaux et à la mauvaise foi des censeurs. Il était venu à bout de tout par son sang-froid et sa ferme volonté de vaincre.

J'ouvre les *Mémoires* de Samson et je lis ce passage relatif à la lecture d'*Hernani* devant le comité du Théâtre :

« Aux auditeurs ordinaires, c'est-à-dire aux sociétaires, membres du Comité, se joignirent d'autres auditeurs invités par le poète, parmi lesquels figuraient, entre autres, MM. Villemain et Alexandre Dumas.

« La salle était pleine, et ce fut pendant toute la lecture un enthousiasme perpétuel que je ne partageais pas tout à fait, je dois le confesser. Je trouvais cet ouvrage un mélange de grandes beautés et d'énormités : il y avait certains vers que je ne pouvais croire acceptables. Cependant toutes les bouches offraient un sourire admiratif. On sentait que tous les illustres personnages renfermés dans cette étroite enceinte étaient venus avec l'idée d'accomplir une haute mission révolutionnaire en imposant à l'art des doctrines toutes nouvelles et

une complète transformation. La terreur planait sur la partie classique de l'auditoire : la réception ne pouvait être douteuse. Corneille avait négligé ces salutaires précautions lorsqu'il lut *le Cid ;* il réussit pourtant. Ce qu'il y a de curieux, c'est que la tragédie classique fut censurée par l'Académie et que l'œuvre romantique fut patronnée par quelques-uns de ses membres. »

On peut conclure de ces lignes qu'une partie des comédiens auraient reçu la pièce d'*Hernani* à corrections, s'ils avaient été libres de leur vote. Mais ils prirent leur revanche pendant les répétitions, et Samson, Michelot, Firmin, Mlle Mars, tout en témoignant beaucoup d'égards à Victor Hugo, ne cessèrent de le harceler de leurs observations taquines et saugrenues.

L'opposition de Samson n'était pas dangereuse, le rôle de don Ricardo qu'il avait à jouer étant de second ordre. Mais celle de Michelot était assez redoutable. C'est lui, effectivement, qui faisait don Carlos, et il disait tout haut qu'il ferait tomber la pièce. Pourquoi ? peut-être pour se venger de ce que Vigny lui avait enlevé naguère le rôle d'Iago dans *le More de Venise*, pour le donner à Perrier, sa doublure. Et ce ne fut pas de sa faute si la pièce ne tomba pas. Armand de Pontmartin raconte qu'à la

première représentation il déclama d'un ton goguenard, comme s'il en avait joué la parodie, le monologue de Charles-Quint, et que la parodie circula aussitôt sous la forme de ce distique :

> C'est là le romantisme ? alors qu'on nous ramène
> A ton monstre marin, récit de Théramène (1).

Le coup de feu passé, Michelot récita son rôle les mains dans ses poches, s'amusant à escamoter les rimes masculines pour mieux faire rire des autres.

Joanny, vieux cornélien, n'était pas content du rôle de don Ruy Gomez de Silva. Quant à Firmin, qui jouait *Hernani*, il ne savait pas s'il devait prendre son rôle au sérieux. « Je me réserve, disait-il, de régler mon attitude sur celle du public. » Il y avait des choses qu'il ne pouvait avaler, même après que le parterre les eut couvertes de ses applaudissements. De ce nombre était le vers fameux : « De ta suite, j'en suis ! » Quand il arrivait à ce passage il prononçait très haut « *de ta suite* », puis il trépignait, il se démenait, il courait sur le théâtre, à droite et à gauche, revenait et saisissait dans tout cela un moment pour prononcer clandestinement le « *j'en suis* » ; après quoi il relevait fièrement la tête comme pour dire à la gale-

(1) *Mes Mémoires*, p. 134.

rie : « Que pensez-vous de ce petit stratagème ? » Sainte-Beuve mimait admirablement le jeu de Firmin dans cette scène : il décrivait en l'air avec le doigt une ligne longuement brisée en tout sens, partant d'un premier trait, *de ta suite*, pour aboutir à un dernier *j'en suis* (1).

Mais la plus terrible était Mlle Mars. Victor Hugo a raconté, et sa femme après lui, toutes ses tribulations avec elle, et sa lutte pied à pied au sujet du vers :

Vous êtes mon lion superbe et généreux,

Vigny disait qu'elle avait de la finesse, mais qu'elle ne savait pas juger de la poésie, et il en donnait comme preuve cet exemple : au lieu de *face*, elle voulait absolument mettre *visage*. « *Face !* jamais je ne dirai cela ! » s'écriait-elle. Un soir qu'elle avait à dîner quelques écrivains du parti classique, elle leur demanda leur avis. Naturellement ils opinèrent du bonnet. « Face ! mauvais, détestable, » lui répondirent-ils en chœur (2). Et Mlle Mars de répéter le lendemain à Victor Hugo : « Je ne dirai jamais *face*. Elle le dit tout de même, et *mon lion* aussi. Mais de quelle humeur et comme elle le

(1) *Souvenirs de Juste Olivier*, p. 17.
(2) *Id.*

fit payer au poète ! Quand Victor Hugo se rendait dans sa loge pour lui renouveler son admiration, c'est à peine si elle avait l'air de l'écouter. Elle finissait cependant par lui tendre la main, qu'il lui baisait respectueusement — à l'espagnole.

Cette hostilité des comédiens se prolongea jusqu'à la représentation. Hippolyte Lucas raconte qu'étant allé voir Hugo, la veille, il le trouva sur le point de sortir, et qu'il l'accompagna au Théâtre-Français. Chemin faisant, il lui demanda s'il était content de la distribution de ses rôles.

— Mon Dieu, répondit-il, je suis dans la position d'un homme qui a mis son vin en bouteilles ayant déjà servi et imprégnées des goûts de certains crus. Je ne reconnais pas toujours le vin de mon tonneau.

— Vous avez du moins dans Mlle Mars un flacon de cristal et d'or.

— Oui, mais dans lequel il y a eu de l'essence de rose, répliqua Victor Hugo en riant (1).

Après les acteurs ce fut la Censure. Victor Hugo s'en défiait comme de la peste, ayant eu à souffrir de ses mauvais procédés à l'égard de *Marion de Lorme*. Il aurait pu demander au ministre de faire pour *Hernani* ce que son prédécesseur avait fait

(1) *Portraits et Souvenirs littéraires*, p. 30.

pour *Marion*, c'est-à-dire de ne soumettre son drame qu'à un seul censeur choisi par lui, Hugo, dans le bureau de la Censure ; mais comme il n'avait aucune faveur à demander aux ministres en exercice, il envoya sa pièce à la Censure, la prenant telle qu'elle était, sans réclamation, ni précautions, mais non sans crainte. Or, voilà qu'au mois de décembre, en pleines répétitions, il apprit que des vers de son drame, les uns à demi travestis, les autres ridiculisés tout entiers, quelques-uns cités exactement, mais artistement mêlés à des vers de fabrique, des fragments de scène enfin, plus ou moins défigurés et tout barbouillés de parodie, avaient été livrés à la circulation, et qu'après avoir couru dans les journaux les mêmes fragments étaient lus dans les salons classiques où l'on en faisait des gorges chaudes.

Quels étaient les artisans de ces manœuvres déloyales ? Etaient-ce les comédiens? Cela se pouvait, puisque l'on répétait tous les jours sur le manuscrit d'*Hernani* (1), et que les acteurs se moquaient ouvertement de certaines audaces verbales du poète.

(1) *Corresp. de Victor Hugo.* — Un mois plus tard, le 5 février, il écrivait encore à ce sujet à un M. L. Richard, 4, place du Louvre :
« Vous me disiez il y a quelque temps, Monsieur, chez notre ami commun Achille Devéria, qu'il était à votre connaissance que des lectures, soit partielles, soit totales d'*Hernani*, avaient eu lieu en plu-

Mais il aurait fallu pour cela qu'ils se concertassent puisque chacun d'eux n'avait que la copie de son rôle et que le manuscrit du théâtre était mis sous clef après chaque répétition. A la suite d'une enquête minutieuse, Victor Hugo acquit la preuve que les indiscrétions venaient tout droit de la Censure, qui avait gardé un manuscrit à sa disposition pour son bon plaisir. Et il l'accusa carrément dans une lettre adressée le 5 janvier 1830 au ministre de l'Intérieur.

En même temps, le *Mercure du XIXe siècle*, se faisant l'écho de cette plainte, publiait la note que voici :

« On parle d'un abus de confiance bien inouï, dont cependant on ne peut garantir l'authenticité. *On dit, et sans horreur je ne puis le redire*, que des messieurs de la Censure ont communiqué des vers, des scènes entières d'*Hernani* et ont fait même des lectures particulières de ce drame! Nous vou-

sieurs endroits et que vous teniez ces détails de quelqu'un qui avait assisté à l'une de ces lectures. Vous seriez bien bon et je vous serais bien reconnaissant si vous me transmettiez des détails plus precis, comme par exemple le nom de la personne chez qui la lecture se devait faire et celui du témoin oculaire qui vous en aurait parlé. S'il vous était possible de m'envoyer ce détail dans le delai le plus court, vous ajouteriez à la reconnaissance que je vous dois déja pour d'autres preuves de bonne et cordiale amitié.

« Votre bien dévoué,

« V. Hugo. »

Lettre inedite communiquee par M. Louis Barthou.)

drions fournir les preuves de cet acte digne de la Censure; mais toujours est-il que M. Victor Hugo se plaint de dépositaires infidèles. Dieu le garde de *ses amis les ennemis* (1)! »

Et le *Mercure* ajoutait:

« Le froid qui empêchait l'achèvement des décorations d'*Hernani* ayant cessé (2), il n'y a plus d'obstacle à la représentation de ce drame qui soulève tant de petites noirceurs, tant d'ignobles méchancetés, tant d'injures plates et tant de sots pronostics.

« M. Victor Hugo ne se dissimule pas sans doute qu'il est plus difficile d'accaparer un public avec une œuvre large et créatrice qu'avec des lieux communs traînés de planches en planches depuis le *grand siècle*. Toutefois, doit-il mettre sa confiance dans une certaine portion de juges sans préjugés, sans haine et sans envie; un drame de l'auteur de *Cromwell* ne peut pas être traité comme un pastiche d'écolier; malheureusement des caba-

(1) Voir le tome XXVII, p. 95.

(2) L'hiver de 1829 à 1830 fut, en effet, si vif que la Seine fut prise du 20 décembre à la fin de février. Victor Hugo allait au théâtre en chaussons pour ne pas se casser les jambes en traversant les ponts. On lui apportait une chaufferette. Les acteurs grelottaient, les vers leur gelaient sur les lèvres, et ils se hâtaient de bredouiller leur scène pour aller se réchauffer au foyer. Cela n'avançait pas le travail et les inimitiés avaient le temps de s'organiser. (*Victor Hugo raconté*, t. II, p. 302.)

les s'ameuteront contre le succès d'un homme estimable qui a donné, il n'y a pas longtemps, la preuve d'un beau caractère libéral, mais toutes les personnes honnêtes se mettront du côté de la justice littéraire. Si, comme on a lieu de l'espérer, *Hernani* est une composition de génie, l'Académie et les Scudéry de nos jours auront beau les censurer, il en arrivera comme du *Cid.* »

Tout cela naturellement ne faisait qu'exciter la curiosité du public. Aussi, quand approcha le jour de la représentation, les moindres places du théâtre furent-elles vivement disputées. Dès le 12 janvier Benjamin Constant priait Victor Hugo de lui retenir une loge ou deux places pour lui et pour sa femme (1) ; le 13 février, M. Thiers, moins pressé et plus gourmand, demandait au poète une loge de six places, en lui disant qu'il avait fait de vains efforts

(1) On connaît la lettre de Benjamin Constant par le *Victor Hugo raconté* ; voici celle de sa femme, demeurée inédite :

« Moi aussi, Monsieur, je me joins à mon mari et comme désir de vous admirer une fois de plus que je ne l'ai déjà fait et comme indiscrétion, car j'ai la plus grande envie non seulement d'assister à la première représentation, mais si je pouvais obtenir 4 places pour la représentation, cela me rendrait fort heureuse, vous voyez que je ne suis pas facile à contenter, n'en accusez que vous, Monsieur, vos *Orientales* m'ont fait un tel plaisir que vous voir après vous avoir lu, et vous lire après vous avoir vu me semble le meilleur emploi de mon temps. Pardonnez donc à deux indiscrets, si vous les jugez tels.

« CHARLOTTE DE CONSTANT. »

(Lettre tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie.)

pour se la procurer. Mérimée en sollicitait une autre pour Mme Récamier ou à son défaut « deux bonnets d'évêque (1) ». Saint-Marc Girardin en demandait une pour lui (2). Bref, le Tout-Paris de 1830 était mis en mouvement par « la première » d'*Hernani*.

Malgré tout, le baron Taylor n'était pas tranquille sur le sort de la bataille. Afin d'augmenter les chances de Victor Hugo, il lui avait offert de changer le claqueur, qui était en quelque sorte à la dévotion de Scribe et de Casimir Delavigne, et de le remplacer par le claqueur du Gymnase, qui lui

(1) Et Victor Hugo, en lui envoyant « la seule loge qui restât », lui disait : « Cela vaut toujours mieux que deux mitres. » (L'original de ce billet fut vendu le 20 novembre 1876 par Gabriel Charavay parmi d'autres *Curiosités autographiques*.)

(2) Voici sa lettre : « L'empressement tout naturel du public pour la représentation de votre pièce me force d'avoir recours à vous, et je m'en félicite. Je ne puis mieux témoigner quelle vive curiosité et quel intérêt m'attire à *Hernani* qu'en m'adressant à vous pour avoir les moyens d'assister à cette représentation. Tout le monde en attend l'événement, et moi, je le désire fort ; car personne ne gémit plus que moi sur la stérile monotonie de notre littérature théâtrale; personne ne prend une part plus sincère à ce que vous faites pour ranimer notre théâtre. Il est temps que l'art se relève : sinon nous tomberons infailliblement dans la littérature des ballets et des mêmes drames dans le génie de la mise en scène.

« Auriez-vous la complaisance de m'indiquer comment je pourrais encore avoir au théâtre un billet pour quelque place sûre et commode ? Vous obligerez en cela quelqu'un qui mettrait infiniment de prix à se trouver votre obligé dans cette circonstance. »

(Lettre inédite tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie.)

avait des obligations personnelles. Mais Victor Hugo lui avait répondu qu'il ne voulait ni de l'un ni de l'autre, que les applaudissements salariés lui répugnaient et qu'il préférait un parterre libre. Entendez qu'il avait l'intention de charger la jeunesse des ateliers et des écoles du soin de défendre son ouvrage. Et Taylor lui avait abandonné l'orchestre des musiciens, les secondes galeries et le parterre, moins une cinquantaine de places. Il s'agissait maintenant d'organiser cette claque d'un genre nouveau.

Boulanger, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Vivier, Pavie, Ernest de Saxe-Cobourg, fils naturel du duc régnant (1), Achille et Eugène Devéria, Français, Célestin Nanteuil, Edouard Thierry, Pétrus Borel et ses deux frères, Achille Roche, qui eût peut-être été un peintre célèbre s'il ne s'était noyé dans le Tibre, se mirent des premiers au service de Victor Hugo. Tous battirent le rappel dans les écoles, dans

(1) On lit à son sujet dans *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*, p. 105 :

« J'ai rencontré chez Victor Hugo ce jeune Saxe-Cobourg intelligent, doux, de façons aristocratiques, quoique sans morgue ni fierté ; il avait été accueilli chez le poete avec beaucoup d'égards et d'empressement. Subitement frappé d'une fievre maligne, il fit appeler le docteur R... (médecin de la famille Hugo) qui ne put le sauver. Affolée de douleur, sa pauvre mère s'imagina que Victor Hugo, jaloux du génie de son fils, s'était entendu avec le docteur R... pour le faire disparaitre de la scene du monde. J'ai vu son portrait chez Hugo, qui m'expliqua lui-même le fait dans tous ses tristes détails Qu'était cette dame de Saxe-Cobourg ? Je ne sais ... »

les ateliers de peinture, de sculpture et d'architecture, et bientôt la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs fut livrée, comme dit Sainte-Beuve, à plus de quatre-vingts jeunes gens à peine connus d'hier, à qui Mme Victor Hugo distribuait des billets. Lui-même, cédant à l'enthousiasme général et faisant contre mauvaise fortune bon cœur, remplit spontanément les fonctions de secrétaire et pendant quelques jours écrivit des centaines de lettres du modèle suivant :

« Monsieur Victor Hugo, accablé d'occupations et ne pouvant vous répondre, me charge de le faire. Il a été très touché des sentiments bienveillants que vous lui exprimez ; il vous envoie un billet de parterre pour la première représentation d'*Hernani*.

« J'ai l'honneur de vous saluer,

« SAINTE-BEUVE (1). »

Mme Victor Hugo rapporte dans la biographie de son mari qu'elle retrouva, trente ans après, les listes des tribus que Gautier, Gérard de Nerval, Pétrus Borel, etc., s'étaient chargés de mener au combat. Il y avait sur ces listes les noms de Balzac, Berlioz, Cabat, Auguste Mac-Keat (Auguste Maquet), Préault, Jehan du Seigneur, Joseph Bouchardy,

(1) Lettre inédite.

Philothée O'Neddy, Gigoux, Laviron, Amédée Pommier, Lemot, Piccini, Ferdinand Langlé, Tolbecque, Tilmant, Kreutzer, etc..., mêlés d'appellations collectives : l'atelier d'architecture de Gournaud, 13 places : l'atelier d'architecture de Labrousse, 5 ; l'atelier d'architecture de Duban, 12, etc. C'est la preuve que Théophile Gautier fut dans ces circonstances autre chose que le comparse à gilet rouge qu'il a dépeint dans son *Histoire du Romantisme*. Et à ce propos il faut que je détruise une autre légende qu'il a également mise en circulation par défaut de mémoire. Il a dit qu'il avait été présenté à Victor Hugo, rue Jean-Goujon, par Gérard de Nerval et Pétrus Borel. Or, chacun sait que Victor Hugo habitait rue Notre-Dame-des-Champs, avant, pendant et deux mois encore après la bataille d'*Hernani*, et qu'il ne transporta son foyer rue Jean-Goujon qu'au commencement du mois de mai 1830. — Comment donc expliquer, m'écrivait naguère un admirateur de Théophile Gautier, que Victor Hugo n'ait pas passé, dès le lendemain, la revue des troupes qui lui avaient assuré la victoire, et qu'il ait attendu jusqu'au mois de mai ou de juin pour donner l'accolade au Jeune-France enthousiaste dont le gilet pourpre avait été le point de mire de toute la salle, le soir du 25 février ? —

Par la raison bien simple, répondis-je, que Victor Hugo connaissait Théophile Gautier depuis 1829.

Cela résulte, en effet, d'une lettre que Sainte-Beuve écrivait de Cologne à Victor Hugo, le 2 novembre de cette année :

« Mes amitiés à nos amis, disait Sainte-Beuve, à M. Gautier, qui doit être de retour (1). »

Evidemment, Théophile Gautier faisait déjà partie des familiers de la maison.

Mais il y a mieux. Je possède les *Mémoires* manuscrits d'Ulric Guttinguer, que M[me] Victor Hugo appelait couramment « l'oncle de Normandie » et qui, en cette qualité, avait ses grandes et ses petites entrées rue Notre-Dame-des-Champs. Or, voici ce que je lis dans ces *Mémoires* sous la date du 27 juin 1829 :

« J'ai fait, chez Victor Hugo, la connaissance du jeune traducteur de *Faust*. C'est un esprit charmant, avec des yeux naïfs, et qui a des idées à lui sur Gœthe et sur l'Allemagne. Il avait demandé à Victor Hugo la permission de lui présenter quelques-uns de ses amis, et l'un d'eux, qui a l'air d'un étudiant et qui porte sur le dos des cheveux aussi longs que ceux d'une jeune fille, m'a dit

(1) *Revue de Paris* du 1er décembre 1904. *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo*.

qu'il se destinait d'abord à la peinture, mais qu'à présent il voulait faire de la littérature comme Gérard. Voilà encore deux bonnes recrues pour les batailles de l'avenir!»

Plus de doute après cela : Théophile Gautier (le jeune homme aux longs cheveux de Guttinguer) n'avait pas attendu la représentation d'*Hernani* pour offrir ses services à Victor Hugo, et nous savons par ailleurs que, durant les répétitions de ce drame héroïque, il s'était chargé d'enrôler tous les rapins de l'atelier de Charlet.

Mais comment Gérard de Nerval, qui avait connu Théophile Gautier sur les bancs du collège Charlemagne, était-il entré en relations avec Victor Hugo ? — C'était hier encore une énigme pour moi comme, du reste, pour M. Maurice Tourneux et pour tous ceux qui ont étudié la vie de Gérard, et j'avais renoncé depuis longtemps à la déchiffrer, quand le hasard, qui m'est décidément une providence, m'en donna tout récemment la clef.

J'ai comme ami à Fontainebleau un homme de loi qui est un bibliophile émérite. C'est M. Aristide Marie. Je le nomme ici parce qu'il nous a donné, il y a quelque temps, un très beau livre sur Célestin Nanteuil, et que, de ce chef, il appartient un peu à la corporation des gens de lettres. M. Aristide Marie

connaît à fond tous les illustrateurs romantiques ; je voudrais qu'il eût assez de loisirs pour faire un autre livre sur les frères Johannot, car cela nous manque. Mais il s'occupe en ce moment d'écrire la Vie de Gérard de Nerval pour laquelle il a recueilli patiemment, ici et là, un peu partout, les documents les plus précieux, et il n'est pas homme à chasser deux lièvres à la fois.

L'autre jour donc que j'étais chez lui, il me montra le manuscrit d'un ouvrage de Gérard dont jamais personne n'a entendu parler, Gérard lui-même n'en ayant soufflé mot nulle part.

Cela est intitulé : HAN D'ISLANDE, *mélodrame en 3 actes et en 9 tableaux, 1829.*

Je ne pouvais en croire mes yeux.

Je pris le manuscrit entre mes mains, je le regardai du haut en bas, j'en tournai les pages : c'était bien l'écriture de Gérard qui se flattait de rivaliser comme calligraphe avec les copistes des plus riches manuscrits de l'Iram. Et je vis au *verso* de la page du titre que Gérard avait destiné le rôle principal à Beauvallet.

Qu'en conclure ? Que le futur auteur des *Illuminés* avait demandé, en 1828 ou 1829, à Victor Hugo l'autorisation de tirer un mélodrame de son « terrible » *Han*, comme disait Lamartine, qu'il

l'avait obtenue, et que son intention était de faire jouer cet ouvrage à l'Odéon.

Et voilà pour moi l'explication de sa présence et de celle de Gautier chez Victor Hugo, au mois de juin 1829.

Le plus drôle c'est que, jusqu'en 1827, date de sa traduction de *Faust*, Gérard n'était rien moins que romantique. Il n'avait même que des railleries à l'adresse de la nouvelle école littéraire, et j'ai vu chez M. Marie un petit cahier de poésies manuscrites où, dans une langue médiocre d'ailleurs, Gérard semble vouloir paraphraser le quatrain célèbre :

> Où, ô Hugo, jucheras-tu ton nom ?
> Rendu justice enfin que ne t'a-t-on ?
> Quand donc au mont qu'académique on nomme
> De roc en roc grimperas-tu, rare homme ?

Ces poésies de jeunesse sentent encore l'apprenti. Gérard a donc bien fait de ne pas les envoyer à l'impression. Cependant elles confirment ce que nous savions déjà de ses sentiments à l'égard du Romantisme. Ils ne devaient se modifier que dans la société du docteur Faust. Et cela se comprend. Si jamais livre était capable de captiver les jeunes imaginations par les diableries du moyen âge et par l'at-

trait mystique des légendes d'outre-Rhin, c'était bien le chef-d'œuvre de Gœthe.

Alexandre Dumas, qui avait visité l'Allemagne avec Gérard, lui disait un jour en riant :

— Ton honneur sera de nous avoir apporté la *Bible* (1).

(1) Puisque le nom de Dumas se présente sous ma plume, il faut que je tranche encore au passage une question qui divise les biographes de Gérard de Nerval, c'est à savoir si Dumas collabora ou non au drame de Gérard qui a pour titre *Léo Burckart*. — Georges Bel prétend avoir vu, chez Théophile Coigniard, le manuscrit original écrit par les deux mains. D'autre part, Alexandre Dumas, dans ses *Causeries d'un voyageur*, dit que « l'idée de *Léo Burckart* était à Gérard, et que lui, Dumas, ne fut pour quelque chose que dans l'arrangement dramatique des scènes et dans l'exécution du dialogue. » Il semble après cela que le procès soit jugé, car tous ceux qui connaissent la manière de travailler d'Alexandre Dumas savent que, dans toutes ses pièces écrites en collaboration, il n'apporta jamais que la sauce. Mais n'est-ce pas la sauce qui fait passer le poisson? Et qu'on n'objecte pas que la pièce de *Léo Burckart* ne porte qu'une signature et que ce n'est pas celle de Dumas. Je répondrais qu'aux termes d'une convention intervenue entre Gérard et lui chacun devait signer seul et à tour de rôle l'une des pièces faites en collaboration. C'est ainsi que *l'Alchimiste*, drame en cinq actes, en vers, qui fut joué, le 10 avril 1839, sur le théâtre de la Renaissance, échut à Alexandre Dumas, de même que l'Opéra-Comique de *Péquillo*, représenté deux ans auparavant. Au surplus, j'ai sous les yeux un document inédit qui coupe court à toute discussion sur ce point. C'est un billet, daté du 16 novembre 1838, dont voici le teneur : « Nous nous engageons, Gérard et moi, malgré la réception d'Anténor Joly (*a*), à ne pas exiger la représentation de la pièce intitulée *Leo Burkart*. » Et ce billet — qui m'a été communiqué par M. J. Dumas, de Saint-Etienne — est signé : Gérard, Al. Dumas. — On sait que ce drame, après avoir été interdit par la Censure, fut représenté à la Porte-Saint-Martin le 16 avril 1839.— Evidemment, Dumas n'aurait pas signé le billet ci-dessus à côté de Gérard, s'il n'avait pas collaboré à la pièce en question.

(*a*) Directeur du théâtre de la Renaissance,

La Bible, c'était beaucoup dire, mais il est certain qu'à partir de 1828 tous les romantiques qui se respectaient se mirent à lire *Faust* dans la traduction de Gérard, et que cette lecture ne fut pas étrangère au voyage, gros de conséquences, que David d'Angers fit l'année suivante à Weimar.

Je reviens à Théophile Gautier.

A présent que nous savons pertinemment en quels termes il était avec Victor Hugo au mois de février 1830, nous ne devons ajouter foi à aucun récit — fût-ce le sien ! — qui représenterait notre Théo entrant dans la salle du Théâtre-Français, le soir d'*Hernani*, avec un des six cartons timbrés du mot de passe espagnol *Hierro*, que lui aurait remis Gérard de Nerval.

Six cartons! pour un homme qui s'était vanté quelques jours avant d'enrôler tout l'atelier de Charlet ! tudieu, monseigneur, ce n'était guère la peine d'arborer un gilet rouge !

Victor Pavie, qui n'était qu'un provincial d'Angers, commandait à lui seul une compagnie de vingt-neuf claqueurs.

J'aime mieux croire que Théo avait perdu la mémoire. Je ne parle pas de celle du cœur, qui ne lui fit jamais défaut.

Il y a des gens qui, à une certaine distance des

événements, sont tentés d'exagérer leur rôle. On ne fera pas ce reproche à Gautier. Je ne sais même pas s'il était bien sûr, à la fin de sa vie, d'avoir porté le soir d'*Hernani* son gilet légendaire. Cambronne soutenait bien, quand il n'avait plus de dents, qu'il n'avait pas dit « Mange » aux Anglais !

Mais la légende, comme la mauvaise herbe, repousse toujours. Qu'importe, d'ailleurs, qu'à la bataille d'*Hernani* Théo ait commandé ou servi sous les ordres de Gérard de Nerval! Du moment qu'il estimait que c'était assez pour sa gloire d'y avoir assisté en gilet rouge,nous ne devons pas être plus difficiles que lui. Quant à moi,sous le bénéfice de ces observations, je lui tire volontiers mon chapeau.

IV

Voilà donc les tribus formées pour la bataille. Le jour de la représentation (25 février), qui était le surlendemain du mardi gras, elles affluèrent, entre deux heures et demie et trois heures, vers le Théâtre Français par toutes les rues avoisinantes, en chantant des chansons d'atelier et en poussant de grands cris, ce qui mit tout le monde aux portes.

— Vous pouvez nous regarder, criait Philothée

O'Neddy, nous sommes les brigands de la pensée !

— Les sauvages de l'art ! hurlait Préault.

« Ce n'étaient pourtant pas les Huns d'Attila, dit Théophile Gautier, qui campaient devant le théâtre, malpropres, farouches, hérissés, stupides ; mais bien les chevaliers de l'avenir, les champions de l'idée, les défenseurs de l'art libre ; et ils étaient beaux, libres et jeunes. Oui, ils avaient des cheveux, on ne peut pas naître avec des perruques — et ils en avaient beaucoup qui retombaient en boucles entières. Cela est vrai, mais cela seyait fort bien à leurs têtes spirituelles, hardies et fières, que les maîtres de la Renaissance eussent aimé à prendre pour modèles (1). »

Et pendant que Gérard de Nerval, Devéria, Gautier, Boulanger, Paul Huet, Victor Pavie, ralliaient leurs troupes et les rangeaient sous les galeries du théâtre, on entendait ces mots courir de proche en proche :

— Tu réponds de tes hommes ?

— Comme toi des tiens.

— *Hierro !* mort aux perruques !

(1) *Histoire du Romantisme.* — J'ai mis à contribution dans ce paragraphe les *Souvenirs* de Pontmartin, le *Victor Hugo raconté*, la *Correspondance de Victor Pavie* et surtout les *Mémoires* (inédits) de Guttinguer.

Quand tous les conjurés furent réunis, le baron Taylor, pour dégager les abords de la Comédie, fit ouvrir, rue Montpensier, une porte inusitée par où ils envahirent la salle et se répandirent dans les places qui leur étaient réservées. Il était trois heures et demie ; or, le rideau ne devait être levé qu'à sept heures ! Comme ils ne pouvaient chanter toute l'après-midi, l'idée leur vint, pour passer le temps, d'avancer l'heure du dîner. Et ils déplièrent sans façon, sur les banquettes ou sur leurs genoux, leurs journaux et leurs mouchoirs en guise de serviettes, pour manger le saucisson à l'ail, le jambon et le fromage qui composaient généralement leurs provisions de bouche. Naturellement, ils burent ferme aussi ; en sorte que, sur tant d'hommes, il y en eut un certain nombre qui, vers le soir, éprouvèrent le besoin d'expulser le trop-plein de ce qu'ils avaient bu. Mais les ouvreuses n'étaient pas encore arrivées, et la porte de communication qui donnait sur la scène était fermée à double tour. Comment faire ? Ils allèrent se soulager au paradis qui bientôt fut transformé en piscine. On devine la surprise et l'indignation du public, quand il pénétra dans la salle. Il s'exhalait du parterre et des galeries une odeur *sui generis* qui amena cette exclamation sur toutes les lèvres : « Pouah ! quelle horreur ! » Heu-

reusement que les dames n'avaient eu garde d'oublier leurs flacons de parfums.

Vers six heures on vit arriver Sainte-Beuve, suivi de deux jeunes gens qui avaient l'air de ses acolytes.

— Tiens, dit un mauvais plaisant, il faut croire que son confesseur lui a permis d'assister à la représentation.

Le bruit avait couru, en effet, que l'auteur mystique des *Consolations* allait demander une dispense à cause du carême !...

Puis ce fut l'entrée de Vigny, toujours grave et solennel, que le parterre salua d'une triple salve d'applaudissements. Cette manifestation spontanée ne fut pas du goût des classiques, et il y eut des murmures au balcon et à la première galerie. C'est là que l'école de Delille et de Ducis étalait sa collection de têtes chauves. « A l'aspect de ces moignons glabres sortant de leurs cols triangulaires avec des tons couleur de chair et beurre rance, malveillants malgré leur apparence paterne, un jeune sculpteur, célèbre depuis, dont les mots valent les statues (Préault), s'écria au milieu d'un tumulte :

« A la guillotine, les genoux ! »

— Oui, à la guillotine ! répétèrent tous les camarades.

Et Vigny qui, sans le vouloir, avait déchaîné cette tempête, se laissa emporter jusqu'à dire : « Aux fureurs littéraires qui m'agitent, je comprends les fureurs politiques de 93 (1) ! »

Tout à coup il y eut un grand mouvement de curiosité dans la salle, et tous les regards se dirigèrent vers une loge d'avant-scène, où l'on venait d'apercevoir une robe blanche. On crut d'abord que c'était Mme Victor Hugo. Mais non, c'était Delphine Gay qui, sous l'écharpe bleue du portrait d'Hersent, s'accoudait au rebord de la loge dans sa pose accoutumée. L'apparition de cette déesse excita l'enthousiasme des romantiques qui se levèrent et battirent des mains. Cette fois les classiques, par galanterie, gardèrent un respectueux silence.

Quelques instants après, parut Mme Victor Hugo dans tout l'éclat de sa beauté brune. — « Madame, lui avait dit Emile Deschamps, il suffira de vous voir pour que le classique le plus enragé applaudisse comme nous. » — Les applaudissements partirent, en effet, de tous les coins de la salle. Et tout en échangeant un sourire avec Delphine qui était en face d'elle, elle remercia le public d'une gracieuse inclination de tête. On remarqua alors qu'elle avait un bandeau blanc sous le menton, qui lui seyait à ravir.

(1) Voir mon livre sur Alfred de Vigny.

Etait-elle donc malade? « Non, dit Paul Foucher à ceux qui l'interrogeaient, ma sœur a seulement le mal d'amour. » — Et Sainte-Beuve trouvait que cela la rendait encore plus jolie.

Cependant la salle s'était remplie jusqu'aux combles, et le paradis commençait à s'impatienter.

On frappa les trois coups. La toile se leva sur la chambre à coucher de doña Sol et Mlle Tousez, qui faisait la duègne, n'avait pas ouvert la bouche, que les classiques murmurèrent. Pensez donc : Victor Hugo avait eu l'audace de commencer sa pièce par un enjambement :

> Serait-ce déjà lui ? C'est bien à l'escalier
> Dérobé,

Quelle abomination! la scène où don Carlos se cache dans une armoire à l'arrivée d'Hernani fit dire à un spectateur du balcon : « C'est comme dans *Britannicus!* » et celle où don Ruy Gomez, en entrant chez sa mère, s'écrie :

> Par saint-Jean d'Avila, je crois que sur mon âme
> Nous sommes trois chez vous, c'est trop de deux, Madame

fit dire au même spectateur : « C'est comme dans *le Barbier de Séville* ». Ce qui lui attira cette riposte du parterre : « Silence aux perruques ! »

Par contre, les romantiques applaudirent à tout

rompre la scène où Hernani parle de Ruy Gomez en ces beaux vers :

O l'insensé vieillard, qui, la tête inclinée,
Pour achever sa route et finir sa journée
A besoin d'une femme, et va, spectre glacé,
Prendre une jeune fille ! O vieillard insensé !
Pendant que d'une main il s'attache à la vôtre
Ne voit-il pas la mort qui l'épouse de l'autre ?
Il vient dans nos amours se jeter sans frayeur ?
Vieillard, va-t-en donner mesure au fossoyeur.

Au second acte, après le dialogue entre don Carlos et Hernani qui se termine par ce vers :

Et quand j'aurai le monde ?
—Alors j'aurai la tombe,

quelques loges mêlèrent leurs applaudissements à ceux de l'orchestre, du parterre et de la seconde galerie. Mais le vrai danger n'était pas franchi. L'endroit redoutable était la scène des tableaux, désignée d'avance aux moqueries des classiques, non par la parodie du Vaudeville, comme le dit Mme Victor Hugo, puisque cette parodie ne fut jouée que le 23 mars, mais par les gorges chaudes qu'on en avait faites dans les salons.

Ce troisième acte commença bien. Les vers de don Ruy Gomez à doña Sol :

Quand passe un jeune pâtre — oui, c'en est là ! — souvent,
Tandis que nous allons lui chantant, moi rêvant,

Lui dans un pré vert, moi dans mes noires allées,
Souvent je dis tout bas : — O mes tours crénelées,
Mon vieux donjon ducal, que je vous donnerais,
Oh ! que je donnerais mes blés et mes forêts
Et les vastes troupeaux qui tondent mes collines,
Mon vieux nom, mon vieux titre, et toutes mes ruines,
Et tous mes vieux aïeux qui bientôt m'attendront
Pour sa chaumière neuve et pour son jeune front.

Ces vers-là, dits par Joanny avec une fierté mélancolique, touchèrent les femmes et il y en eut qui battirent des mains. Alors le jeune de Saxe-Cobourg cria : « Vivent les femmes ! » — Joanny avait une sorte de gaucherie hautaine et de noblesse familière qui allait à merveille à son personnage. Il aborda grandement la scène des portraits et fut suivi par le public attentif jusqu'au sixième, mais là se firent sentir quelques marques d'impatience. Deux de plus on sifflait ! le vers fameux : *J'en passe et des meilleurs*, sauva tout. Le dernier portrait fut salué d'acclamations qui redoublèrent quand on vit don Ruy préférer livrer sa vie et sa fiancée plutôt que l'hôte qu'il sait son rival.

Le quatrième acte, avec le monologue de Charles-Quint, enflamma toute l'assistance. Ce n'étaient plus des acclamations, c'était un brasier de oh ! comprimés et sourds, si bien que Louis Reybaud, parlant de la représentation, disait : « Dans l'état

d'effervescence où nous étions, on doit nous savoir gré de ce que nous n'ayons pas démoli la salle (1). »

Il faut entendre Victor Pavie raconter cette fin de pièce :

« Mes vingt-neuf amis (tous Angevins d'origine) me faisaient comme les plumes à la queue d'un paon. Ils s'étalaient en roue de ma gauche à ma droite et me secondaient de toute la puissance de leurs poumons, l'ampleur de leurs battoirs et le trépignement de leurs pieds. A chaque bond que je faisais sur ma banquette, le corps incliné vers l'abîme du parterre, deux mains officieuses et inconnues pesaient sur mes épaules et contremandaient mon élan... Il n'y avait que l'entraînement de la passion qui pût produire quelque chose après le grandiose concentré du quatrième acte, et de toute manière cet effet dépassa l'attente. Le son du cor fut un navrement universel pour les quatre points de la salle (2)... »

Or, savez-vous ce que faisait Victor Hugo, pendant que se décidait ainsi le sort de son drame ? Il signait, s'il faut en croire le « témoin de sa vie », sur la table d'un bureau de tabac voisin, un traité avec l'éditeur Mame qui, de peur que la pièce ne

(1) *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.*
(2) *Lettre de Pavie à son père*, du 26 février 1830.

lui échappât, était venu jusque sur la scène, après le troisième acte, lui en offrir la somme de six mille francs. — Sainte-Beuve dit même quinze mille, mais il était mal renseigné. Quand Mme Victor Hugo nous raconta cette histoire, elle ignorait évidemment, ou ne se la rappelait plus, la lettre que son mari avait écrite à Paul Lacroix, le 27 février 1830, à minuit, après la seconde représentation d'*Hernani*.

« Je suis assailli de libraires, lui disait-il. Envoyez-moi, je vous prie, M. Fournier. Ou bien écoutez ceci. Tout le monde me conseille de ne pas traiter moi-même, vu ma faiblesse et ma facilité en affaires d'argent. On m'engage à choisir un ami pour débattre avec les libraires. Cela vous ennuierait-il bien fort, cher ami de me rendre ce service ? ou auriez-vous le temps ! êtes-vous d'avis surtout que la chose se fasse sans moi ? Votre conseil, votre bon conseil là-dessus (1). »

Sa faiblesse en affaires d'argent ! Je ne sais si Victor Hugo était aussi facile qu'il le dit, en 1830 ; en tout cas il ne tarda pas à se rattraper. M. Ad. Jullien nous apprend, en effet, que le premier traité conclu par lui avec Renduel, le 20 août 1831, pour

(1) *Corresp. de Victor Hugo.*

Marion de Lorme, était tout à fait draconien (1) et que, du mois d'octobre 1835 à la fin de l'année 1838, Renduel lui versa pour l'exploitation de ses œuvres, moins *les Odes et Ballades* et *les Orientales*, la somme respectable de 43.000 francs.

Quoi qu'il en soit, Victor Hugo, qui avait suivi dans les coulisses toutes les péripéties de la bataille, ne se départit pas un seul instant de son calme olympien, en dépit de la mauvaise humeur des artistes en général et de Mlle Mars en particulier. Car doña Sol n'était pas contente et reprochait au poète de lui avoir taillé un rôle où, jusqu'au cinquième acte, elle avait été à peine applaudie, elle qui avait l'habitude de l'être dès son entrée en scène. Et il avait beau lui répéter : « Prenez patience ! votre tour va venir ! » il ne pouvait la dérider. Ce n'est que lorsque la toile fut tombée sur la mort tragique des deux amants, et qu'il fut allé dans sa loge lui faire les compliments qu'elle méritait, que Mlle Mars changea de figure, et, toute radieuse de son triomphe, lui dit :

(1) L'éditeur avait le droit de tirer autant d'exemplaires qu'il voudrait par série de 500, en payant 2 francs par exemplaire à l'auteur qui paraphait tous les titres, les gardait chez lui, ne les livrait que contre argent donné d'avance, par série de 500, et devait rentrer dans sa propriété au bout d'un an.

(*Le Romantisme et l'éditeur Renduel*, p. 94.)

— Eh bien! vous n'embrassez pas votre doña Sol ?

Pendant ce temps-là toute la salle, à l'exception des rangs classiques, acclamait le vainqueur que, « suivant l'usage antique et solennel », venait de lui nommer l'acteur Firmin. On entendait les partisans de Victor Hugo crier à tue-tête : « L'auteur ! l'auteur ! bravo ! Victor ! amenez ! amenez ! » Mais Victor eut le bon goût de se dérober à ces ovations et rentra chez lui comme un bon bourgeois, sans se douter que c'était vers sa jeune femme que les applaudissements et les vivats allaient se retourner à la sortie du théâtre. Quand il arriva rue Notre-Dame-des-Champs, une quinzaine d'amis l'attendaient, dont Dumas, Pavie, Devéria. Sainte-Beuve était resté dans un café voisin du théâtre, occupé à rédiger avec Charles Magnin le bulletin de la représentation (1). « Il se trouva, dit Pavie,

(1) Magnin fit trois articles sur *Hernani* dans le journal *le Globe*. Le premier parut le 1er mars; le second le 12 et le troisième le 29. « M. Victor Hugo, écrivait-il le 1er mars, vient d'exploiter, je ne dirai pas une forme, mais une source nouvelle d'émotions dramatiques, et de nous donner un drame dont l'avénement n'a guere été possible que depuis trente ans, et qui, depuis quinze, a été vingt fois tenté sans succès : nous voulons parler du drame d'imagination... Depuis dix ans une seconde génération de poètes a fait de grands travaux ; leur vocation, leur tâche à tous semble avoir été d'introduire partout plus d'imagination ; presque tous les genres de poésie ont été renouvelés, quelques-uns avec bonheur. Le théâtre seul a langui ; là de nombreux essais ont été tentés, mais jamais décisifs. La dose

que j'attrapai le premier Victor Hugo. Mais je n'osais y toucher avant sa femme. Je tremblais devant lui avec l'épilepsie de Firmin. Puis je me cramponnai à lui et l'embrassai si dur que j'écrasai mon chapeau entre cet étau. Lui, comme de coutume, demandait si nous nous étions amusés, et il était enchanté que cela nous eût fait plaisir (1). »

Le surlendemain, Chateaubriand, qui avait assisté à la représentation dans la loge de Mme Récamier, et qui, s'il faut en croire Sainte-Beuve, avait partagé l'admiration commune *à cause de l'amour du vieillard* pour doña Sol, Chateaubriand envoya ses compliments à celui qu'il avait baptisé « l'enfant sublime », et Sainte-Beuve pouvait dire en toute vérité que la question romantique venait d'être por-

de poésie que pouvait supporter un public qui en était depuis si longtemps sevré, la dose même que le drame en peut légitimement admettre, étaient des problèmes d'une extrême difficulté. D'heureuses, d'habiles transactions furent faites par M. Delavigne, M. Soumet, moins heureux, étala ses vers dithyrambiques sur de vieux canevas sans poésie et ne fit qu'augmenter les préventions adverses... M. Hugo a été mieux inspiré : c'est sur un fonds romanesque, sur une histoire inconnue d'antique honneur castillan, d'où M. Mérimée aurait pu tirer une jolie nouvelle, qu'il a été jeté pensées, passions, couleurs, trésor de poésie... C'est un genre frais et nouveau à la scène, une légende féodale, une romance espagnole qui peint mieux peut-être les mœurs du temps du Cid que celles du temps de Charles-Quint, c'est, si l'on veut nous passer cette expression qui ne sera claire que pour qui a vu la pièce : c'est une ballade allemande élevée aux proportions de la tragédie... »

(1) André Pavie, *Médaillons romantiques*.

tée par le seul fait d'*Hernani* à cent lieues en avant. Quant à Stendhal, bien que « le champagne et la pièce » ne lui eussent pas enlevé son mal de tête, il était bien forcé de reconnaître que cette tragédie en vers « mal imité des *Two gentleman of Verona* et autres pièces du divin Shakespeare ». avait cause gagnée devant l'opinion, puisque toute la presse, à deux ou trois journaux près, entonnait les louanges d'Hugo.

Mais la partie n'était pas encore gagnée au Théâtre-Français, et pendant une quinzaine de jours il fallut que Victor Hugo continuât de battre le rappel des conjurés pour arracher, comme il disait, sa dernière dent au pégase classique.

La seconde représentation d'*Hernani* fut houleuse. Il y eut réaction pendant les trois premiers actes, « des murmures et des ricanements de femmes ignobles qui obligèrent Mme Victor Hugo à se retirer ». Pavie et ses Angevins durent « protester, debout sur les banquettes, contre un infâme sifflet gagé ». Mais les deux derniers actes obtinrent un succès prodigieux.

A la troisième représentation il y eut une petite scène entre le public et la police. A la fin du cinquème acte, Mlle Mars ayant été rappelée à grands cris, on vit paraître à sa place le commissaire, qui,

après de grands saluts, parla d'ordres impérieux qu'il venait de recevoir. Le public se fâcha et tempêta jusqu'à ce que le rideau se fût relevé et que Mlle Mars parût.

La quatrième représentation fut orageuse, quoique la victoire fût restée aux bravos. La cinquième mi-bien, mi-mal. « Nous sommes sur les dents, mandait Sainte-Beuve à Saint-Valry, car il n'y a guère de troupes fraîches pour chaque nouvelle bataille, et il faut toujours donner comme dans cette campagne de 1814. »

A la sixième représentation, la présence de la duchesse de Berri calma la fureur des classiques, et l'opposition alla en diminuant chaque jour. La Comédie, d'ailleurs, fit d'excellentes affaires. Les deux premiers soirs lui avaient rapporté neuf mille francs, ce qui était sans précédent au théâtre. Elle n'encaissa dans la suite pas moins de quatre mille francs par représentation.

Le livret de la pièce eut le même succès. Nous avons dit que Victor Hugo avait cédé son manuscrit à l'éditeur Mame. Celui-ci vendit à son tour au *Cabinet de lecture*, petite gazette paraissant six fois par mois et qui donnait le résumé de toutes les feuilles quotidiennes, le droit de publier le drame

d'*Hernani*, acte par acte, dans cinq numéros successifs, à partir du 4 mars (1).

Et le 16 de ce mois Victor Hugo, très préoccupé de la vente de son livre, adressait à Jal la lettre suivante :

« Il faut que vous fassiez deux choses pour moi, mon excellent Jal, d'abord que vous acceptiez *Hernani*, ensuite, que vous en disiez un mot de compte rendu dans *le Figaro*. Mon ami Roger m'a affirmé hier soir qu'on vous laisserait dire tout ce que vous voudriez. Seriez-vous assez bon, en ce cas, pour me prêter aide et main-forte en cette crise d'art et de théâtre. J'ai grand besoin de tous mes amis, et quand ils ont votre valeur, votre autorité et votre influence, leur secours est victoire.

« Mettez-moi aux pieds de Madame Jal, qui doit me trouver bien malhonnête de n'avoir pas encore été m'y mettre moi-même. C'est le théâtre qui me prive de la joie de vous aller voir, et ce n'est pas une de mes moindres raisons de le maudire.

« A vous cordialement.

« V^or H. (2). »

16 mars.

(1) Voir à ce sujet *le Globe* du dimanche 14 mars. — M. Rondel, de Marseille, possède les numéros du *Cabinet de lecture* où fut publiée la pièce d'*Hernani*.

(2) Lettre inédite communiquée par M. Jules Macqueron.

Puis vinrent les parodies, qui sont aux pièces de théâtre ce que les caricatures sont aux hommes en vue : la monnaie courante de la popularité. Le 12 mars, la Porte-Saint-Martin représentait *N, i, ni ou le Danger des Castilles*, parodie en cinq actes et en vers sublimes mêlés de prose ridicule, de Dupeuty, Carmouche et de Courcy, dans laquelle don Carlos était changé en don Pathos, doña Sol en M[lle] Parasol et dom Gomez en père Dégommé. — Le 23 mars, le Vaudeville donna la première représentation de *Harnali ou la contrainte par cor*, cinq tableaux en vers d'Auguste de Lauzanne ; et, le 16 mai, le théâtre de la Gaîté représenta *Oh qu'nenni ou le Mirliton fatal*, cinq tableaux de Brazier et Carmouche.

Nombreux aussi furent les pamphlets qu'inspira le drame d'Hugo. L'un des plus spirituels et des plus modérés fut celui que j'ai vu, naguère, à Marseille, dans la riche bibliothèque de M. Rondel. C'est une lettre adressée à Victor Hugo par Charles Farcy, laquelle est suivie d'un projet de charte romantique. Je me reprocherais de ne pas reproduire ici le passage de la lettre où sont résumées toutes les critiques faites à la pièce d'Hernani (1).

(1) Cette *Lettre à Victor Hugo* parut en 1830 chez Landois et Biogt, libraires.

« Laissons les voltigeurs de l'ancien régime, disait Farcy, se moquer ouvertement d'*Hernani* et de sa préface. Laissons-les dire que ce mélodrame en versi-prose prouve, comme l'avait déjà prouvé le *Cromwell*, que l'auteur n'est pas d'étoffe à faire un poète tragique ; que la donnée en est prise dans un poème de Prior (*Henry and Emma*) ; que la belle mais trop longue scène de Ruy de Silva avec les portraits de ses ancêtres est imitée d'une tragédie anglaise intitulée *Evadne*, que la catastrophe, à cela près de l'invention du cor, est imitée de *Roméo et Juliette*, de Shakespeare ; que ce cor et le suicide obligé qu'il amène est une conception fausse, attendu qu'au seizième siècle le suicide était, dans toute la chrétienté, un crime devant Dieu et devant les hommes, et que l'honneur castillan ou tout autre honneur ne pouvait l'emporter ainsi sur ce profond sentiment religieux ; que la contexture de la pièce est aussi vicieuse que la donnée principale, par l'invraisemblance des événements et par l'ignorance des ressorts scéniques ; que les détails n'y sont pas mieux étudiés que l'ensemble ; que, par exemple, il n'y avait du temps de Charles-Quint d'autres *armoires* que celles qui étaient destinées à renfermer les *armes* et qu'elles ne servaient pas à une garde-robe de femme ; que don Carlos

se conduit d'un bout à l'autre de la première pièce ou *logie*, comme un drôle ; qu'*Hernani*, qui parle sans cesse de sa qualité de bandit, de son poignard, de la soif qu'il a du sang de don Carlos, qui s'exprime enfin comme un furieux prêt à l'assassiner en toute rencontre, le tient deux ou trois fois en son pouvoir sans tenter seulement de se jeter sur lui-même au moment où le prince violente doña Sol ; que cette doña Sol, tout Espagnole et toute passionnée qu'elle soit, se comporte comme il ne convient pas à une fille de haut rang, et en outre d'une manière opposée au naturel lorsque, voyant son enlèvement manqué, elle reste exposée à toutes les avanies dans la rue, devant sa porte, au lieu de rentrer chez elle, sauf à se faire réenlever le lendemain ; que Ruy de Silva n'est qu'un Bartholo maladroit ; enfin que le style, pour couronner l'œuvre, est barbare et ridicule, autant que l'action... »

Tout cela, critiques, parodies et pamphlets, ne faisait qu'élever un plus haut piédestal au vainqueur du 25 février 1830. Mais le bouquet de ce feu d'artifice, c'est encore Sainte-Beuve qui en fit les frais avec son livre des *Consolations*. On sait qu'il est tout entier à la louange de Victor Hugo et de sa femme. Après l'avoir lu, Stendhal écrivait à Sainte-Beuve :

« La passion a sa pudeur ; pourquoi révéler ces choses intimes ? Pourquoi des noms... (1) ? » Pourquoi ? parce que le Romantisme le voulait ainsi, et que, non content d'être le vice-roi du Cénacle, Sainte-Beuve tenait à faire savoir au monde qu'il était amoureux de la reine.

(1) Lettre du 26 mars. — Stendhal y ajoutait cette phrase prophétique : « Je crois qu'on parlera de vous en 1890. Mais vous ferez mieux que *les Consolations*, quelque chose de plus fort et de plus pur. »

CHAPITRE VIII

AUGUSTE BARBIER. LES « IAMBES »

La Révolution de 1830

I. — Les rivalités de théâtre et l'exagération des idées contribuent à désorganiser le Cénacle. — La Révolution de Juillet fait le reste. — Une lettre inédite de Jules de Rességuier à Alexandre Guiraud. — Auguste Barbier chez Victor Hugo, le soir de la lecture d'*Hernani*. — Ses relations avec la famille d'Alfred de Musset. — Première audition de la *Ballade à la Lune*. — Comment Barbier fit *la Curée*. — Alphonse Royer le met en rapports avec le docteur Véron. — Henri de Latouche décide Véron à publier *la Curée* dans la *Revue de Paris*. — Enorme retentissement de cette pièce. — Ce qu'Alfred de Musset disait le lendemain à Auguste Barbier.

II. — Auguste Barbier et Brizeux. — Leur voyage en Italie. — Influence du poète de *Marie* sur celui des *Iambes*. — Satiriques d'occasion. — Ronsard, du Bellay, Régnier, Boileau et André Chénier. — *Les Châtiments* de Victor Hugo. — Ce que Vigny disait des *Iambes* de Barbier. — La valise de Mme de Girardin. — « Ma mère était de la Saintonge ! » — Auguste Barbier et Agrippa d'Aubigné. — *Derniers Iambes* de Barbier. — Son élection à l'Académie-Française. — Histoire de cette élection. — Théophile Gautier candidat des bonapartistes. — Sainte-Beuve et Mérimée le soutiennent. — Visite de Barbier à Sainte-Beuve. — Lettre de Sainte-Beuve à la princesse Mathilde. —

Barbier patronné par Montalembert. — Fausse manœuvre des partisans de Théophile Gautier. — Un mot de Sainte-Beuve à M. Rouher à l'issue de l'élection de Barbier.

I

Sainte-Beuve aimait à dire que c'étaient les rivalités de théâtre qui avaient désuni et puis dispersé le Cénacle. Cela n'est vrai qu'à moitié. La Révolution de Juillet eut sa part aussi dans cette œuvre de désorganisation, et même avant qu'elle n'éclatât, l'exagération des idées qui s'étaient fait jour dans le Cénacle en avait chassé l'élément conservateur et royaliste pur. J'en trouve la preuve dans une lettre que Jules de Rességuier adressait à Alexandre Guiraud, le 23 septembre 1828 :

« ... Je vous dirai peu de chose de nos poètes; je suis depuis six mois à la campagne et ne vais à Paris que pour les heures du Conseil. On ne cherche pas à se voir lorsqu'on est sûr de ne pas s'entendre. Victor Hugo, Antoni (Deschamps)[1], notre charmant Émile lui-même, tout cela a été mordu par un démon enragé; il faut tout blâmer, tout mépriser, porter la haine dans les arts et n'y plus chercher l'amour : voilà peut-être un bon système littéraire; voilà certainement un mauvais système

de bonheur et d'amitié. Si l'on réfléchit à ces violentes et sauvages dispositions, on est dégoûté d'écrire; mais on les oublie bien vite sous un beau ciel et de beaux arbres ; et la nature est toujours plus douce que la société n'est amère... (1). »

Je dois ajouter qu'en transportant son foyer rue Jean-Goujon, au mois de mai 1830, Victor Hugo détendit singulièrement les liens qui l'unissaient à ses camarades, et que son ralliement public à la monarchie de Juillet acheva de le brouiller avec ceux d'entre eux qui, comme Alfred de Vigny, demeurèrent fidèles à l'ancienne monarchie.

Mais la Poésie, bien loin de souffrir des événements politiques, y trouva un nouvel aliment, et c'est un devoir pour moi de saluer ici le jeune poète qui sut traduire l'indignation de tous sur la corde d'airain.

Auguste Barbier ne faisait pas partie du Cénacle. La première fois — et peut-être la dernière — qu'il pénétra chez Victor Hugo (2), ce fut le soir de

(1) Lettre inédite communiquée par la baronne de Croze, née Guiraud. Voir plus haut, p. 262, celle d'Emile Deschamps à Guiraud.

(2) Auguste Barbier n'aimait pas beaucoup Victor Hugo, et l'a assez bien jugé :

« Au fond, disait-il, avec toutes ses ambitions de penseur et de politique, ce n'est qu'un artiste. Maintenant, quel artiste est-il ? Assurément, ce n'est pas un Grec, un fils de Périclès, mais quelque chose de saxon mêlé d'espagnol ; pour le style, M. Hugo est un fils

la lecture d'*Hernani*, dont il nous a laissé en quelques lignes un compte-rendu saisissant. Il y avait été introduit par Paul Lacroix qui, lui, était un familier de la maison. Barbier ne connaissait pas non plus Alfred de Vigny, avec qui il se lia depuis d'une amitié fidèle. Mais il voyait souvent Alfred de Musset chez M. de Guer, mort président de la cour d'appel d'Angers, qui habitait la même maison que les parents du poète, dans la cour de la fontaine de la rue de Grenelle.

C'est là qu'entre deux parties d'écarté il entendit un soir Alfred de Musset, qui était encore au collège, débiter d'une voix vibrante et émue la *Messénienne* de Casimir Delavigne, intitulée *Aux Ruines de la Grèce païenne*, où se trouve la strophe célèbre :

> Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers roses?...

Plus tard, en 1829, il lui entendit dire également dans la même maison sa *Ballade à la lune*. Mais il paraît qu'à ce moment la fameuse ballade n'avait pas le préambule ironique du *point sur un i*, ni la fin graveleuse des dernières éditions. « C'était une gentille odelette adressée à la sœur de Phœbus et

de Ronsard et de Chateaubriand. En prose et en vers, il a outré les qualités de ses deux pères. *C'est le plus vaste imagier de la littérature française* et le plus fort remueur de mots que, peut-être, elle ait eu, mais remueur de mots seulement. » (*Souvenirs personnels*, p. 270.)

composée très sérieusement dans le goût de Joachim du Bellay (1). »

Quand Auguste Barbier fit *la Curée*, il appartenait encore à la basoche (2), mais il avait déjà publié en collaboration avec Alphonse Royer un roman historique intitulé *les Mauvais Garçons* et, tout en s'essayant dans la poésie lyrique, il faisait du théâtre, excité qu'il était par les succès retentissants de Casimir Delavigne, qu'il voyait quelquefois chez son patron. Il avait même, en sortant du collège, entrepris un grand drame historique sur la conspiration Malet. Inutile de dire que le « Corse à cheveux plats » n'y avait pas le beau rôle. Barbier était républicain, mais comme on l'était en 1830. Aussi, quand il vit les libéraux du *Globe* et d'ailleurs se ruer à la curée des places, des sinécures et des honneurs, le rouge lui monta au visage, et il écrivit dans un mouvement d'indignation et de colère les iambes vengeurs de *la Curée*.

Mais qui se chargerait de publier cette flam-

(1) Auguste Barbier, *Souvenirs personnels*, p. 298.

(2) On sait qu'il était quatrième clerc dans l'étude de M. Fortuné Delavigne, frère de Casimir, quai Malaquais, 19. Le second clerc de cette « singulière étude », comme il dit dans ses *Souvenirs*, était Jules de Wailly, auteur dramatique ; le troisième, Olivier Fulgence, littérateur et compositeur de romances ; le cinquième, Dumas-Hinard, traducteur du *Romancero*, et le sixième, Natalis de Wailly, le bibliographe. Le petit clerc, celui qui faisait les courses, s'appelait Louis Veuillot.

bovante satire? Alphonse Royer, qui l'avait lue à peine finie, proposa à Barbier de le mettre en rapports avec le docteur Véron, directeur de la *Revue de Paris* dont Aguado faisait alors les frais (1). Barbier accepta et, un matin du mois d'août 1830, il se présenta, muni d'une lettre de Royer, chez le docteur Véron, qui habitait rue Godot-de-Mauroy. Véron le reçut très gracieusement et lui promit d'examiner sa pièce tout de suite. Cependant quinze jours s'étaient passés sans qu'il lui eût fait connaître sa réponse. Barbier commençait à désespérer, quand, un beau jour, au moment où il s'apprêtait à quitter Paris, il vit entrer chez lui, rue Saint-Dominique-Saint-Germain, le docteur Véron en personne qui se précipita dans ses bras en lui disant : « Vous êtes un grand homme! »

La Curée venait de paraître (2) et produisait

(1) Cela résulte du petit billet suivant de Prosper Mérimée à Victor Hugo :

« Je vous serai fort obligé de me renvoyer « la vie du Dr Faust » le plus promptement que vous pourrez. Je n'ai pas reçu d'exemplaire de la *Revue de Paris* et j'en suis outré. Encore si M. Véron m'avait envoyé pour me consoler un mandat sur Aguado et Cie. Si vous voyez ledit V... insinuez-lui combien son procédé est peu Francès » (*sic*) (11 mai 1830).

(Lettre inédite tirée de l'Album de Mme Victor Hugo et communiquée par M. Lefèvre-Vacquerie.)

(2) Mais Véron, comme pour s'excuser de tant d'audace, l'avait fait précéder de la note suivante :

« Parmi les nombreuses pièces de vers qui nous sont adressées depuis un mois sur les événements de notre grande révolution, celle

une sensation telle, dans le monde littéraire, que Saint-Marc Girardin avait écrit d'enthousiasme à Véron : « Mon cher, je vous félicite, vous avez trouvé un poète ! » — Véron avait l'autographe de Saint-Marc Girardin sur lui. Il le remit à Barbier en lui disant : « Maintenant je ne sors pas d'ici que vous ne m'ayez donné une autre pièce de vers ! » Et comme Barbier s'excusait, certifiant qu'il n'avait rien de prêt : « Peu m'importe, s'écriait Véron, que ce ne soit pas de la même veine que *la Curée*. Donnez-moi quelque chose de vous. » Et Barbier lui remit une petite idylle appelée *Nisa* qui dérouta complètement le lecteur. Mais le succès étourdissant de *la Curée* lui avait donné du courage et des ailes. Il fit coup sur coup *le Lion*, *la Popularité*,

que nous publions aujourd'hui, écrite sous l'inspiration du moment, nous a paru si remarquable que nous n'avons pas craint de l'offrir à la curiosité de nos lecteurs. C'est une boutade énergique et brutale, échappée sans doute dans un quart d'heure de colère, contre les gens du lendemain. Cependant nous sommes loin d'approuver le poète dans la forme et le fonds de ses idées. Nous pensons d'abord que, dans leurs positions diverses, toutes les classes de la société ont également bien mérité de la patrie, aux jours de la grande semaine. Nous croyons ensuite que, même dans le but véritable de l'art, la satire et l'indignation ne suffisent pas pour légitimer un choix d'images et une crudité d'expressions qui touchent quelquefois au cynisme. En publiant ce morceau, nous avons voulu surtout engager l'auteur, homme de talent, à ne pas vouer tant de verve à la peinture d'une liberté hideuse, celle de 93, et qui heureusement n'est pas celle de 1830. »

l'Idole, qui achevèrent de porter son nom aux nues (1).

Et dire que, sans Henri de Latouche, les *Iambes* ne seraient peut-être jamais sortis de l'écritoire de Barbier! Oui, c'est au terrible « paysan de la Vallée-aux-loups » que nous sommes redevables de ce livre superbe. Véron avait lu *la Curée* et ne l'avait pas comprise. Latouche, ayant affaire à lui, entre un matin dans son cabinet. Véron lui montre la pièce de Barbier et lui demande son avis. Le « paysan », qui s'y connaissait et qui partageait l'écœurement du poète, dit au docteur : « Il faut imprimer cela sans hésiter et je vous en promets merveille ! » A quoi tient pourtant la fortune d'un homme?

Le lendemain de *la Curée*, Musset, rencontrant Barbier sur le pont des Arts, vint à lui et lui dit :

— Vous ne nous aviez pas parlé l'autre jour de votre satire.

— C'est vrai, mais je ne savais pas encore si j'aurais la chance de la voir paraître.

(1) Il faut croire que cette « boutade » de *la Curée*, comme disait Véron, fut écrite d'une plume très sûre, car elle fut publiée telle quelle dans les *Iambes*, sauf une toute petite variante que voici : § IV, au lieu de :

Dans nos murs mitraillés *tout d'un coup revenue*

Auguste Barbier fit imprimer dans son livre :

Dans nos murs mitraillés *tout à coup reparue.*

— Ma foi, je ne vous supposais pas une telle énergie (1).

II

Deux ans après la publication des *Iambes*, Auguste Barbier rapportait d'Italie, qu'il avait visitée avec son ami Brizeux, le très beau poème d'*Il Pianto*. Ce poème, malgré tout son mérite, causa aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* le même désenchantement que l'idylle de *Nisa* aux lecteurs de la *Revue de Paris*. Pourquoi ? parce que le public est le plus capricieux de tous les animaux de la création et qu'il demande aux uns ce qu'il ne pardonne pas aux autres de lui donner.

Rappelons-nous l'accueil plutôt frais qu'il fit aux secondes *Méditations* de Lamartine. Ces secondes *Méditations* avaient le tort, grave à ses yeux, de ressembler trop aux premières. Il accusa Lamartine de monotonie. Douze ans plus tard, Barbier lui ayant offert autre chose que des *Iambes*, le public se fâcha et lui dit que ses plaintes d'artiste sur le *Campo santo*, le *Campo vaccino*, *Bianca* et ses admirables sonnets sur Michel-Ange, le Titien, Raphaël et Cimarosa, ne valaient ni *la Curée* ni

(1) Auguste Barbier, *Souvenirs personnels*.

l'Idole. On lui en voulut, en ces années de trouble, de choléra et de misère, d'avoir abandonné le fouet de la satire à un pamphlétaire gagé comme Barthélemy. Et l'on avait raison, et lui n'avait pas tort, le poète n'étant pas complet qui n'a qu'une corde à sa lyre.

Juvénal a dit que c'est l'indignation qui fait le vers; certaine prose aussi, celle de Tacite, entre autres. Mais, à moins d'avoir un caractère singulièrement pointu, on ne saurait être indigné toute sa vie. Les auteurs de la *Satyre Ménippée* se contentèrent de flétrir la Ligue, et l'un d'eux, Jean Passerat, nous a laissé en vers des chefs-d'œuvre de grâce et d'enjouement. Ronsard, du Bellay, Régnier, Boileau ne furent que des satiriques d'occasion. André Chénier ne flagella « les bourreaux barbouilleurs de lois » que la veille de monter sur l'échafaud. Barthélemy avait fait *Napoléon en Egypte* avant d'écrire la *Némésis*. Que si, pendant cinquante-deux semaines — ce qui était un vrai tour de force — il eut le fouet en mains et fouailla à tort et à travers, personne ne me démentira si je dis que son indignation était un peu de commande. Victor Hugo, en fait de satires, n'a écrit que *les Châtiments*, et c'est pour cela que, dans son œuvre colossale, ce livre unique a tant de prix.

Pourquoi donc s'étonner qu'après avoir dénoncé, censuré, en vers pleins de trivialités superbes, toutes les mauvaises passions que la révolution de Juillet avait mises en mouvement, Barbier ait éprouvé le besoin d'aller respirer un air plus pur en Italie et que son vers se soit adouci dans le commerce tout d'admiration des grands artistes de la Renaissance?

Certes, je comprends la surprise que causa la lecture du *Pianto* à tous ceux qui avaient tressailli à la lecture des *Iambes*, mais, comme au point de vue de l'art, Barbier ne s'était pas montré inférieur à lui-même, je ne m'explique pas que cette surprise ait été pour tant de gens une si grande déception, car, s'il avait eu son heure d'héroïsme et, comme on l'a dit, son jour de « sublime ribote », rien de plus naturel que le fils de bourgeois qu'il était fût rentré dans ses gonds, une fois guéri du coup de soleil qu'il avait reçu.

Mais nous sommes ainsi faits au pays de France : quand nous avons classé un écrivain ou un artiste dans une catégorie quelconque, malheur à lui s'il s'avise d'en sortir! tout le monde lui crie haro ! ou lui refuse connaissance. Alfred de Vigny lui-même qui, après avoir fait *Eloa*, devait faire *la Colère de Samson*, fut le premier à manifester son désen-

chantement lors de la publication du *Pianto*. « C'est beau, disait-il, mais ce n'est déjà plus lui ! » Et il ne cessait de répéter, il a écrit dans son *Journal* que Barbier n'aurait jamais dû se lier avec Brizeux (1).

Est-ce à dire qu'il soupçonnait Brizeux d'avoir buriné les vers des *Iambes !* Quelle absurdité ! Cette absurdité a pourtant été mise en circulation, je ne sais par qui, dans les cafés littéraires du temps et dans les ateliers d'artistes, car j'en trouve l'écho un peu partout, dans les chroniques du boulevard et dans les petits mémoires de gens qui, en fait de souvenirs, n'ont que ceux des autres. Tout récemment encore M. Jules Claretie nous contait qu'il possédait une lettre autographe annexée à un exemplaire des *Iambes*, s'il vous plaît, où l'attribution à Brizeux de ce chef-d'œuvre était consignée en gros caractères. Toujours l'histoire de la valise de M[me] de Girardin (2) ! Que Brizeux ait exercé une influence fâcheuse sur Barbier, c'est fort possible : on sait

(1) Plus tard, le 9 octobre 1850, Vigny, parlant de Barbier, disait à Busoni : « ... Quel malheur qu'il n'ait pas suivi la veine indignée et fière de *la Curée* et *la Cavale !* Mais il a toujours en lui son talent, et un moment de mauvaise humeur le fera sortir (*a*) » — C'était vrai, à preuve ses derniers *Iambes*, dont il sera question plus loin.

(2) Delphine disait de Barbier qu'il avait assassiné un voyageur en 1830, et trouvé les *Iambes* dans sa valise !

(*a*) *Correspondance d'Alfred de Vigny.*

qu'en matière d'art ils étaient aux antipodes l'un de l'autre, et que, par exemple, celui-ci ne jurait que par Michel-Ange, et celui-là par Raphaël. Mais de ce que le poète de *Marie* ait été capable d'éteindre la torche de Barbier, il ne s'ensuit pas qu'il eût été capable de l'allumer. J'ai beau chercher dans toute son œuvre, je ne trouve pas, non pas même dans *les Ternaires*, où il s'inspira visiblement du Dante, une note, un cri qui fasse songer à quelque pièce des *Iambes*. C'est que Brizeux fut, au naturel, un élégiaque et un doux, tandis que Barbier avait un fonds d'amertume qui, pour s'être adouci, n'en transpira pas moins dans toute son œuvre. Ouvrez seulement le livre de ses *Souvenirs*, vous verrez qu'il avait le croc dur, le trait méchant, et qu'il était né satirique ! Lamartine l'avait bien jugé. Un jour qu'ils causaient ensemble des *Iambes*, Lamartine dit à Barbier qu'il y avait trouvé l'œuvre d'un *gallo-romain*.

« Cette appréciation me surprit, dit Barbier, mais en réfléchissant un peu, je lui répondis : Vous pourriez bien, Monsieur, ne point vous tromper : ma race est du Midi, par ma mère, et du Nord, par mon père, en d'autres termes, ma mère était de la Saintonge et mon père de la Picardie. — La liqueur se ressent souvent du vase qui

l'a renfermée, ajouta Lamartine, oui, j'en ai jugé ainsi par la franche audace de votre pensée et par la netteté du contour de votre forme. — Je n'aurais guère songé à cette origine si vous ne m'en eussiez point parlé. »

« Ma mère était de la Saintonge! » Savez-vous ce que Barbier entendait par là ? Il voulait dire qu'elle était du pays d'Agrippa d'Aubigné. Et le fait est qu'il y a plus d'une affinité naturelle entre lui et le poète des *Tragiques*. D'abord, ils sont sortis tous les deux de la guerre civile ; ensuite, Barbier avait dans sa tournure d'esprit et dans sa manière d'être quelque chose de protestant. C'était un huguenot de lettres. On ne lui connut que deux passions, mais très arrêtées et comme irréductibles : la haine de Napoléon et l'amour de la liberté politique et religieuse. La haine de Napoléon, qui lui inspira peut-être ses plus beaux vers, lui ouvrit les portes de l'Académie au printemps de l'année 1869. La liberté religieuse lui dicta, en 1880, ses derniers iambes, car il en faisait encore dans ses moments de colère civique. Lisez ses *Poésies posthumes* et dites-moi si ces vers ne sont pas véritablement indignés :

AUX SOI-DISANT RÉPUBLICAINS DE 1880

La Liberté n'est pas une âpre crocheteuse
De serrures, de cadenas,
Une vile argousine en guerre furieuse
Contre des Carmes, des Oblats.
Au despotisme enté sur une ou trois cents têtes
Appartient ce sale métier,
Celui d'aller troubler au fond de leurs retraites
Des gens qui ne font que prier,
De les prendre au collet, de les mettre en la rue,
Comme un troupeau de malfaiteurs,
Et de livrer leur robe à la noire cohue
Des voyous et des insulteurs.
La liberté du droit de tous est soucieuse
Et par tous lieux, sous tous climats
Elle sait respecter la foi religieuse
Que son cœur même n'admet pas.
Honte donc aux fauteurs de cette politique
Qui, par d'imbéciles décrets,
Epouvante la France, et de la république
Va nous dégoûter à jamais !

Qu'on en pense ce qu'on voudra, ces iambes ne sont pas encore du Brizeux, s'ils ne sont pas du Barbier de derrière les fagots.

Et puisque je viens de faire allusion à l'élection académique du poète des *Iambes*, qu'on me permette d'en rapporter ici toutes les circonstances. Après cela nous connaîtrons tout l'homme.

Quand fut suscitée la candidature d'Auguste Barbier à l'Académie, l'étonnement fut universel. Qui se souvenait de l'auteur des *Iambes*? Il s'était

enfermé dans un tel silence, depuis le coup d'Etat, qu'il était oublié de ceux-là même qui, du jour au lendemain, devinrent ses patrons.

On a raconté que c'était M. Guizot qui avait eu la première idée de sa candidature académique. C'est une erreur. M. Guizot ne le connaissait même pas de nom, s'il faut en croire Sainte-Beuve. En tout cas, il ne l'avait jamais lu. Cela ne l'empêcha pas, quelques jours plus tard, de prendre hardiment son parti et d'édifier sur son compte tous ceux qu'il rencontrait, justifiant ainsi le mot de la duchesse de Broglie :

— Ce que Guizot sait de ce matin, il a l'air de le savoir de toute éternité

Le véritable inventeur de la candidature de Barbier fut le comte de Montalembert; encore, ne l'inventa-t-il pas tout seul. Depuis qu'il avait lâché le gouvernement de Napoléon III, Montalembert ne perdait aucune occasion de le combattre, pour se faire pardonner, sans doute, son adhésion scandaleuse à « la mesure de police un peu rude » du Deux-Décembre 1851. Aussi, quand le fauteuil d'Empis devint vacant, chercha-t-il autour de lui, dans le monde des lettres, un homme de talent dont le nom fût désagréable aux Tuileries. Sans avoir l'embarras du choix, il y en avait bien une demi-douzaine qui

pouvaient faire des académiciens sortables; mais le comte de Montalembert tenait à ce que son candidat eût des principes religieux, et cette condition rendait le choix plus difficile.

Il en était là, quand il reçut, un matin du mois de décembre 1868, la visite du poète Edouard Grenier. La conversation étant tombée sur les prochaines élections académiques, Grenier prit d'abord la défense de Théophile Gautier, qui était sur les rangs et qu'appuyait, naturellement, le parti impérialiste, dont Mérimée et Sainte-Beuve (1). Mais

(1) Théophile Gautier avait toujours désiré être de l'Académie. Il disait un jour à Feydeau : « Je te prie de m'excuser pour cette faiblesse, mais je t'avoue sincèrement que j'aurais éprouvé un réel plaisir à me voir, comme on dit, « l'un des quarante ». Il en est de l'Académie comme de la croix de la Légion d'honneur. On en plaisante quand on est jeune, on affecte de s'en moquer; on sait, on se répète et l'on répète autour de soi à satiété que cela ne signifie rien et ne prouve rien de faire partie de l'une et de porter l'autre. Cependant,quand on a le sentiment de sa valeur personnelle et qu'on sait qu'on n'a pas démérité, et surtout quand on voit que tous vos confrères, même ceux d'un moindre mérite, et spécialement ces derniers, sont invariablement choisis pour obtenir au moins l'une de ces deux distinctions, on ne peut s'empêcher de ressentir une certaine humiliation à s'en voir trop longtemps privé... L'Académie qu'il faut solliciter devrait être le premier corps littéraire de l'Europe, et elle pourrait l'être, en effet; malheureusement, par la faute de la vanité humaine, elle est devenue insensiblement une sorte de club ou de salon politique. On y reçoit toute sorte de gens, excepté des littérateurs, des avocats, des princes. Tout cela ne fait rien; il n'y en a pas moins quelque chose de blessant pour un homme de lettres qui occupe une certaine position dans l'esprit du public, de ne jamais en faire partie. L'entêtement que je mets à recommencer mes visites à chaque nouveau fauteuil vacant n'a pas d'autre cause. Tu me diras que de Balzac n'était pas académicien, que George

Théophile Gautier avait le malheur d'être le bibliothécaire de la princesse Mathilde. Montalembert déclara à Grenier qu'il ne voterait jamais pour lui.

— Eh bien! dit Grenier, prenez un autre poète; j'en sais un qui ne sera pas agréable aux Tuileries.

— Et lequel ? fit Montalembert.

— L'auteur des *Iambes*, Auguste Barbier.

— Mais il est mort!

— Nullement; il n'est qu'oublié. Je l'ai vu hier encore : il était en parfaite santé.

— Mais alors, s'écria Montalembert, c'est bien l'homme qu'il nous faut, celui qui a dit :

Je n'ai jamais chargé qu'un homme de ma haine :
Sois maudit, ô Napoléon !

Voilà le vrai candidat de l'opposition, le digne successeur d'Empis.

Le lendemain, tous les meneurs de l'Académie, tous ceux qui étaient hostiles à l'Empire, Guizot et Thiers en tête, adoptaient la candidature de Barbier, qui ne se douta jamais du coup d'épaule que

Sand et le grand Dumas ne le seront jamais ni l'un ni l'autre, je n'en suis que plus disposé à le devenir. Encore une fois, je te fais simplement ici l'aveu d'une faiblesse. Que veux-tu? On n'est pas parfait. »

(*Théophile Gautier*, par Ernest Feydeau, p. 306.)

lui avait donné son futur exécuteur testamentaire (1).

Cependant, Barbier hésitait à se mettre sur les rangs, à cause de Gautier qu'il aimait beaucoup. Avant d'accepter l'honneur qu'on lui faisait, il alla consulter Sainte-Beuve, avec qui il était en froid depuis de longues années, sans qu'il y ait eu jamais rien de bien grave entre eux. Barbier, qui avait conscience de sa valeur, en voulait à Sainte-Beuve de n'avoir jamais parlé de ses productions littéraires après les *Iambes* et *Il Pianto.* Sainte-Beuve, que la politique avait éloigné de ses camarades du Cénacle, en voulait à Barbier de son intransigeance républicaine et peut-être aussi de son amitié pour Alfred de Vigny, qu'il avait affirmée, trente ans durant, en toute occasion, — car Vigny, je dirai pourquoi un jour, était devenu, à partir de l'année 1835, la bête noire de Sainte-Beuve. Cependant, le critique des *Lundis* avait gardé une très haute estime pour le talent et la personne de Barbier. Un jour (c'était au mois de septembre 1862) que la princesse Mathilde avait été mystifiée par un homonyme du poète des *Iambes*, Sainte-Beuve lui écrivit en ces termes :

(1) Edouard Grenier, *Souvenirs littéraires*.

« Ce que vous me dites d'Auguste Barbier est bien fait pour m'étonner, et je ne doute pas, princesse, que vous n'ayez eu affaire là à un de ces hommes qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas. Auguste Barbier, le vrai, l'auteur des *Iambes*, est un petit homme, court et gros, très myope, très bien mis habituellement, fils de notaire et, par conséquent, riche ou très à l'aise, ayant passé l'âge des folies et n'en ayant jamais fait, même en temps utile; tout occupé d'art, de lecture, n'ayant jamais retrouvé la belle veine qu'il n'a rencontrée qu'une fois; poète de hasard, mais poète; enfin, je le sais digne de caractère, et quoique, depuis des années, ses yeux myopes l'empêchent régulièrement de me reconnaître quand il me rencontre, et qu'il ne me rende jamais mon salut, je n'ai pas cessé de l'estimer et de le considérer comme des plus honorables... (1) »

Si Barbier avait pu lire ces lignes, je pense que, dans ses *Souvenirs*, il se serait montré moins dur pour Sainte-Beuve.

Celui-ci fut donc quelque peu surpris de recevoir sa visite; il le fut davantage encore lorsqu'il en eut appris l'objet. Sa surprise passée, il essaya de le convaincre qu'il n'avait aucune chance d'être élu

(1) *Lettres à la Princesse.*

et de lui faire comprendre que son intérêt même lui commandait de s'effacer devant Théophile Gautier.

— Cela vous fera une voix de plus, lui disait-il, quand il vous plaira de vous représenter.

Barbier aurait pu lui répondre qu'il avait autant de titres que Gautier et qu'« un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras » ; mais, du moment qu'il était venu prendre conseil de Sainte-Beuve, il ne pouvait guère faire autrement que de suivre son avis.

Il le quittait donc bien résigné à décliner toute candidature en concurrence avec Gautier, lorsque Sainte-Beuve, se ravisant tout à coup, lui cria, du haut de son escalier, au moment où il avait déjà un pied dans la rue :

— Après tout, vous feriez peut-être bien de vous présenter : on n'est jamais sûr de rien, en fait d'élection !

Barbier ne se le fit pas dire deux fois. En sortant de chez Sainte-Beuve il courut chez M. de Montalembert... et l'intrigue de la comédie commença aussitôt.

Barbier était lié, depuis longtemps, avec Victor de Laprade ; la publication tapageuse des *Muses d'Etat* et des *Poèmes Civiques* n'avait fait que resserrer ce lien. Victor de Laprade conseilla à

Barbier d'aller voir Mme Lenormant qui, grâce à sa parenté avec Mme Récamier, dont elle entretenait pieusement le noble souvenir, avait beaucoup de crédit dans le monde académique. Cela lui était d'autant plus facile que sa mère l'avait conduit plus d'une fois, dans sa première jeunesse, chez Mme Récamier, du temps qu'elle habitait la rue d'Anjou-Saint-Honoré. Mme Lenormant fit le meilleur accueil au poète des *Iambes* et lui promit son concours le plus absolu (1). Mais il n'avait pas encore partie gagnée, car la princesse Mathilde agissait, de son côté, en faveur de son bibliothécaire, et Sainte-Beuve et Mérimée, aidés de M. de Sacy, menaient une campagne enragée dans le même sens et aux mêmes fins (2). Seulement, Théophile Gautier avait contre lui quelque chose que l'on passe difficilement sous la Coupole : il avait contre lui, non pas précisément ses mœurs, mais celles de *Mademoiselle de Maupin*.

(1) Renseignements fournis par Ch. de Loménie.

(2) « Mérimée, dit Jules Troubat, avait fait le voyage exprès de Cannes à Paris pour voter pour Théophile Gautier. Il avait déjeuné la veille avec l'empereur, qui l'avait remercié et félicité de son zele à venir voter pour son candidat à lui, M. de Champagny. — « Non sire, avait repondu Mérimée, je ne puis pas voter pour un clérical. » Il me chargea de le répeter a Sainte-Beuve, ajoutant que l'empereur, après tout, n'y tenait pas plus que cela, puisqu'il avait paru plutôt indifférent à ce qu'il lui avait répondu. »

(*Théophile Gautier et Sainte-Beuve*, dans *le Temps* du 5 juillet 1911.)

Quoi qu'il en soit, la bataille s'engagea dans ces conditions et elle fut d'autant plus chaude que l'Académie avait trois élections à faire le même jour, 29 avril 1869.

La première, en remplacement de M. Viennet, était réservée à M. d'Haussonville. C'était une élection toute politique. M. d'Haussonville passa au premier tour de scrutin, au nez et à la barbe du parti impérialiste, qui n'avait trouvé personne à lui opposer.

La seconde élection, en remplacement de M. Berryer, donna lieu à une lutte épique entre les partisans de M. de Champagny et ceux de M. Duvergier de Hauranne, et décida du sort de la troisième, qui devait être celle de Barbier.

M. de Champagny, candidat présumé de l'empereur, était surtout, à l'Académie, le candidat de la fraction catholique. Il était patronné par Guizot et Mgr Dupanloup, qui patronnaient également Auguste Barbier.

La candidature de M. Duvergier de Hauranne était soutenue, au contraire, par l'élément voltairien ou libéral de la Compagnie, par Thiers, Mignet, de Rémusat, Prévost-Paradol, etc. Ces messieurs, qui n'avaient aucune prévention contre le talent et la personne de Théophile Gautier, se déclaraient

prêts à voter pour lui, si ses partisans s'engageaient à assurer, par leurs voix, l'élection de Duvergier de Hauranne. Mais cette combinaison si simple n'eut pas l'heur de plaire aux patrons de Gautier. Guizot leur ayant fait entendre qu'en votant pour M. de Champagny ils assureraient l'élection de leur candidat, ils lâchèrent Duvergier de Hauranne, ne se doutant pas qu'ils lâchaient la proie pour l'ombre. Et, en effet, quand vint le tour de la troisième élection, tous les partisans de Duvergier de Hauranne votèrent, comme un seul homme, pour Auguste Barbier qui battit Gautier, au quatrième tour de scrutin, par dix-huit voix contre quatorze.

On juge de la déception du parti impérialiste. Il s'attendait si peu à cet échec que les amis de Gautier, la princesse Mathilde en tête, s'étaient réunis à l'Institut, dans l'appartement de M. de Secy, pour apprendre plus tôt la bonne nouvelle.

Quand, après le dernier scrutin, le nom de Barbier fut proclamé, Sainte-Beuve s'écria, en regardant M. Legouvé, qui avait combattu la candidature de Gautier :

— Après tout, je m'en console ; c'est toujours un poète !

Mais la princesse Mathilde n'en prit pas si facilement son parti, car elle savait qu'au fond c'était

elle qu'on avait visée en faisant échec à Théo. Elle entra dans une colère folle et dit, en prenant congé de M. de Sacy :

— C'est la dernière fois que je mets les pieds dans cette maison !

Un quart d'heure après, Sainte-Beuve ayant rencontré, dans la rue de Seine, MM. Rouher et de la Valette qui revenaient du Luxembourg, s'arrêta pour causer avec eux et dit à M. Rouher :

— Voilà ce que, sur un désir de l'empereur, les amis de Gautier viennent de faire : ils ont eu plus de confiance en M. Guizot qu'en nous ; nous votions pour M. Duvergier de Hauranne, et nous étions sûrs de faire triompher aussi Gautier... L'empereur a voulu que l'on votât pour Champagny ; eh bien ! il l'a, son candidat, mais c'est celui du parti clérical, et nous avons échoué avec Gautier.

M. Rouher se contenta de hausser dédaigneusement les épaules.

— Il ne reste plus à l'empereur, répondit-il, qu'à ne pas s'occuper désormais des élections académiques : il ne recevra plus les récipiendaires !...

L'émotion de Sainte-Beuve, sa vivacité, dit Jules Troubat, étaient inexprimables...

Le matin, en traversant le pont des Saints-Pères, ayant remarqué, pour la première fois, l'effigie

équestre de Napoléon III par Barye, qu'on avait collée comme une pièce de cent sous au-dessus du guichet du Louvre, il avait dit à son secrétaire ces paroles prophétiques :

— Vous verrez cela arraché par le peuple avec colère (1).

Le 4 Septembre, en effet, n'était pas loin, mais Sainte-Beuve ne devait pas le voir. Et Théophile Gautier ne fut jamais de l'Académie.

(1) Sainte-Beuve, *Souvenirs et Indiscrétions*.

CHAPITRE IX

SAINTE-BEUVE AU « NATIONAL »

Sa rupture avec Victor Hugo

I. — Sainte-Beuve après 1830. — Ses conflits intérieurs, ses hésitations. — Une lettre de lui à Émile Zola. Il fait alliance avec Pierre Leroux et suit Ch. Magnin au *National.* — Sa colère contre ses anciens camarades du *Globe.* — Les sociétés secrètes sous Louis-Philippe. — Sainte-Beuve s'affilie à la société des *Droits de l'homme.* — Son rôle dans cette société, d'après Mme Claire Brunne. — Ses relations avec cette femme. — Ce qu'il écrivait d'elle un jour à Mme du Gravier. — L'attentat de Bergeron contre le roi Louis-Philippe. — Sainte-Beuve fut-il parmi les conspirateurs ? Le procès Bergeron. — Sainte-Beuve rompt avec Armand Carrel.

II. — Une lettre inédite de Sainte-Beuve à Villemain. — Comme quoi, au mois de janvier 1830, il songeait à quitter la France. — Ses rapports avec Victor Hugo après 1830. — Son opinion sur *Notre-Dame de Paris.* — Il se rencontre dans ce jugement avec Lamartine et Lamennais. — Les représentations du *Roi s'amuse* et de *Lucrèce Borgia.* — Gustave Planche rompt en visière avec Victor Hugo. — La princesse Négroni. — Le vase fêlé se brise. — Rupture définitive des deux amis après *Marie Tudor.*

I

Dans l'ouvrage que j'ai publié, en 1904, sur

Sainte-Beuve (1), d'aucuns ont été surpris de ne rien trouver concernant son passage au *National* et sa liaison avec Armand Carrel. Ce n'est pas, je le déclare bien vite, que j'aie méprisé le moins du monde cette période si intéressante, quoique très courte, de sa vie publique, mais elle est si trouble que, hier encore, je n'y voyais pas clair, et je me suis fait une règle de ne parler que de ce que je sais bien. Or, Sainte-Beuve écrivait à Émile Zola, le 10 février 1857 : « Quant à ce qui m'arriva, après juillet 1830, de croisements en tous sens et de conflits intérieurs (Saint-Simonisme, Lamennais, *National*), je défie personne, excepté moi, de s'en tirer et d'avoir la clef; encore se pourrait-il bien que, si je voulais tout repasser nuance par nuance, j'en donnasse ma langue aux chiens (2). »

(1) *Sainte-Beuve, son esprit, ses idées, ses mœurs.* 2 volumes au *Mercure de France.*

(2) « ... Ma jeune inspiration en ces années 1830-1834, écrivait-il en 1868 au bas d'une page de son portrait de Sénancour, caressa indifféremment bien des systèmes. J'avais le cœur malade, le cœur souffrant, en proie à la passion, et pour me distraire ou m'étourdir, je jouais à tous les jeux de l'esprit. Je m'y portais ardemment, très sincèrement sur l'heure, sans arrière-pensée ni calcul; mais c'était ainsi. On trouverait à un endroit de *Volupté* (chap. XI et XII) une image de la même disposition morale avec transposition de noms selon les dates, lorsque Amaury, pour donner le change à la passion qui le possède, se livre à toutes les curiosités de l'esprit et se prend tour à tour et presque à la fois aux systèmes de La Marck, de Saint-Martin, etc. » — *Portraits contemporains*, t. I, p. 170.)

Voilà qui n'était pas précisément, on en conviendra, pour encourager l'historien qui se pique d'être exact et bien informé.

Cependant ma curiosité ne cessait d'être éveillée de ce côté, et comme à force d'étudier quelqu'un, si compliqué soit-il, on arrive presque toujours à le démêler, à le pénétrer jusqu'au fond, je me disais qu'un jour ou l'autre la fortune finirait bien par me livrer quelques documents qui me donneraient la clef de tout ce qui arriva à Sainte-Beuve dans la période comprise entre la révolution de Juillet et sa sortie du *National* (1834). L'événement justifia mes prévisions. Je suis suffisamment documenté aujourd'hui pour « tout repasser nuance par nuance et sans donner ma langue aux chiens ».

Les journées de Juillet avaient surpris Sainte-Beuve à Honfleur, chez son ami Guttinguer, occupé de la rédaction du roman d'*Arthur*. Il était arrivé à Paris après la bataille et, pour se consoler de ne pas s'être fait tuer comme Farcy sur les barricades, il s'était battu en duel avec Dubois, son maître, sous un parapluie, pour ne pas être mouillé, car il pleuvait, et avec des pistolets conquis par le poète Fontaney sur le cadavre d'un gendarme ! Combat héroï-comique demeuré légendaire ! En même

temps il s'associait avec Pierre Leroux pour diriger *le Globe*, devenu l'organe officiel des Saint-Simoniens. Non qu'il eût embrassé la religion du Père Enfantin; sa conversion au catholicisme était de date trop récente, et les yeux de la Muse des *Consolations* qui avaient fait ce miracle avaient infiniment plus de charme pour lui que ceux de la déesse de Ménilmontant ou de la petite chapelle de la rue Taitbout. Mais la révolution de 1830 l'avait complètement désemparé. D'abord il avait perdu sa place au foyer de Victor Hugo, transporté tout à coup par la jalousie du poète des *Orientales* à l'autre bout de Paris, et il ne pouvait plus voir qu'en cachette et de loin en loin celle qui lui avait ouvert le cœur à la religion et à l'amour. Premier chagrin. Ensuite ses camarades du *Globe* l'avaient oublié dans la curée qui avait suivi l'avènement de Louis-Philippe, d'où son mécontentement et son pacte d'alliance avec Pierre Leroux (1). Enfin, comme le

(1) Il écrivait à Victor Pavie, le 17 septembre 1830 :

« Que vous dire, mon cher Pavie ! Je n'étais point ici pendant la Révolution, je suis arrivé d'Honfleur, trop tard, car mon lot était de mourir d'une balle honorablement, mais il est écrit que je manquerai en tout à ma destinée! Cela m'a jeté bien loin des romans, de la poésie; mon ardeur de politique m'a repris et je suis depuis plus d'un mois au *Globe*, jetant de l'âpre et sombre doctrine. Je crois avoir à me plaindre de mes amis du *Globe* qui m'ont été très peu bienveillants dès l'origine de leur fortune ; le pouvoir gâte les hommes dès qu'ils y tombent. » (*Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires*.)

curieux chez lui ne perdait jamais ses droits, en s'affiliant au Saint-Simonisme il avait surtout pour but de se rendre compte *de visu* comment se fonde une religion, si tant est que le Saint-Simonisme ait jamais été à proprement parler une religion.

« C'est dans ces dispositions morales, écrivait-il à Victor Hugo au mois de mars 1831, que les idées saint-simoniennes me sont survenues ; distraction puissante ; je m'y suis livré ; le rapport qu'elles avaient avec mes variations et mes égarements antérieurs était déjà un bien ; j'ai cru y voir un dernier progrès, une assiette, un couronnement à ma vie si agitée et toujours croulante. J'ai par moments beaucoup de doutes, non pas sur tel ou tel point en particulier, mais sur tous ces systèmes généreux qu'on croit répondre à la loi des choses, et j'ai des quarts d'heure de scepticisme absolu et universel. Vous auriez par là une large prise sur moi ; mais pour me ramener où j'étais vis-à-vis de vous, mon ami, à ce que je regretterai éternellement, que faire (1) ? »

A peine avait-il goûté au lard de la ratière saint-simonienne, qu'il eut soif... d'autre chose.

Justement Carrel, qui dirigeait *le National*, était

(1) *Revue de Paris*, du 1er janvier 1905, *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo*.

en train d'évoluer vers la République. Sans être positivement républicain, Sainte-Beuve était fort irrité contre le nouveau régime qui n'avait pas su utiliser son talent et sa bonne volonté. Armand Carrel, ayant appris qu'il était libre, lui demanda sa collaboration, et Sainte-Beuve, qui se vantait d'avoir déroyalisé Victor Hugo dans le journal de Pierre Leroux, passa avec armes et bagages au *National*, où il se signala tout de suite par des articles « d'un sans-culottisme effrayant ». Le mot est d'Auguste Barbier (1). « Nous irons, disait-il un jour, ramasser dans le sang des échafauds le testament des vieux révolutionnaires ! » renchérissant ainsi sur Alfred de Vigny qui, le soir de la première représentation d'*Hernani*, s'écriait en pleine salle de la Comédie-Française : « Aux fureurs littéraires qui m'agitent, je comprends les fureurs politiques de 93 ! »

Tant il est vrai que le soleil de Juillet avait rendu tout le monde romantique un peu fou.

De ce langage révolutionnaire à l'idée de s'affilier aux sociétés secrètes il n'y avait qu'un pas. Sainte-Beuve le franchit comme tant d'autres. Les sociétés secrètes étaient nombreuses alors. La plus célèbre et la plus redoutable de toutes était celle

(1) *Souvenirs personnels*. — C'est par Magnin que Sainte-Beuve se laissa entraîner chez Carrel. (Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie, du 27 octobre 1831.)

des *Droits de l'homme*, qui comptait à Paris plus de quatre mille membres et qui se vantait d'être une société mère de plus de trois cents associations obéissant au même mot d'ordre et à la même direction. Parmi les membres du comité directeur, on remarquait des légitimistes comme Aubry de Puyraveau, Voyer d'Argenson, de Kersausie, député, et des républicains comme Godefroy Cavaignac, Trélat, Guinard, etc. Elle était divisée en sections qui portaient chacune un nom significatif : *Robespierre*, *Marat*, *Babeuf*, *Louvet*, *21 Janvier*, *l'Abolition de la propriété mal acquise*, *la Guerre aux châteaux*, etc., etc. Naturellement le but plus ou moins avoué de toutes ces sociétés secrètes était d'amener la chute de Louis-Philippe, par tous les moyens, même les plus criminels.

Sainte-Beuve, entraîné par ses camarades de *la Tribune* et du *National* — car, tout en lui faisant concurrence, Armand Marrast fraternisait avec Armand Carrel — Sainte-Beuve, dis-je, s'affilia à la Société des *Droits de l'homme*, et, si l'on s'en rapporte au document que je publie ci-dessous, après avoir guerroyé longtemps contre le trône, peu s'en fallut qu'il ne devînt rigicide.

Ce document, que je tiens de M. le comte d'Haussonville, est une sorte de mémoire rédigé sur des

notes de Sainte-Beuve ou, après une conversation avec lui, par une femme qui a traversé sa vie, de 1835 à 1840, mais n'y a laissé aucune trace appréciable. Elle était du Berri, comme George Sand, et se nommait Mme Marbouty, mais comme elle avait des prétentions littéraires, elle avait pris le pseudonyme de Claire Brunne, qu'elle justifiait par la couleur de sa peau. Elle ne manquait pas, du reste, d'un certain talent d'amateur. Elle a laissé un petit volume de poésies et plusieurs romans, dont *Fausse Position*, qui ne sont pas plus mauvais que beaucoup d'autres (1), et M. le comte d'Haussonville a publié dans son livre sur Sainte-Beuve quelques lettres du grand critique à elle adressées, qui prouvent qu'elle jouissait à ce moment-là de sa confiance (2).

(1) Elle a publié aussi une série de portraits au sujet desquels Béranger lui écrivait, le 14 décembre 1851 :

« ...Vous avez, Madame, le talent des portraits, et quelquefois il m'a semblé reconnaître les originaux dont votre plume exercée a peint les caractères dans vos *Trois Epoques.* » (Corresp. de Béranger, t. IV, p. 117.)

(2) Il écrivait un jour (1847) à son sujet à Mme du Gravier : « ... Vous me rappelez, Madame, des souvenirs déjà anciens, et qui, il est vrai, ne sont plus très vifs et ne l'ont jamais été. Mme Marbouty a certainement de l'esprit, mais quand je l'ai connue d'abord, elle en avait déjà la prétention et elle n'avait plus cette première beauté qu'on devinait pourtant dans un passé non encore éloigné. Il y avait à cette fin de beauté et à ce commencement de bel esprit un certain petit charme, qui, du reste, n'est jamais devenu bien puissant sur moi. Ce n'est pas de ce côté que ma vie était en danger d'échouer et qu'elle eût aimé faire naufrage... » (*Revue latine* du 25 août 1905. *Lettres inédites* de Sainte-Beuve à Mme du Gravier publiées par M. G. Michaut.)

Mais à l'époque où Mme Claire Brunne fréquentait Sainte-Beuve, elle était connue surtout pour sa liaison avec Balzac, qui l'emmena à Turin, en 1836, et lui lut, en 1839, les deux premiers actes de *l'Ecole des Ménages* (1). Je crois même qu'elle lui a inspiré un volume de *la Comédie Humaine*. Cependant elle était assez répandue dans le monde, si l'on s'en rapporte à la note suivante que je trouve dans *la Mode* de 1837.

« Il faut mettre au nombre des soirées fashion nables de la semaine (février 1837) celle de la vicomtesse de L... ; là, on n'a ni joué, ni dansé, et cependant les heures ont été rapides. Il est vrai que Mlle Elise Moreau (2) a dit de ses vers, et que Mme de Marbouty a lu un épisode d'un grand ouvrage qu'elle publiera bientôt et qui traite de la destinée des femmes. Ce fragment est rempli d'aperçus fins et ingénieux. »

Mais revenons à Sainte-Beuve.

On se souvient qu'au mois de novembre 1832 un coup de pistolet fut tiré sur le Pont-Royal, au

(1) Lovenjoul, *Autour de Balzac*, pp. 153 et 174.

(2) Jeune poétesse que Lamartine avait lancée et dont Ballanche disait dans une lettre du 14 mai 1835 adressée à Mme d'Hautefeuille : « J'ai entendu Mlle Moreau, cette jeune Muse de Niort dont l'étoile brille en ce moment sur l'horizon de Paris. Cette jeune Muse n'a pas un beau visage, mais elle a un beau mouvement poétique. » (Alfred Marquiset, *Ballanche, et Mme d'Hautefeuille*, 1 vol. in-18, chez Champion, 1911.)

moment où le roi Louis-Philippe se rendait à la Chambre des députés pour l'ouverture de la session, et qu'un étudiant en droit nommé Bergeron fut arrêté quelques jours après, comme étant l'auteur présumé de l'attentat.

D'après le mémoire de M[me] Claire Brunne que j'ai eu sous les yeux, Sainte-Beuve aurait trempé dans ce complot.

« Je me suis déclaré pour le coup de pistolet, aurait-il dit à M[me] Claire Brunne ; je n'ai jamais été désigné pour le tirer. J'étais trop chétif de corps alors, je n'aurais pas osé me présenter. Mais j'ai entraîné à cet avis plusieurs de ceux qui m'entendaient. C'est de cette époque que j'ai été soulevé, que j'ai pris au *National* une position forte. Ma parole y était écoutée. On prenait mon avis. Je fus de ceux qui organisèrent le mouvement.

« Le sort désigna Bergeron, le plus jeune de nous tous. Il avait vingt et un ans. Sa taille était moyenne ; c'était un bon garçon, instruit, franc, généreux, sans vanité, sans ambition, robuste et décidé comme un paysan — un caractère droit, une nature énergique, taillée à l'antique, en fait d'opinion.

« Nous étions au *National*, à cette époque, tous très déterminés. Nul de nous ne consentait à accep-

ter le résultat de la révolution de Juillet qui avait trompé nos espérances.

« Chaque soir nous nous réunissions, cherchant les moyens d'arriver à détruire le pouvoir, pour le reconstituer selon nos idées, libérales alors, devenues démocrates depuis. Dans ce but, chacun de nous émettait ses idées, les discussions à ce sujet animaient et exaltaient nos passions.

« Armand Carrel avait dit un jour : « Un coup de pistolet peut changer tout cela ! » — C'en fut assez pour nous autoriser à proposer cet expédient.

« Repoussée d'abord, cette idée revint. Elle fut discutée : plusieurs de nous s'offrirent à essayer. Armand Carrel condamnait ce moyen, mais on arriva à se compter. Nous étions douze au *National* déterminés à agir et soutenant cette idée. J'étais du nombre par l'opinion. On en vint à décider que les douze volontaires tireraient au sort celui qui devrait essayer. On dut, sur les douze, tirer d'abord trois noms, puis sur les trois celui qui devrait agir. Mon nom sortit, dans les trois premiers noms tirés, et celui de Bergeron fut le dernier.

« Il fut heureux d'être désigné. Il faisait volontiers le sacrifice de sa vie. Le jour de l'attentat tous nos amis s'étaient groupés près de lui, afin de le faire se sauver ; tous se sont énergiquement

employés à le faire reconnaître innocent, car tous avaient juré (coûte que coûte) de le venger, s'il était condamné.

« Il échappa, presque forcément. Le pouvoir comprit le danger d'une condamnation en pareille circonstance ; il fut acquitté. Mais il paya cher ce grand dévouement. Il a été traqué toute sa vie par la police d'alors, sa carrière a été barrée, et ce grand caractère s'est usé dans de petites luttes d'existence dans l'isolement et le déclassement.

« La mort de Carrel et la dispersion de ses associés au *National* ont changé les chances de la vie de Bergeron. Il était pauvre et dans les journaux où il était signalé il a dû s'effacer.

« Sa vie privée a été dominée et tourmentée systématiquement par ce coup d'éclat. On l'a toujours craint. Personne au pouvoir n'ignorait sa valeur. On ne lui pardonnait pas (1).

« Moi-même, j'ai été longtemps surveillé, et les difficultés de la première moitié de ma vie littéraire me sont venues de cette malheureuse affaire... »

(1) Cela est si vrai qu'à différentes reprises Emile de Girardin lui fit asséner dans *la Presse* quelques coups de bâton pour l'empêcher de remonter sur l'eau. Ouvrez ce journal à la date du 2-3 novembre 1840 et du 6 du même mois, vous verrez que Bergeron attaqua Emile de Girardin dans sa loge au théâtre et lui envoya ensuite ses témoins qui, d'ailleurs, furent éconduits.

Ici s'arrêtent les confidences que Sainte-Beuve aurait faites à Mme Claire Brunne. Quelle foi convient-il d'ajouter à ce récit? C'est ce que je vais examiner en m'efforçant de saisir toutes les nuances qui s'entrecroisaient alors dans l'esprit du Protée moitié politique et moité religieux qu'était devenu notre Joseph Delorme (1).

Et d'abord je le dis tout de suite, si Sainte-Beuve conspira à un moment donné avec Bergeron contre la vie du roi Louis-Philippe, je doute qu'il ait été pour quelque chose dans le soi-disant attentat du Pont-Royal. Il ressort, en effet, pour moi des débats de la Cour d'assises que ce fut un coup monté par la police, à l'instigation probablement de M. Thiers qui, non content d'avoir fait arrêter à Nantes la duchesse de Berry, voulait avoir à Paris ses grandes journées afin de pouvoir sauver l'ordre et la société. Mais de ce que Bergeron ne paraît pas avoir été l'auteur du coup de pistolet du 19 novembre 1832, il ne s'ensuit pas le moins du

(1) Mais je dois déclarer ici que Mme Claire Brunne m'est suspecte. Voici pourquoi. Je me souviens d'avoir lu je ne sais où qu'à une certaine époque de mauvais bruits coururent sur elle dans Paris. On racontait alors qu'elle avait demandé une audience au roi Louis-Philippe afin de lui livrer certains papiers compromettants pour quelques-uns de ses ministres, et que dans cette audience, après lui avoir pris des mains ces fameux papiers, le roi les avait jetés au feu devant elle, en lui disant : « Sachez, Madame, qu'il y a des choses qu'on doit être heureux d'ignorer ! »

monde qu'il n'ait jamais conspiré contre le roi, ni que Sainte-Beuve n'ait pas joué dans la coulisse le rôle actif dont parle Mme Claire Brunne.

— N'avez-vous pas dit que le roi mériterait d'être fusillé? demandait le président de la Cour d'assises à Bergeron.

— J'ai pu le penser, répondait celui-ci, mais le dire avec une sorte de fanfaronnade, cela n'est pas dans mon caractère... Nous n'estimons pas le roi assez haut, nous ne le jugeons pas un ennemi assez puissant, s'il venait à être renversé, pour lui ôter la vie. Nous le renverrions avec sa fortune où bon lui semblerait.

C'était avouer implicitement que l'on conspirait et qu'on n'attendait qu'une occasion pour agir. Quant à Sainte-Beuve, ce qui m'autorise à croire qu'il ne répugnait pas, lui non plus, aux voies et moyens révolutionnaires, c'est l'horreur que *le National* inspirait à sa mère et la peur que lui causait Armand Carrel. Quand celui-ci venait chez elle pour voir son fils, elle aurait aimé autant voir le diable en personne. Mme Claire Brunne raconte, à la suite de son mémoire, que la mère de Sainte-Beuve lui avait défendu de paraître devant elle ainsi que Bergeron, après le procès de ce dernier. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'Armand Carrel espaça de

plus en plus ses visites, et qu'en 1834 Sainte-Beuve lui faussa tout à coup compagnie pour une raison qui n'était en somme qu'un prétexte. Je crois, en effet, qu'il n'a dit que la moitié de la vérité en prétendant avoir quitté *le National* à cause du bruit fait autour de son article sur Ballanche, et qu'en se séparant d'Armand Carrel il voulut surtout tranquilliser sa mère. Comme toutes les bourgeoises qui savent le prix de l'argent et qui ont souci de l'avenir de leur fils, la mère de Sainte-Beuve l'avait vu avec chagrin sacrifier ses études de médecine à la littérature, et elle ne cessait de lui faire la guerre pour qu'il prît une position fixe, disant qu'il ne se marierait jamais sans cela. Quand il alla habiter, après 1830, dans le passage du Commerce, son inquiétude devint plus grande encore, et elle disait un jour, en pleurant, à la maîtresse d'hôtel de ce passage « qu'elle aurait mieux aimé avoir donné le jour à un maçon ».

Il faut bien reconnaître aussi que la lecture du *National* n'était point pour la rassurer. Depuis le 1er janvier 1832, il n'y était question que de procès, de duels et d'attentats. Procès des Saint-Simoniens ; procès des accusés des 5 et 6 juin ; procès de Chateaubriand, procès du *Roi s'amuse* de Victor Hugo ; procès de *la Tribune* et du *National*. Duels de Carrel

avec Roux-Laborie, de Beauterne avec Nettement, d'Eugène Brifault avec Barbot de la Trésorière ! Et par là-dessus le choléra qui faisait des milliers de victimes !...

Voilà donc pourquoi Sainte-Beuve rompit avec Armand Carrel. Mais comme il ne quittait un maître que pour en prendre un autre, il passa du joug de Carrel sous le joug de Lamennais qui ne valait guère mieux, politiquement parlant. Un moment même il subit les deux à la fois, car il était encore au *National* quand il suivait les conférences de Juilly (1) et même quand il corrigeait les épreuves des *Paroles d'un croyant*. A plus forte raison quand il écrivit *Volupté*. Et à ce propos avez-vous remarqué que, dans la trame mystique de ce roman, il y a une histoire de conspiration et que, dans la nouvelle énigmatique de *Madame de Pontivy* qu'il publia en 1837, le héros, M. de Murçay, est lui

(1) Il écrivait à l'abbé Gerbet au mois de novembre 1831 : « Je remets à l'amitié et aux bons soins de Monsieur l'abbé Gerbet quelques questions dont nous avons parlé hier pour qu'il veuille bien les adresser à M. de Lamennais frère. Il serait bien bon d'insister pour une réponse assez prompte, et aussi précise et développée que possible. J'irai le voir au premier jour et recommencer nos salutaires conversations et embrasser M. de Lamennais avant son départ et M. Lacordaire.

« Tout à lui de cœur.

« SAINTE-BEUVE. »

(Lettre inédite communiquée par M. Macqueron.)

aussi un conspirateur? Qu'est-ce à dire ? Hier, avant d'avoir lu le mémoire de Mme Claire Brunne, cela ne me disait rien ; aujourd'hui, étant donné que tous les romans et nouvelles de Sainte-Beuve passent pour être des fragments auto-biographiques, j'en conclus que toutes ces histoires de conspiration, qu'il a fait remonter beaucoup plus haut pour mieux dépister les chiens, trahissent son affiliation à des sociétés secrètes. Et il faut bien qu'il en ait été ainsi pour que, par trois fois, il ait refusé la croix sous la monarchie de Juillet. La dernière fois, c'était en 1844, quelque temps après son élection à l'Académie française. Il menaça Villemain de donner sa démission de bibliothécaire de la Mazarine s'il persistait à vouloir le décorer. La chose est d'autant plus curieuse qu'il était au mieux avec M. Molé et le camp des Doctrinaires où l'avait entraîné son amour pour Mme d'Arbouville. J'ouvre sa correspondanee avec M. et Mme Juste Olivire, de Lausanne, à la date du 1er décembre 1840 et j'y lis les lignes suivantes à l'adresse de Louis-Philippe :

« La politique est déplorable ici. Tout le mal, dit-on, vient du roi, qui croit que la France ne doit avoir aucune politique extérieure.

« La paix à tout prix ! on m'accuse de vouloir

cela, disait-il l'autre jour. Eh bien ! qu'ils touchent à Strasbourg et puis l'on verra ! »

« Grande parole digne de Louis XIV et de Richelieu. O historien, qu'en dites-vous ? — Et celle-ci encore : « Vous venez d'Alsace, M. M... ; on y est dans les meilleures dispositions : à la bonne heure ! Allez, croyez-moi, l'Alsace vaut encore mieux que la Syrie. »

Hélas ! nous avons perdu depuis l'une et l'autre !

Au moment où il écrivait ces lignes, tout à l'honneur de Louis-Philippe, Sainte-Beuve était si peu républicain (six ans après sa sortie du *National*) qu'il disait à Juste Olivier dans la même lettre : « Quand il y aura la République, ce qui pourrait bien nous arriver, je m'en irai aussitôt d'ici, et m'enterrerai dans un clos du canton de Vaud, où pourtant je n'ai pas été et ne serai point, hélas ! pasteur. »

Et cependant il persistait à ne rien vouloir accepter, ni faveurs ni croix, de « la race pourrie des d'Orléans ! »

Explique cela qui pourra. Moi, j'ai comme idée que, tout en ayant secoué le joug de la *Société des Droits de l'homme*, il lui appartenait encore malgré lui, en vertu de quelque serment maçonnique antérieur. Et cette idée se fortifie de cet autre fait

qu'après la chute de Louis-Philippe il ne se fit aucun scrupule de recevoir de la main de M. Fortoul la croix de la Légion d'honneur.

II

Je reviens en arrière. Ainsi donc, si Sainte-Beuve, pendant quelques années, joua de la sorte à tous les jeux de l'esprit, même les plus dangereux, c'est qu'il avait « le cœur malade, le cœur souffrant, en proie à la passion » et qu'il voulait « se distraire ou s'étourdir ». C'est le cas de dire avec Musset :

> Amour, fléau du monde, exécrable folie !

Nous connaissons la femme pour qui Sainte-Beuve se jeta tête baissée dans tous ces mauvais chemins. J'ai parlé longuement ailleurs de ce violent amour ; j'ai dit les ravages qu'il avait faits jusque dans le cœur de celle qui en était la cause involontaire. Mais j'ignorais alors que, dès qu'il avait cru voir la « fatale méprise de son imagination », il s'était « cabré », il avait « frémi » (1), et qu'avant même d'avouer loyalement, naïvement, à Victor Hugo le sentiment dont il s'était pris pour sa femme, il avait voulu fuir. Cela est à son éloge et doit lui être compté comme circonstance atténuante.

(1) *Revue de Paris* du 1er janvier 1905. — *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo*.

Dès le mois de janvier 1830, trois semaines avant la représentation d'*Hernani*, au retour d'un voyage qu'il avait fait sur les bords du Rhin avec Robelin et Boulanger, il écrivait à Villemain :

Ce dimanche, 31 janvier 1830.

« Mon cher monsieur Villemain,

« Cette lettre est pour vous, pour vous seul, et vous le comprendrez bien quand vous l'aurez lue. J'ai 25 ans ; je sens que les années passent sans rien apporter de meilleur à ma destinée, et surtout sans calmer mon âme. J'ai un grand désir d'aller, de voir, de changer, de savoir ce que c'est que le monde et la vie ; j'en ai besoin pour le peu que je puis faire ; je veux essayer si ce ne sera pas un moyen de m'apaiser. D'un autre côté, je suis tenu ici à la glèbe ; il me faut vivre, gagner de l'argent par des articles de quinzaine en quinzaine, et, au bout de l'an, si j'ai quelques cents francs d'économie, cela me mène à faire une échappée de six semaines, d'où je ne rapporte que des regrets et des sensations étouffées. Par la disposition des choses et le concours des circonstances, je suis à la veille de m'installer plus que jamais dans cette vie insuffisante ; il ne tient qu'à moi de donner tout mon temps aux journaux et d'y créer à ce qu'on appelle mon talent

une certaine position. Mais, vous l'avouerai-je ? cela me répugne horriblement ; cela me semble un gaspillage des dons de Dieu. Après une vie pleine d'œuvres, on peut finir par là, se reposer dans cette variété amusante, et s'y laisser sans trop de remords. Mais qu'ai-je fait, pour croire que je n'ai plus qu'à promener mes yeux sur les choses, et à dire à tort et à travers mon avis sur ce qui vaut mieux que moi ? Cette vie-là m'ennuie, me pèse, me flétrit mon peu de poésie ; au moment de m'y enfoncer, je recule et je voudrais m'y soustraire. C'est pour cela que je m'adresse à vous.

« Si, dans vos nombreuses relations, vous entendiez parler de quelque prince russe, comte polonais, baron allemand, qu'importe ? qui voulût un gouverneur, un précepteur, qu'importe encore ? pensez à moi, je vous prie ; que tout le temps ne soit pas pris, que j'aie à moi un petit nombre d'heures par jour, c'est assez ; qu'il faille quitter Paris, voyager, se retremper ailleurs, c'est tout ce qu'il me faut, ou encore, si, dans quelque université allemande, à Berlin, à Munich, chez ce bon roi de Bavière, un professeur de littérature française pouvait trouver place — vivre là, apprendre l'allemand, l'Allemagne, me serait bon et doux pour quelques années. J'avais pensé, quand j'ai été à

Londres, à l'université de Londres, mais cela n'a pu s'arranger et je préférerais le continent. Un mot de vous à M. de Humboldt, à M. Koreff, à M... (je mêle tous ces noms), pourrait me servir et m'éclairer sur les démarches à faire.

« Il faut que j'aie confiance en votre amitié pour vous occuper ainsi de moi, en un moment où tant de soins plus chers vous prennent, mais vous ferez ce dont je vous prie à votre loisir, à la rencontre, et je vous en saurais dans tous les cas un gré infini. Ne dites mot de ceci à nos amis du *Globe;* ils croiraient que je veux les fuir, quand je me promets à eux ; mais je ne veux fuir que moi, mes ennuis, ma paresse, ma plaine de Montrouge et mon horizon de l'an passé.

« Mille amitiés.

« SAINTE-BEUVE. »

« Mes humbles respects, s'il vous plaît, à madame Villemain (1). »

Nous n'avons pas la réponse de Villemain, mais il est à croire qu'il ne put réaliser le désir de Sainte-Beuve. L'eût-il fait, qu'au dernier moment je me demande si Sainte-Beuve aurait eu le courage de partir. L'année d'avant je me souviens qu'il avait

(1) Lettre inédite, communiquée par M. G. Vauthier.

refusé d'accompagner David d'Angers à Weimar, parce qu'il était amoureux. L'année d'après, il ne put se résigner, pour la même raison, à s'exiler passagèrement en Belgique. Il avait beau ne plus s'asseoir au foyer de Victor Hugo, depuis que le soupçon s'était glissé entre eux, et qu'il s'était aperçu que Mme Hugo ne pouvait « effleurer son regard sans avoir consulté celui de son mari » ; il avait beau ne plus voir que de loin en loin et en cachette la madone du Cénacle, il savait maintenant que son amour était partagé, et cela seul lui faisait prendre son mal en patience. Et en attendant de meilleurs jours, tout en entretenant avec Victor Hugo une correspondance où l'on sentait sous les témoignages d'amitié saigner toujours la plaie de leurs cœurs meurtris, Sainte-Beuve ne cessait de célébrer sa gloire dans tous les journaux qui lui étaient ouverts. Un jour même Victor Hugo s'entremit auprès de Bertin, pour que tel article de Sainte-Beuve, qui lui était consacré, fût inséré dans *les Débats* (1). Mais quoiqu'il s'efforçât de faire patte de velours, Sainte-Beuve laissait quelquefois percer la griffe du critique, et alors c'étaient de la part de Victor, qui avait l'épiderme extrêmement

(1) L'article sur *Notre-Dame de Paris*.

sensible, des plaintes à n'en plus finir suivies de rappels à l'amitié du temps passé.

Cela commença par le roman de *Notre-Dame*. Victor Hugo aurait désiré que *le Globe* en publiât un fragment ; mais il aurait fallu un jugement en tête à cause de l'orthodoxie du journal, et ce jugement, au dire de Sainte-Beuve, aurait été prématuré. — « Je serai heureux de faire l'article moi-même, lui écrivait-il ; on me presse là-bas, vous paraissez le désirer ; et au milieu de mes anxiétés, j'en ai aussi un vif désir. Je lirai, je causerai avec eux, nous causerons tous les deux ensemble, et si je puis tout concilier avec ce que je sentirai éternellement pour vous, personne et génie, je le ferai (1). »

Mais avant de rédiger l'article, il voulut donner à Victor Hugo son avis sincère sur son livre, et il profita d'un petit voyage à Bruxelles pour le faire par correspondance.

Il lui écrivait, le 14 avril 1831, après une visite à l'Hôtel de ville et à Sainte-Gudule où il avait regretté de ne pas l'avoir pour guide :

« J'y distingue [dans votre roman] : 1° l'expression fondamentale, générale, s'appliquant à tout, le style ; 2° la couleur locale, le sentiment histori-

(1) *Revue de Paris* du 1er janvier 1905. — *Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo*.

que, la forme architecturale se détachant en saillie et encadrant le reste; 3° les caractères et personnages qui sont en jeu; 4° les groupes ou l'action résultant du jeu de ces personnages (pardon de cette sèche analyse, mais c'est pour plus de brièveté). Eh bien, quant au style, je le trouve unique, merveilleux, inventé en tout et pour tout, fin, fort souple, colossal, opulent. — S'il pèche, c'est par excès de qualité en tout sens, et parce qu'il est à trop haute dose tout ce qu'il est. — 2° Quant à la couleur historique, merveilleuse encore! Science, imagination, reconstruction vivante et au point de vue de l'art d'un passé déjà inconnu. — Je n'y trouverais à redire que la saillie excessive de toutes les parties du cadre, et l'absence des intervalles ordinaires et plus prosaïques qui tempèrent l'admiration dans la réalité. L'interprétation fantastique, si chère à l'antiquaire artiste, me paraît aussi l'emporter un peu trop souvent sur l'interprétation pieuse du croyant ou du moins de l'homme qui regrette la croyance — pour préciser, je n'aime pas que vous disiez de Quasimodo qu'il est l'âme de la cathédrale; l'âme de la cathédrale, même avec sa fantaisie, son grotesque et son portail hermétique, cette âme c'eût été, selon moi, un Ange, avec quelque brûlure que lui aurait faite au doigt

une étincelle échappée du fourneau de Nicolas Flamel ; mais c'eût été, en somme, un Ange chrétien, beau, fort, triste et grave dans sa prière éternelle. — 3° Les caractères sont créés et ineffaçables ; le prêtre est sublime de vérité et de profondeur, la petite Esmeralda est une merveille, la mère a des accents à faire pleurer les voix les plus viriles qui les voudraient prononcer. Le seul défaut ici, selon moi, c'est que quelques-uns de ces caractères, tout en tenant toujours par une observation vraie à la nature humaine, tout en se rattachant au tissu de cette nature, en traversent trop fréquemment la trame dans un sens ou dans un autre, dessus et dessous, en féerie ou en grotesque, vers le ciel ou vers l'enfer. Alors vous êtes plus volontiers vertical qu'horizontal par rapport à la trame humaine. — 4° Enfin vient l'action ; tout ce qu'elle a de fort, de dramatique, d'artistement édifié et architecturé, vous pouvez croire que je le sens et que je l'admire. Je ne vous ferai donc que ma critique. Vous rappelez-vous ce soir où je vous priais de nous dire si l'âme de la Esmeralda était sauvée ? Voici ce que j'entendais par là : à une époque encore catholique (quoique Luther fût déjà né), avec le dogme de l'enfer et les foudres de l'excommunication ; à une époque encore féodale (quoique Louis XI y portât

déjà la cognée), avec la guerre, la violence, et Montfaucon; vous nous avez peint surtout le côté violent, sombre, déchirant, la face lugubre du catholicisme et par laquelle il touchait à la société brutale du dehors; le bûcher, la haine de l'hérétique et du maudit, vis-à-vis du gibet et de la guerre à mort de Louis XI contre les seigneurs; ceci est bien; mais n'aurait-il pas fallu, pour compléter le tableau, pour illuminer d'en haut l'action, y faire luire le flambeau de foi qui n'était pas éteint alors, l'idée de cette vie éternelle à laquelle tous croyaient; nous montrer cette espérance consolante du paradis et de la cité de Dieu, non pas en votre propre nom, mais dans la bouche et dans les yeux d'agonie de vos personnages? En ce sens, je comprends que M. de Lamennais vous ait reproché de n'avoir pas été assez catholique. — Voilà tout ce que j'avais à vous dire en fait de critique... (1). »

Il n'y avait pas que Lamennais qui lui eût fait ce reproche. Lamartine, après avoir lu *Notre-Dame de Paris*, écrivait également à Victor Hugo, le 1er juin 1831, en pleine bataille électorale (2) :

« Le livre me tombe des mains. C'est une œuvre

(1) *Revue de Paris*, du 1er janvier 1905.

(2) Il se portait à la députation dans la deuxième circonscription de Dunkerque. — Voir dans notre livre sur *les Amitiés de Lamartine* le chapitre de Mme Angebert

colossale, une pierre antédéluvienne. Je n'aimais ni *Han* ni *Bug*, je le confesse ; mais je ne vois rien à comparer dans nos temps à *Notre-Dame*. C'est le Shakespeare du roman, c'est l'épopée du moyen âge, c'est je ne sais quoi, mais grand, fort, profond, immense, ténébreux comme l'édifice dont vous en avez fait le symbole. Seulement, c'est immoral par le manque de Providence assez sensible ; il y a de tout dans votre temple, excepté un peu de religion: la religion, ce ciel bleu de toutes les scènes morales, comme l'autre ciel est le fond de toutes les scènes pittoresques... (1). »

Naturellement l'article de Sainte-Beuve sur le roman de *Notre-Dame* se ressentit de ces critiques. Lui-même trouvait que c'était presque un article méchant !

Mais comme Hugo était prévenu, il n'y trouva rien à redire. Il convient d'ajouter que cet article arrivait derrière l'éloge éloquent, chaleureux, sans réserves, que Sainte-Beuve venait de faire des *Feuilles d'Automne*.

Puis vinrent les représentations du *Roi s'amuse* et de *Lucrèce Borgia*. Sainte-Beuve s'employa au succès de ces deux pièces avec le même zèle que

(1) *Revue de Paris* du 15 avril 1904. — *Lamartine et Victor Hugo*.

pour *Hernani*. Mais au moment où les deux amis y pensaient le moins, voilà que deux incidents fâcheux se greffent l'un sur l'autre et réveillent dans leurs cœurs la rancune mal endormie. C'est d'abord Gustave Planche, qui, dans la *Revue des Deux Mondes*, rompt en visière avec Hugo à propos de *Lucrèce Borgia*. Sainte-Beuve pouvait-il s'opposer à l'insertion de cet article ? Hugo le croit et prie Sainte-Beuve d'intervenir auprès de Buloz pour l'empêcher de rompre avec lui. Saint-Beuve hésite à mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce — et attend. Tout à coup, le bruit se répand dans Paris que Victor Hugo a enlevé au théâtre la princesse Négroni de *Lucrèce*. Naturellement Sainte-Beuve en est le premier informé, et naturellement aussi son attitude envers Hugo se modifie. Quand un mari jaloux prend une maîtresse et s'affiche avec elle, il doit s'attendre à ce que son rival serre de plus près sa femme légitime. C'est ce que fit Sainte-Beuve. Pour être plus libre de ses mouvements, il saisit la première occasion qui se présenta pour signifier son congé à Victor Hugo. « Au milieu de vos distractions de travail, de vos soins de famille et *dans cette autre atmosphère plus ou moins pure qui a sans doute ses influences diverses*, ce que je vous demande en grâce, lui écrivait-il le

21 août 1833, c'est le plus d'oubli, le plus de surdité et de silence sur moi qu'il se pourra. »

Cette allusion blessante à ses nouvelles amours aurait dû irriter Victor Hugo ; elle produisit sur lui l'effet contraire. Il protesta à Sainte-Beuve qu'il ne l'avait jamais plus aimé qu'à présent, et quelque temps après, pour faire complètement la paix avec lui, il l'invita à franchir son seuil, sous prétexte de lui lire *Marie Tudor*. Mais quand le vase est fêlé, il suffit d'un rien pour le briser. Que se passa-t-il entre les deux amis après cette lecture ? Je n'en sais rien, mais je m'en doute. Comme il était dans le plein de sa passion pour Adèle et que tout semble indiquer qu'il était payé de retour, Sainte-Beuve avait trouvé plus digne de rompre définitivement avec le vainqueur de Juliette. Et Victor Hugo lui avait répondu le 1er avril 1834 :

« Adieu donc, mon ami. Enterrons chacun de notre côté, en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. »

Adieu ! Triste fin d'une amitié qui avait été si grande et si profitable aux lettres françaises.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

Poitiers. — Imp. du Mercure de France (G. Roy), 7, rue Victor-Hugo.